

# Le Parler français

Société du parler  
français au  
Canada









BULLETIN  
DU  
PARLER FRANÇAIS AU CANADA

---

I



✓ Le Parler français.

**BULLETIN**

**—DU—**

**PARLER FRANÇAIS AU CANADA**

**VOL. I**

**SEPTEMBRE 1902 — SEPTEMBRE 1903**

**PUBLIÉ PAR**

**LA SOCIÉTÉ DU PARLER FRANÇAIS AU CANADA**

**UNIVERSITÉ LAVAL**

**QUÉBEC**

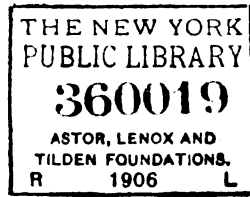


Imprimeur-Éditeur  
**ÉDOUARD MARCOTTE**  
Imprimeur  
82, rue Saint-Pierre  
QUÉBEC



Éditeur-Dépositaire  
**HONORÉ CHAMPION**  
Libraire  
9, Quai Voltaire  
PARIS

AF



# ALPHABET PHONÉTIQUE

(Signes conventionnels pour la figuration de la prononciation)

<b>a</b> = a ouvert ( <i>avis</i> )	<b>œ</b> = eu nasal ( <i>un</i> )	<b>j</b> = j ( <i>jet</i> )
<b>á</b> = a fermé ( <i>âme</i> )	<b>u</b> = u ( <i>lu</i> )	<b>k</b> = k ( <i>képi</i> )
<b>â</b> = a nasal ( <i>an</i> )	<b>û</b> = ou français ( <i>cou</i> )	<b>l</b> = l ( <i>la</i> )
<b>e</b> = e muet ( <i>le</i> )	<b>ü</b> = u semi-voy. ( <i>nuit</i> )	<b>l</b> = l mouillée ( <i>ailleurs</i> )
<b>é</b> = e fermé ( <i>dé</i> )	<b>w</b> = ou " ( <i>oui</i> )	<b>m</b> = m ( <i>mat</i> )
<b>è</b> = e ouvert ( <i>mer</i> )	<b>y</b> = i " ( <i>yeux</i> )	<b>n</b> = n ( <i>natte</i> )
<b>ẽ</b> = e nasal ( <i>pin</i> )	—	<b>ñ</b> = gn français ( <i>agneau</i> )
<b>i</b> = i ( <i>nid</i> )	<b>b</b> = b ( <i>beau</i> )	<b>p</b> = p ( <i>pas</i> )
<b>o</b> = o ouvert ( <i>port</i> )	<b>c</b> = ch français ( <i>chou</i> )	<b>r</b> = r dentale ( <i>dru</i> )
<b>ó</b> = o fermé ( <i>dos</i> )	<b>d</b> = d ( <i>dent</i> )	<b>s</b> = s dure ( <i>soie</i> )
<b>õ</b> = o nasal ( <i>bon</i> )	<b>f</b> = f ( <i>fin</i> )	<b>t</b> = t ( <i>tôt</i> )
<b>œ</b> = eu ouvert ( <i>leur</i> )	<b>g</b> = g dur ( <i>gant</i> )	<b>v</b> = v ( <i>vent</i> )
<b>œ̃</b> = eu fermé ( <i>eux</i> )	<b>h</b> = aspiration ( <i>hâte</i> )	<b>z</b> = z ( <i>zéro</i> )

**k** = k mouillé — **g** = g mouillé — **r** = r grassée

[ ] = Deux signes qui se suivent, et dont le second est entre crochets, représentent un son ou une articulation intermédiaire, le son marqué par le premier participant au son marqué par le dernier.

• = Le point supérieur indique que le son précédent est relativement bref.

: = Les deux points indiquent que le son précédent est relativement long.

' = L'apostrophe marque la liaison.

(Ces trois derniers signes ( ' : ' ) ne sont employés que dans certains cas, où ces indications paraissent nécessaires pour la lecture de la prononciation figurée.)

**REM.** — La prononciation, figurée, entre parenthèses, après le mot qui forme la tête d'un article lexicographique, est la prononciation canadienne-française populaire. La prononciation d'un mot, correcte ou défectueuse suivant le cas, est aussi figurée dans le corps de l'article, s'il est besoin, entre guillemets.

Il n'y a pas de lettres muettes dans la prononciation figurée; chaque son n'est représenté que par une lettre, et chaque lettre ne représente qu'un son.

On remarquera, pour les voyelles, que a, o, et œ non accentués, ainsi que è, sont ouverts, que l'accent aigu est le signe diacritique des sons fermés (á, ó, é, é́), que le *tilde* est le signe des nasales (ã, õ, ẽ, œ̃), que u accentué (û) a la valeur de l'ou français, et que e non accentué représente l'e féminin ou l'eu moyen très-bref.

## ABRÉVIATIONS

acc. dét.=acception détournée	fr.=fréquemment usité	r.=rarement usité
adj.=adjectif,—tivement	franç.=français	s.=substantif
adv.=adverbe,—bialement	intr.=intransitif	sign.=signifiant,—fication
am.=américain	lat.=latin	sing.=singulier
anc.=ancien	litt.=littéralement	sol.=solécisme
ang.=anglais, anglicisme	loc.=locution	t.=terme
arch.=archaïsme	m.=masculin	techn.=technologique
barb.=barbarisme	néol.=néologisme	tr.=transitif
can.=canadien, Canada	nouv.=nouveau	v.=verbe, voyez
cf.=comparez	pl.=pluriel	var.=variante
ex.=exemple	pop.=populaire	vic.=vieux
f.=féminin	pron.=prononciation	vx.=vieux

## SIGNES ABRÉVIATIFS

- \* Devant le mot qui forme la tête d'un article lexicographique, l'astérisque indique parfois que, si l'on a cru utile de présenter quelques observations sur ce mot, il ne s'en suit pas nécessairement qu'on ne puisse l'employer; ce mot peut être un mot reçu dans la langue française, un néologisme de bon aloi, un archaïsme qu'on aime à conserver, un mot étranger qui n'a pas en français d'exact équivalent, etc. Devant un mot latin, l'astérisque indique une forme hypothétique, non attestée.
- ← La flèche indique l'étymologie, la filiation, l'origine d'un mot, d'une locution, d'une tournure, d'une prononciation.
- Le tiret marque certaines subdivisions dans le texte d'un article.
- = Le tiret double annonce la signification, la traduction, l'équivalent de ce qui précède.
- || Le trait double vertical indique les acceptions d'un mot, ou le sens attribué, dans le parler français au Canada, au mot qui fait le sujet d'un article lexicographique. Le terme propre français, le mot qu'on propose de substituer à celui qui forme la tête de l'article, quand il y a lieu, suit ce signe.
- | Le trait vertical indique un emploi spécial du mot dont il s'agit, une locution particulière où il entre.
- ¶ ou REM.—Le pied de mouche, ou l'abréviation REM. précède parfois les *remarques* dont l'objet n'est pas nécessairement de justifier l'usage d'un mot, mais qu'on croit intéressantes ou curieuses au point de vue philologique.

# OUVRAGES LEXICOGRAPHIQUES

## CITÉS DANS LE BULLETIN

- ACAD. désigne le *Dictionnaire de l'Académie française*, dernière édition, 1878.
- BESCH. — le *Dictionnaire national et universel de la langue française* de Bescherelle aîné.
- BONNARD — le *Lerique de l'ancien français* de F. Godefroy, publié par J. Bonnard et Am. Salmon, 1901.
- BOUCOIRAN — le *Dictionnaire des Idioms méridionaux* de L. Boucoiran (édit. 1898).
- BRACHET — le *Dictionnaire étymologique de la langue française* de A. Brachet (20e édit.).
- CARON — le *Petit Vocabulaire à l'usage des Canadiens-Français* de M. l'abbé N. Caron.
- CLAPIN — le *Dictionnaire canadien-français* de Sylva Clapin.
- CLIFTON — le *Dictionnaire anglais-français* de Clifton et Grimaux.
- CORBLET — le *Glossaire de Patois Picard* de Corblet, 1851.
- COTGRAVE — le *French-English dictionary* de Cotgrave, 1611.
- DARM. — le *Dictionnaire général de la langue française* de Hartzfeld et Darmesteter.
- DELBOUTLE — le *Glossaire de la vallée d'Yères* (dialecte haut-normand) de A. Delboulle, 1876.
- DEMANDRE — le *Dictionnaire de l'élocution française* de Demandre, 1769.
- DOTTIN — le *Glossaire de Parlers du Bas-Maine*, 1869.
- DUBOIS — le *Glossaire du Patois normand* de Louis DuBois (édit. 1856).
- DU CANGE — le *Glossaire français* de Du Cange (édit. 1879).
- DU CANGE — le *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis* de Du Cange, 1678.
- DUNN — le *Glossaire franco-canadien* de Oscar Dunn.
- EDGREN — le *French and English word book* de H. Edgren et P.-B. Burnet, 1902.
- ESTIENNE — le *Dictionnaire français-latin* de Robert Estienne, 1539 (édit. 1549).
- EVEILLÉ — le *Glossaire saintongeais* d'Eveillé, 1887.
- FLEMMING — l'*English and French Dictionary* de Flemming et Tibbins.
- FURETIÈRE — le *Dictionnaire universel* de Furetière, 1665.
- GINGRAS — le *Manuel des expressions vicieuses* de J.-F. Gingras.
- GODEFROY — le *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes* de Frédéric Godefroy, 1880-1898.
- GRIMBLOT — le *Vocabulaire synthétique de la langue française* de L. GrimbLOT, 1902.

- GUÉRIN — le *Dictionnaire des Dictionnaires* de Mgr. Guérin.
- HOSPITALIER — le *Vocabulaire technique, industriel et commercial* de E. Hospitalier, 1900.
- JAUBERT — le *Glossaire du Centre de la France* du C<sup>te</sup> Jaubert (édit 1884).
- LABOULAYE — le *Dictionnaire des Arts et Manufactures* de Ch. Laboulaye (édit 1881).
- LAC. — le *Dictionnaire du vieux langage françois* de Lacombe, 1766.
- LA CURNE — le *Dictionnaire historique de l'ancien langage français* de La Curne de Sainte-Palaye, 1876-1881.
- LANOUE — le *Dictionnaire des rimes françoises* de Odet de Lanoue, 1596.
- LAROUSSE — le *Nouveau Larousse illustré*, 1900.
- LITTRÉ — le *Dictionnaire de la langue française* de Littré, 1873.
- MÉNAGE — le *Dictionnaire étymologique de la langue françoise* de Gilles Ménage.
- MANSEAU — le *Dictionnaire des locutions vicieuses du Canada* (lettre A) de J.-A. Mansseau, 1881.
- MIGNARD — le *Vocabulaire du Patois de la Province de Bourgogne* de Mignard, 1869.
- MOISY — le *Dictionnaire de Patois normand* de Henri Moisy, 1887.
- MOISY A.-N. — le *Glossaire comparatif anglo-normand* de Henri Moisy, 1889.
- MONET — l'*Invantaire des deus langues françoise et latine* de Monet, 1635.
- MONTESSEON — le *Vocabulaire du Haut-Maine* du C<sup>te</sup> de Montesson, 1859 (édit. 1899).
- NICOT — le *Thrézor de la langue françoise* de Jean Nicot, 1584.
- NOEL — le *Dictionnaire étymologique* de Noël et Carpentier, 1831.
- OUDIN — les *Recherches italiennes et françoises* d'Antoine Oudin, 1642.
- PASSY — le *Dictionnaire phonétique de la langue française* de H. Michal-elis et P. Passy, 1897.
- RICHELET — le *Nouveau Dictionnaire françois* de Richelet, 1680 (édit. 1693).
- RINFRET — le *Dictionnaire de nos fautes* de Raoul Rinfret.
- ROBIN — le *Dictionnaire du Patois normand en usage dans le département de l'Eure* de Robin, Le Prévost, A. Passy et de Blosseville, 1879.
- ROQUEFORT — le *Glossaire de la langue romane* de J.-B.-B. Roquefort (1808-1820).
- ROUSSEY — le *Glossaire du Parler de Bournois* de Ch. Roussey, 1894.
- TOLHAUSEN — le *Technological dictionary* de Alex. Tolhausen (édit. 1878).
- TRAVERS — le *Supplément du Glossaire* de DuBois, publié par J. Travers, 1856.
- TRÉVOUX — le *Dictionnaire universel* dit de Trévoux (édit. 1752).
- WEBSTER — l'*International Dictionary* de Webster (édit. 1900).



## AUX LECTEURS

Organe de la *Société du Parler français au Canada*, le BULLETIN est consacré à l'étude de notre langue. Son programme est celui de la Société: la PHONÉTIQUE, — le LEXIQUE, — la MORPHOLOGIE, — la SYNTAXE du langage populaire. Ajoutons: l'*étymologie populaire*, la *dialectologie comparée*, la *terminologie technique*, la *littérature orale*, et en général les considérations philologiques, ethnologiques et littéraires qui peuvent aider au développement, à la conservation, au perfectionnement de la langue française au Canada et dans les centres canadiens de la Nouvelle-Angleterre.

Le premier objet de cette publication est l'épuration de notre langage et nous aurons soin d'y insérer surtout des travaux assortis à ce dessein, des études pratiques et à la portée de tous. Le BULLETIN ne s'adresse donc pas seulement à ceux qu'intéressent les problèmes de la philologie, mais à tous nos compatriotes, quel que soit leur état, qui ont à cœur le perfectionnement de notre parler. A côté des articles dont l'objet sera proprement le relèvement de nos fautes de langage, le BULLETIN accueillera aussi des communications d'un caractère moins sévère, qui pourront en faire la lecture plus attrayante.

Le BULLETIN est dirigé par un comité spécial. Ce comité publie sous son nom des études lexicographiques et des articles de glossaire (archaïsmes, néologismes, barbarismes, etc.), dont la matière lui est fournie par le comité d'étude de la Société; mais le BULLETIN est une revue de libre discussion philologique, et ses collaborateurs gardent la responsabilité de leurs opinions.

Nous publierons dans un prochain numéro la liste des ouvrages cités en abrégé dans le BULLETIN. Pour que les lecteurs puissent les consulter au besoin, le tableau des abréviations et l'alphabet phonétique paraîtront, dans chaque fascicule, sur les pages de couverture.

L'alphabet du BULLETIN est calqué sur celui de MM. Gilliéron, directeur-adjoint à l'École des Hautes-Études, et l'abbé Rousselot, professeur de phonétique expérimentale au Collège de France. Nous avons quelque peu modifié, pour l'adapter à nos besoins et . . . à nos ressources, cet alphabet, qui est aussi celui de la *Revue des Parlers populaires*. On ne saurait étudier sérieusement le parler populaire sans avoir recours à la notation phonétique; car la langue populaire n'a point d'orthographe, et pour la fixer sur le papier, il faut figurer des sons qui n'ont pas de forme écrite déterminée et que l'écriture phonétique seule peut représenter exactement. C'est pourquoi il est bon de noter, au moyen de caractères spéciaux, les mots populaires qu'on recueille. Cependant, dans les articles que nos collaborateurs voudront bien adresser au BULLETIN, ils pourront faire usage de l'orthographe arbitraire ordinairement employée dans la transcription du langage du peuple; nous nous servirons nous-mêmes de cette orthographe, mais nous aurons soin, du moins dans les articles lexicographiques, de faire suivre le mot ainsi écrit de sa figuration phonétique.

A tous les membres de la Société et à tous ses amis, nous faisons un appel pressant, sollicitant une effective collaboration. Sans s'engager dans la voie des considérations philologiques, on pourra encore contribuer à l'étude de la langue populaire; de simples relevés de mots anciens, nouveaux, étrangers, ou déformés, présenteront souvent un réel intérêt et permettront à la Société de faire une étude plus complète du parler de France au Canada.

LE COMITÉ DU BULLETIN.

---

## AVIS

Nous rappelons aux membres de la Société que les cotisations sont dues au 1<sup>er</sup> septembre. Ceux qui n'ont pas payé le montant de leur cotisation sont priés de nous l'envoyer sans retard. Les personnes qui ont recueilli de nouvelles adhésions voudront bien aussi nous les envoyer aussitôt que possible . . . et en obtenir d'autres encore! On peut s'inscrire en tout temps durant l'année.

LE SECRÉTAIRE.

# LA SOCIÉTÉ DU PARLER FRANÇAIS AU CANADA

---

LA SOCIÉTÉ DU PARLER FRANÇAIS AU CANADA a été fondée le 18 février 1902, à Québec, sous le patronage de l'Université Laval. Elle a pour objet l'étude et le perfectionnement du parler français au Canada.

Sans tenter de proscrire l'usage d'aucun autre idiome, la Société veut entretenir chez les Canadiens-Français le culte de la langue maternelle, les engager à perfectionner leur parler, à le conserver pur de tout alliage, à le défendre de toute corruption.

Le programme général de la Société comprend :

1<sup>o</sup> L'étude de la philologie française, et particulièrement l'étude de la langue française au Canada dans son histoire, son caractère et ses conditions d'existence;

2<sup>o</sup> L'examen des dangers qui menacent le parler français au Canada : influence du milieu, contact habituel et nécessaire avec des idiomes étrangers, déformation graduelle du langage populaire laissé à lui-même, tendances décadentes de la langue dans la littérature, le commerce et l'industrie modernes, et goût trop prononcé pour quelques formes vieilles;

3<sup>o</sup> La recherche des meilleurs moyens de défendre la langue de ces dangers divers, de lui restituer ce qu'elle a déjà perdu, et de restaurer ses expressions déjà déformées, tout en lui conservant son caractère particulier;

4<sup>o</sup> Les œuvres propres à faire du parler français au Canada un langage qui réponde à la fois au progrès naturel de l'idiome et au respect de la tradition, aux exigences de conditions sociales nouvelles et au génie de la langue française;

5<sup>o</sup> La publication et la propagande d'ouvrages, d'études et de bulletins assortis à ce dessein.

A la séance du 18 février, la Société a élu son premier Bureau de direction :

Mgr O.-E. Mathieu, recteur de l'Université Laval, président honoraire.

L'honorable Adélard Turgeon, président.

Mgr J.-C.-K. Laflamme, vice-président.

M. l'abbé S.-A. Lortie, archiviste.

M. Adjutor Rivard, secrétaire et trésorier.

Directeurs: l'honorable Thomas Chapais, M. le docteur A. Vallée, MM. J.-P. Tardivel et J.-E. Prince, M. l'abbé Camille Roy.

A cette même séance, fut adopté le règlement de la Société.

Sept mois se sont écoulés depuis la fondation de la Société. Après avoir relevé un certain nombre de mots anglais passés dans notre langage, la Société a constitué un comité d'étude, chargé d'étudier les matériaux ainsi amassés, de reviser les notes déjà recueillies, de faire les recherches nécessaires et de soumettre le résultat de son travail à l'examen de l'assemblée générale. Ce comité est composé des membres suivants:

L'honorable P. Boucher de la Bruère, *président*.

M. l'abbé P.-B. Garneau, *secrétaire*.

Mgr O.-E. Mathieu, Mgr J.-C.-K. Laflamme, l'honorable A. Turgeon, l'honorable T. Chapais; MM. les abbés V.-A. Huard, François Pelletier, Amédée Gosselin, Henri Simard, S.-A. Lortie, Camille Roy; MM. Paul de Cazes, docteur A. Vallée, Naz. Levasseur, J.-P. Tardivel, Cyrille Tessier, docteur N.-E. Dionne, J.-E. Prince, Eug. Rouillard, docteur Jules Dorion, Ludovic Brunet, A. Bélingue, Adjutor Rivard.

Ce comité a présenté sept rapports, qui ont été adoptés par l'assemblée générale.

Au mois de mai, le Bureau de direction a publié une brochure de propagande, contenant une courte notice sur la Société, un plan d'études, l'exposition d'une méthode de travail et d'une méthode d'observation.

Le 11 juin dernier, le Bureau a décidé la publication de ce BULLETIN, et a formé un *Comité du bulletin*, composé de MM. S.-A. Lortie, Eug. Rouillard et Adjutor Rivard, chargé de la direction, de la rédaction, de la publication et de l'administration du *Bulletin du Parler français au Canada*.

La Société, qui compte déjà un bon nombre de membres, reçoit tous les jours de nouvelles adhésions.

Œuvre nationale, elle en appelle à tous ceux qui ont à cœur le maintien de la nationalité canadienne-française avec sa foi, sa langue et ses traditions.

Œuvre populaire, elle s'adresse à tous les Canadiens-Français, en quelque partie du pays qu'ils demeurent, qui croient que la langue, gardienne de la foi et des mœurs, remplit mieux son rôle quand elle est saine et en tout conforme à son génie.

Nous commençons dans ce numéro la publication d'une liste des membres de la Société, au 1<sup>er</sup> septembre 1902.

# TERMINOLOGIE

---

## LES CHEMINS DE FER

Cette étude n'est à proprement parler qu'un recueil de termes et d'expressions usités en France dans la construction et l'exploitation des chemins de fer. Les auteurs que nous avons consultés traitent à la fois d'économie, d'art et de législation, et leur langage offre une précision indiscutable. Les chemins de fer relèvent de l'Etat, en France, et c'est lui qui prépare ce "Cahier des charges" auquel est soumise toute l'administration de la voirie. Or, c'est de ce livre en partie que vient toute la terminologie que nous donnons.

En adoptant la forme alphabétique, la seule qui convienne peut-être à un travail de ce genre, il est bien entendu que ce n'est pas un dictionnaire que nous voulons faire. La plupart du temps même, nous ne définissons pas; nous nous bornons simplement à reproduire des phrases dans lesquelles apparaît le mot cherché. Quelquefois encore, nous ne faisons que mentionner le terme employé, convaincu qu'il s'explique par lui-même et appelle ainsi suffisamment l'attention.

Autant que possible, enfin, nous donnons l'expression anglaise généralement usitée et qui correspond *le mieux* à l'expression française.

Espérons que ce recueil sera utile et contribuera pour quelque chose au travail de *déblaiement* entrepris par la *Société du Parler français au Canada*.

J.-E. PRINCE.

Québec, septembre 1902.

---

### *Auteurs consultés*

GUSTAVE FÉOLDE. — Des transports par chemins de fer, 1890.

GUÉRIN. — Dictionnaire.

LOUIS SARRUT. — Législation et jurisprudence sur le transport des marchandises par chemins de fer, 1887.

ALFRED PICARD. — Traité des chemins de fer, 1887.

LITTRÉ. — Dictionnaire.

E. VIGOUROUX. — Législation et jurisprudence des Chemins de fer et des Tramways, 1886.

E. PALAA. — Dictionnaire des chemins de fer.

**Aiguille** (*switch*). — Portion de rail mobile sur le sol, autour d'un point fixe, qui sert à faire passer un train d'une voie sur une autre.—*Aiguillage, aiguilleur*.—LITTRÉ, VIGOUROUX.

**Atelier** (*shop*). — Atelier de réparation.—VIGOUROUX.

**Accotement** (*side space*). — La largeur des *accotements*, c'est-à-dire des parties comprises de chaque côté entre le bord extérieur du rail et l'arête supérieure du ballast, sera de un mètre au moins. (Art. du Cahier des charges).—VIGOUROUX.

**Agents préposés à l'entretien** (*gate-men, trackmen*). — La Compagnie sera tenue d'établir à ses frais, partout où besoin sera, des gardiens en nombre suffisant pour assurer la sécurité du passage des trains sur la voie, et celle de la circulation ordinaire sur les points où le chemin de fer sera traversé à niveau par des routes et chemins. (Art. du Cahier des charges).—PALAA.

**Abris** (*shelter, gentlemen's and ladies' room*). — Petits bâtiments destinés à mettre les voyageurs à couvert pendant l'attente des trains circulant sur la voie opposée au bâtiment principal des stations; mais ces bâtiments forment le complément utile de certaines gares.—*Abri-marquises*.—PALAA.

**Affichage des tableaux de marche des trains** (*black-board*).—PICARD.

**Aides-receveuses** (*assist. ticket agents*). — Femmes qui concourent avec leurs maris à la distribution des billets dans les gares de moyenne importance.—PICARD.

**Accrochage et décrochage** des voitures (*coupling and uncoupling*).

**Agents commissionnés** (*authorized agents*). — Agents attachés à la Compagnie à titre définitif et permanent.—PICARD.

**Agents en régie** (*assist. agents; aux Etats-Unis: helpers*). — Ceux qui ne sont employés qu'à titre temporaire, soit qu'ils aient à subir un stage avant d'être pourvus d'une commission, soit qu'ils aient été recrutés pour faire face à des nécessités passagères.—PICARD.

**Avaries** (*damage*). — Détériorations que subissent les marchandises transportées et qui en diminuent la valeur.—FÉOLDE.

**Avaries de machines** (*disabled ou partly disabled engines*). — PALAA.

**Avaries** (*wrecks, accidents*) extérieures. — intérieures, — apparentes, — occultes.—SARRUT.

**Arrimage** (*loading*). — Cette expression qui s'applique surtout à l'arrangement de la cargaison d'un navire, est quelquefois employée

par extension pour désigner les diverses opérations que comporte le chargement des wagons de marchandises des chemins de fer.—PALAA.

**Bâche** (*tar paulins*). V. bâcher. — Grosse toile dont on recouvre les marchandises dans des voitures chargées pour garantir de la pluie. PALAA, LAROUSSE.

**Bagages et messageries** (*baggage and express*).—Cette expression s'applique aux excédents de bagages des voyageurs et à toutes les marchandises ou objets expédiés par grande vitesse (définition au point de vue de l'impôt).—SARRUT.

**Bagages** (*personal baggage* ou *wearing apparel*).—Colis spéciaux nécessaires à la personne du voyageur pendant la durée ou pour l'accomplissement du voyage entrepris (Décisions des Tribunaux de Commerce).—PICARD.

**Banquette de la voie** (*footway*).—Petit chemin pour les piétons, élevé de quelques centimètres au-dessus de la voie où passent les voitures. On dit communément : trottoir.—PALAA, GUÉRIN.

**Banquette** (*seat*).—Banc de voiture.—PALAA.

**Barème** (*tariff rates*).—Livre de comptes tout faits. Un bon barème. Employé dans le langage de l'administration des chemins de fer.—GUÉRIN, etc.

**Barème à palier** (*graduated rates*).—Le prix (des cartes d'abonnement pour voyager) est donné par des *barèmes à palier*, dont chaque gradin correspond aux longueurs de parcours comprises entre une limite minimum et une limite maximum.—PICARD.

**Barres d'attelage** (*pins and links*).—Tiges qui attachent les chars entre eux.—PALAA.

**Bascule** (*weighing machine*).—Machine destinée à peser les lourds fardeaux, etc. C'est un *agrès de gure*.—VIGOUROUX, GUÉRIN.

**Bazar** (*news stand, etc.*).—Bazars de marchandises ayant pour objet la vente d'objets dits de voyage ou de toilette dans les gares.—PALAA.

**Berges** (*banks*).—Bord relevé ou escarpé d'une rivière, d'un chemin, d'un fossé. (Législ.) La berge est considérée comme formant l'accessoire du cours d'eau ou *chemin*, du fossé, du canal qu'elle borde.—GUÉRIN.

**Bifurcation** (*junction*).—Point de rencontre ou d'intersection d'une ligne principale avec un de ses embranchements.—PALAA.

**Billet** (*ticket*).—Billet ou ticket ; on écrit rarement *ticket*.—Il y a, comme ici, *billet simple* pour un certain parcours, *billet pris d'avance*, *billet d'aller et retour*, *billet d'émigrant*, *billet pour voyage*

*circulaire, billet de plaisir pour trains de plaisir, carte d'abonnement, etc.*—PALAA et autres.

**Billet de garantie** (*check*).—(Voir Bulletin).

**Billet de place** (*ticket*).—Billet ordinaire donnant droit à une place de banquette.—VIGOUROUX.

**Billet de série ou d'abonnement** (*commutation ticket*).—PIC.

**Block-system**.—(Signal).—*Absolu* : celui dans lequel un train ne franchit les signaux du block à l'arrêt qu'après un stationnement dont la durée ne peut prendre fin qu'après constatation du dérangement des appareils. Il y a le *block absolu conditionnel* et le *block permissif*. Ce dernier ne commande pas l'arrêt et a seulement pour but de prévenir les agents que la section n'est pas libre et qu'ils ont à prendre des mesures de prudence. Il y a simple ralentissement. Ces deux systèmes—*absolu* et *permissif*—se prêtent à des combinaisons multiples. Pratiquement, en Angleterre comme en France, le *block-system absolu* est celui qui, sans interdire absolument l'accès d'une section occupée, prohibe néanmoins cet accès pendant un délai déterminé après l'entrée du premier train et ne permet à un second train de s'y introduire qu'après avoir marqué l'arrêt complet et avec une vitesse réduite de manière à pouvoir toujours s'arrêter dans la portion de voie en vue.—PICARD.

**Boîtes à pansement et boîtes de secours** (*surgical boxes*).—Les premières dans les trains, les secondes dans les stations.—PIC.

**Bon de livraison** (*freight advice note, delivery order, receipted freight bill*).—Quelquefois le destinataire se présente à la gare et commence par payer le prix du transport. Le récépissé est acquitté par la Compagnie et un *bon de livraison* est remis au destinataire (qui lui permet de retirer sa marchandise).—SARRUT.

**Bon de remise** (*pass*).—Accordé au personnel des compagnies, aux plus proches parents des employés et, par extension, à diverses personnes ou corporations.—VIGOUROUX.

**Boulon de calage** (*switch locks, safety bars*).—Pour empêcher l'entre-bâillement des aiguilles.—PICARD.

**Bourrage** (*packing of truck*).—Opération qui comprime le ballast sous les traverses, de manière à lui donner une compacité suffisante pour résister au passage des trains.—PALAA.

(à suivre)



# LEXIQUE

## CANADIEN-FRANÇAIS <sup>1</sup>

(suite)

### Archaismes, Néologismes, Barbarismes, etc.

**Ammunitions** (pron. amunisyò).

s. f. pl. ← ang.

|| Munitions (de guerre ou de chasse).

¶ Le mot *ammunitions* est usité dans le même sens en Normandie (TRAVERS) et dans les provinces du Centre de la France (JAUBERT).

**Applicant** (pron. aplikā).

s. m. ← ang.

|| Pétitionnaire, solliciteur, candidat. Ex.: Il y a plusieurs *applicants* pour cette charge, = il y a plusieurs *candidats* à cette charge.

¶ On trouve *applicant*, vx franç., dans le sens de plaideur, dans LACOMBE.—*Applicant, te*, est un adjectif entomologique français (BES.).

**Backer** (pron. baké).

v. tr. et intr. ← ang. *to back*.

1<sup>o</sup> v. tr. || Seconder, aider, appuyer, prêter main forte à. Ex.: S'il dit vrai, nous le *backerons*. — Il est *backé* par un millionnaire, par ses amis.

2<sup>o</sup> v. intr. || Reculer, aller en arrière, revenir sur ce qu'on a résolu. Ex.: *Backe!* (pour faire reculer un cheval). — Il allait réussir, quand il a *backé*.

¶ Le verbe *backer* (même origine) est employé en France, sur les chemins de fer et les bateaux à vapeur (GUÉRIN, L. ET F.).—*Baquer* est un verbe du parler normand, signifiant *céder*, *plier* (DuBOIS).

**Backeur** (pron. bakœ:r).

s. m. ← ang. *backer*.

1<sup>o</sup> || Second. Ex.: Il réussira, car il a de bons *backeurs*.

Le second est celui qui aide quelqu'un dans une affaire (DARM.).

2<sup>o</sup> || Lâcheur. Ex.: Ne vous fiez pas à cet homme-là, c'est un *backeur*.

---

1 — Dans le classement des articles, l'ordre alphabétique n'est pas rigoureusement suivi.

Le lâcheur est celui qui abandonne ceux qu'il avait soutenus jusqu'alors.

**Band** (pron. band, var.: ban).

s. f. ← ang.

|| Musique, corps de musique, fanfare. Ex.: Jouer de la *band*. — La *band* joue ce soir.

REM. Les Canadiens-Français disent aussi la *bande*. Ce mot, qui aujourd'hui signifie d'une manière générale une réunion d'hommes allant en troupe (DARM.), s'appliquait autrefois à une troupe de musiciens. La *grande bande* était les 24 violons de la chambre du Roi (BESCH.).

**Bargain** (pron. bargè'n, var.: bargé:n, bargi'n).

s. m. ← ang. ou vx franç.

1° || Marché, convention, transaction. Ex.: J'ai fait un *bargain* avec mon voisin.—Un bon, un gros *bargain*.

2° || Affaire, transaction avantageuse. Ex.: C'est un vrai *bargain*, vous auriez tort de le refuser.

3° || Un *bargain day* est un jour où un commerçant offre ses marchandises à prix réduits.

¶ Cf. *Bargaigne* (var.: bargainne, bargagne, bargainne), s. f., vx franç., sign. commerce, marché, gain, profit, affaire (LACURNE).—*Barguin*, *bargainne*, marché, accord, convention. Du lat. *barcaniare* (DU CANGE).

“ Moul't ont fait, en cest an,

Doloïrose *bargainne* ”.

(Rom. de la prise de Jérusalem, cité dans DU CANGE).

**Beaver** (pron. bi:vœ'r).

s. m. ← ang.

|| Chapeau de soie, chapeau haut de forme, chapeau de forme.

Chapeau qui se faisait autrefois avec la fourrure du castor (ang. *beaver*), et qui se fait maintenant en soie. — On dit aussi, au Canada : un *castor*, un *chapeau de castor*, et par dérision, un *tuyau*.

¶ Cf. *Bièvre* (← celt. *befer*), s. m., vx franç. Ancien nom du castor (P. L'ABBÉ, *Glossaire*, p. 494 ; — se trouve aussi dans MONET, OUDIN, COTGRAVE, LACURNE).

“ Le sire de Clisson parla premier, en inclinant le Roy de dessus son cheval, et ostant un *chapeau de bièvre* qu'il portoit.” (FROISSART, vol. 11, p. 222).

“ Je perdis mon *mon chapeau de bièvre* ”.

(GACE DE LA BIGNE, des *Déduits*, MS., fol. 114, R.).

“ Pour un *chappel de bièvre*, fourré d'armine.”

(LABORDE, *Enaux*, p. 206) XIV<sup>e</sup> s.

Dans l'Eloge de Charles VII (p. 5), il est dit que sous ce prince les Secrétaires ne prenoient, pour lettres d'office, “ qu'un escu ou un *chapeau de bièvres*”. (LA CURNÉ).

“ Arriva Saintré, qui couvert d'un très bel *chapel de bièvre*....”

(J. DE SAINTRÉ, p. 50) XV<sup>e</sup> s.

**Bee** (bron. bi:).

s. m. ← ang.

|| Prestation de travail manuel, collective, volontaire et gratuite, par plusieurs personnes qui s'entendent pour venir en aide à quelqu'un.

| *Faire un bee*, c'est se réunir en nombre plus ou moins considérable pour aider un ami, un voisin, etc., soit à faire ses récoltes, soit à construire un bâtiment, etc.

Dans certains cantons, on entend par *bee* spécialement le repas pris en commun après le travail.

¶ On dit aussi dans le même sens : *faire une corvée* (pron. kûrvé).

Dans l'ancien droit français, la corvée était le travail gratuit dû par le vassal à son seigneur et consistait en journées d'homme ou de bête de somme (DARM.). Chez nous, la corvée n'a plus ce caractère strictement obligatoire : c'est plutôt un service qu'on aime à rendre à un voisin, un devoir de charité, un secours mutuel qu'on prête volontiers aux autres et sur lequel on peut soi-même compter si l'on est dans le besoin..

Le mot *corvée*, au sens figuré que le français lui attribue aujourd'hui, signifie *tâche difficile, ingrate, désagréable*.

**Bitters** (pron. bitè:rs).

s. m. ← ang.

1° || Amer, apéritif. Ex. : Prendre un *bitters* avant dîner.

¶ Le mot hollandais *bitter* (pron. bitè:r), sign. propr. *amer*, est admis comme néologisme dans la langue française dans le même sens : liqueur amère et apéritive (DARM.; GUÉRIN).

2° || Coup, petit verre. Ex. : Viens prendre un *bitters*, = viens boire un coup.

**Boat** (pron. bó:t, ear.: bo:t).

s. m. ← ang. ou vx franç.

|| Bateau à vapeur, bac, petite embarcation. Ex. : Le *boat* de Montréal.

REM. Pour désigner une petite embarcation, une chaloupe, on prononce plutôt “ bo:t ”, surtout dans la Gaspésie, où ce mot est

d'usage courant. Dans la région de Madawaska, on a recueilli cette affiche d'un passeur : " Icite on quin in botte ".

¶ Cf. *Bot*, s. m., vx franç., sign. chaloupe.

" Le trouva prest pour faire voile, et vint en un petit bot aborder au navire ".

(*Mémoire d'Olivier de la Marche*, liv. I, p. 274).

On se sert encore aux Indes Orientales d'un petit bateau qu'on appelle *bot*. C'est peut-être de ce mot que l'on a formé celui de *paquebot* ou *paquet-bot*, qui est un vaisseau de passage (LA CURNE).

LE COMITÉ DU BULLETIN.

(à suivre)

## Mots Anglais

Nous publierons sous ce titre des listes de mots anglais, qui à la vérité ne forment point partie de notre langage courant et que nous n'avons pas francisés; plusieurs les emploient cependant, sachant qu'ils sont anglais, à défaut des termes propres français. Il suffira sans doute de les signaler et d'en donner la traduction.

**Abutment** (pron. abotinænt).

s. ang.

¶ Culée.

Une *culée* ou *butée* est un massif de pierre dure qui, aux deux extrémités d'un pont, soutient la chaussée (BESCH.).

**Appraiser** (pron. apré:zœr).

s. ang.

¶ Estimateur.

C'est le nom d'un commis de la douane, chargé de l'évaluation des marchandises.

**Badge** (pron. badj).

s. ang.

¶ Insigne, plaque, décoration, médaille, marque extérieure d'une dignité ou d'une fonction. Ex.: Le *badge* du président, = l'insigne du président. Le *badge* d'un *porter*, = la plaque d'un garçon d'hôtel. Le *badge* d'un cocher, = la médaille d'un cocher.

**Bag-pipe** (pron. bag payp).

s. ang.

¶ Cornemuse.

C'est un instrument de musique, à anche et à vent, composé de deux tuyaux et d'une peau de mouton qu'on enfle par le moyen du premier tuyau appelé porte-vent (BESCH.).

**Basement** (pron. bé:sme:nt).

s. ang.

|| Sous-sol.

Construction située au dessous du rez-de-chaussée d'un bâtiment (DARM.).

**Bell-boy** (pron. bêl bô:y).

s. ang.

|| Garçon (chargé dans les hôtels de répondre aux appels des pensionnaires).

**Big-bug** (pron. big bô:g).

s. ang.

|| Un gros monsieur, un gros bonnet.

REM. Les Canadiens-Français disent aussi: *un gros casque* (pron. kas), et en France, le peuple dit vulgairement: *une grosse légume*.

**Blind** (pron. bla:ynd).

s. ang.

|| Store (ACAD. 1718).

Morceau de natte ou d'étoffe qui se lève ou se baisse à l'aide d'un ressort devant les fenêtres d'une chambre, d'une voiture, pour abriter contre le soleil (DARM.).

**Board** (pron. bo[ô]:rd).

s. ang.

|| Conseil, bureau, comité de direction. Ex.: Le *board* = le conseil d'administration, le comité de direction, le bureau d'une association.

| *Black board*, = tableau noir.

**Boller** (pron. bo:ylœ:r).

s. ang.

1° || Chaudière à vapeur.

2° || Bouilloire.

La bouilloire est un vaisseau de métal à panse et à large col terminé en bec, destiné à faire bouillir les liquides (DARM.), principalement l'eau nécessaire aux usages du ménage (LAR.).

REM. Dans la région de Québec, on dit aussi *bombe*, et dans la région de Montréal, *canard*.

LE COMITÉ DU BULLETIN.

(à suivre)

## Mots Français

Nous étudions sous ce titre certains mots et certaines acceptions d'un usage légitime, qu'on nous signale cependant ou qui sont relevés dans des ouvrages spéciaux, comme autant de barbarismes, de canadianismes, etc. Les uns sont admis par l'Académie; d'autres sont des néologismes, que l'Académie n'admet pas encore, mais qui sont reçus dans la langue française. Il sera utile, croyons-nous, de faire remarquer que ces mots sont français et qu'on peut s'en servir.

• **Abîmer, s'abîmer**, v. tr., v. réfl.

Le verbe tr. *abîmer*, au sens de gâter, salir, détériorer, et le verbe réfléchi *s'abîmer*, au sens de se blesser, se détériorer, sont français. L'un des sens figurés du verbe *abîmer* est précisément : mettre hors de service; ex. : Il s'est abîmé le bras, la pluie a abîmé les chemins (DARM.); — ruiner, endommager, gâter, tacher, ex. : Son chapeau est tombé dans la boue, il est tout abîmé (LITTRÉ); — gâter, endommager; ex. : Cette robe s'abîme à la poussière (BESCH.); — N'allez pas vous abîmer, la pluie a abîmé mon chapeau (ACAD.).

• **Accoster**, v. tr.

Ce verbe, au sens d'aborder quelqu'un, s'en approcher, est français. Au premier sens, au sens propre, *accoster* signifiait : se mettre à côté de quelqu'un (LA CURNÉ, DARM.); de là les acceptions substantives : aborder quelqu'un qu'on rencontre (LITTRÉ, DARM.), s'en approcher pour fier conversation avec lui (BESCH.). Ex. : J'avais le latin si prest et si à la main que mes précepteurs craignoient à m'accoster (MONTAIGNE, I, 194). — Aussitôt il m'accosta et me dit à voix basse (DUFRESNY). — Je voudrais l'accoster, s'il est en ma puissance (MOLIÈRE, *Ec. des Maris*, I, 3). — Etre accosté par quelqu'un (DARM.) — Il m'accosta, lorsque je n'y pensais pas (ACAD.).

• **Affidavit**, s. m.

← Bas latin *affidare*; *affidavit* = il a attesté.

Néologisme venu d'Angleterre, non admis par l'Acad., mais usité en France.

= Affirmation, déposition, déclaration avec serment (DARM.).

Pl. : des affidavit.

• **Allocation**, s. f.

ACAD.

= Action d'allouer à quelqu'un, d'affecter à quelque chose une somme pour un emploi déterminé, et par extension, ce qui est alloué (DARM., BESCH.).

• **Alderman**, s. m.

ACAD.—Se trouve dans FURETIÈRE (1690).

= Echevin, officier municipal.

Pl. *aldeimans* (ACAD.); *aldermen* (DARM. BESCH.).• **Attorney**, s. m.

Mot anglais. ← *attorné*, vx franç. { ← lat. *ad* = pour + *tornare* = faire, faire à la place de).—Non admis par l'Acad., mais usité en France (BESCH. GUÉRIN, L. ET F.).

= Procureur.

| *Attorney général* = procureur du roi.

† On trouve dans le *Dict. du vx langage français* de LACOMBE: “Attornez: procureur ou porteur de procuration”, et “Attorner: transporter à un autre un droit qu'on a”.

• **Authentiquer**, v. tr.

ACAD.—Vieilli (DARM.).

= Rendre authentique.

• **Avérage**, s. m.← *avérer* (← lat. pop. *adverare* ← *ad* = à + *verum* = vrai).

Terme de commerce, non admis par l'Acad., reçu cependant en France (LITTRÉ, BESCH., GUÉRIN), mais que les Canadiens-Français ont tort de prononcer à l'anglaise: “avré: dj” (il faut pron. avéra:j).

= Moyenne avérée, vraie, reconnue telle, et en général *moyenne* (LITTRÉ, BESCH., GUÉRIN). Ex.: L'avérage des trois dernières années a été de . . .

• **Ballast**, s. m.

ACAD. (1878).—Se trouve dans OUDIN (1642).

= Gros sable, mâchefer, employé en marine pour servir de lest, et sur les voies ferrées pour recouvrir les traverses qui supportent les rails (DARM.).

• **Box**, s. m.

← ang. Néologisme reçu en France (LAR., GUÉRIN).

C'est une séparation pour les chevaux dans une écurie (DARM.), et spécialement une loge large pour un seul cheval (LAR.).

Il y a le *box ouvert* et le *box fermé*.—*Box* est masculin; mais on l'écrit aussi *boxe*, et il est alors féminin. Au pl., il s'écrit toujours *boxes*, comme en anglais, et est féminin.

LE COMITÉ DU BULLETIN.

(à suivre)

## ECHOS ET NOUVELLES

---

Sommaire de la *Revue des Parlers populaires* (Paris), N° du 15 juin 1902 : — Le Parler de France au Canada (ADJUTOR RIVARD); Notes dialectologiques (CH. GUERLIN DE GUER); Notes sur le parler d'Yport (A. DAUZAT); Chanson de la Madeleine (M. LE SIEUTRE); Patois de la région de Vire (BUTET-HAMEL); Lexique du patois de la Villette (BRION); Bulletin: Comptes rendus.

\* \* \*

La *Semaine Religieuse de Québec* a publié d'intéressantes études sur le parler français au Canada. Mentionnons deux *Causeries philologiques* de Sirius (21 juin, p. 707; 19 juillet, p. 776), sur certains termes anglais introduits dans notre langage: *match, euchre party, lawn tennis, golf club, champion feather weight, dumbbells, tug of war, score, base-ball, ping-pong, referee, umpire, goal, garden-party, chéquer, chips*, etc.; les *Glanes philologiques* très fouillées de M. Firmin, Paris (19 avril, p. 556; 10 mai, p. 611; 14 juin, p. 692; 2 août, p. 805), où sont étudiés les mots *loafer, québécois* et *québecquois, clavigraphie, mécanigraphie et clidographie, cloque, poque*, etc.; et la dispute entre M. F. P. et un marin qui signe D. sur l'origine du mot *loafer* (7 juin, p. 679; 28 juin, p. 728; 26 juillet, p. 784). — A lire aussi, à propos de ce dernier barbarisme, une note de la *Vérité* de Québec (14 juin 1902), et un article de M. Rivet dans le *Soleil*.

Le développement, quelque peu embrouillé, de cette discussion étymologique sur le verbe *loafer*, rappelle le plaisant épigramme du chevalier d'Aceilly, à propos d'*Alfama*, nom donné par l'Arioste à la jument de Gradasse, et que Ménage prétendait tirer de *equus* :

*Alfama* vient d'*equus*, sans doute ;  
Mais il faut convenir aussi  
Qu'à venir de là jusqu'ici,  
Il a bien changé sur la route.

\* \* \*

Sous la rubrique *Petite tribune de la langue française*, M. C.-J. M. publie dans l'*Enseignement Primaire* des causeries sur nos fautes de langage, ou mieux des *Dites—Ne dites pas*, à l'usage des instituteurs et de leurs élèves. Le zélé professeur donne d'excellents conseils. Cependant, nous sera-t-il permis de faire remarquer que les *canadianismes*, que les *fautes d'origine toute canadienne* sont rares ? On pourrait reprocher à M. C.-J. M. d'avoir classé dans cette catégorie des mots comme *turbentine* (pour térébenthine), *fouler* (pour maltraiter), *tréneau* (pour trumeau), etc. Nous n'avons pas inventé cela.



\* \* \*

Le 13 mai dernier, une délégation de la *Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, dont le siège social est à Saintes, faisait aux ruines du théâtre romain des Bouchauds (Charente) une excursion archéologique, dont la *Revue de Saintonge et d'Aunis* (juillet, p. 234) nous apporte le récit. Dans un discours prononcé à cette occasion, le président, M. Audiat, rappela l'étonnement des villageois de Saint-Cybardeaux, quand, lors d'une excursion semblable, il y a 18 ans, ces naïfs paysans constatèrent qu'un savant n'était pas "un être à part, cheveux hérissés et barbe inculte, yeux hagards, gestes désordonnés, voix inarticulée, costume d'un autre âge, aspect hétéroclite. Mais ne médions pas trop des villageois de Saint-Cybardeaux, continua M. Andiat ; je connais une ville—je ne dirai pas que c'était Saintes—où quand des Canadiens vinrent fêter Champlain et renouer connaissance avec leurs aïeux, plus d'un citadin courut à la gare pour voir arriver des espèces d'orangs-outangs, des hommes des bois, marchant à quatre pattes, tout au moins des Iroquois velus ou des Hurons vêtus de peaux de bique. La déception fut aussi grande que la surprise des habitants de l'antique Germanicomagus, quand ils virent que les savants n'étaient pas trop rébarbatifs".

\* \* \*

Dans une revue du patois saintongeais, le *Ventre-Rouge* (N° du 15 juillet), un patoisant raconte, en un spirituel *Courrier d'Amérique*, son arrivée à New-York et dit ses premières impressions des choses et des gens aux Etats-Unis. Ce qui l'a d'abord frappé, c'est "l'estâtue de la grande fumèle thi r'présente la Liberté"; puis les "jhen" qui s'habillent comme en Europe, et "leû mainzon jhaute de 32 étajhe", et les ascenseurs—un "mouéyen de suprimé lei-z-escayé, hureûzeman", mais ce qui l'a surtout ennuyé, c'est le langage de nos voisins qui, loin de dire "in mot de saintonjhouê", parlent "seureman pâ françai"! Il termine par ces mots: "Fin finale, o-l-eit in drôle de parlanjhe, in bein drôle de péyi et de bein drôle de jhen".

Si ce correspondant vient au Canada, il y trouvera un *parlanjhe* moins étranger à son oreille de Français et de Saintongeais. "J'ai entre les mains le Glossaire franco-canadien de votre compatriote feu Oscar Dunn, nous écrivait naguère *Meite Grandgorjhe*, le directeur du *Ventre-Rouge*; sur 1800 mots, j'y souligne 500 mots saintongeais". Malgré cela, si le voyageur s'avisait de parler ici le pur patois de son pays, on le comprendrait "pas yère".

\* \* \*

A propos de la discussion qui s'est faite dans la *Semaine Religieuse de Québec* sur la propriété des termes *calligraphe*, *clidographe* et *mécánigraphe*, mentionnons le nom proposé pour une nouvelle machine à écrire : la *sonoscríbine*, avec laquelle dorénavant les *sonoscríbes* pourront *sonoscríre* ou *sonoscríber* ! Le clavier de cette machine est phonétique, non pas orthographique, et reproduit l'alphabet adopté par l'*Association Phonétique Internationale*. Le *Maître Phonétique* (mai-juin, p. 75), organe de l'Association, fait une description détaillée de la *sonoscríbine*.

\* \* \*

On sait qu'au mois de mai dernier, les États de Guernesey ont délibéré sur une requête, tendant à adopter l'anglais comme langue officielle. La cause de la langue française a été défendue par le député Le Cheminant.

"Gardez-vous, s'est-il écrié, de sacrifier le français, la vieille langue de vos pères ! Du maintien de cette langue dépendent la constitution et l'autonomie de notre île. Pour implanter l'anglais, on nous parle de patriotisme, de loyauté à la couronne anglaise. Nous autres, Guernésiais, nous sommes aussi patriotes, aussi loyaux que n'importe quels habitants d'aucune partie de l'empire. Le patriotisme et la loyauté n'existent pas dans le langage : ils existent dans le cœur.

"Le français était la langue de nos pères, mais on ne doit pas oublier que nos pères n'étaient pas des anglais. Ils étaient sujets de l'empire britannique, mais ils étaient et nous demeurons Normands. Les noms de nos familles, de nos demeures, de nos rues ; les noms si gracieux de tous nos rivages sont franco-normands. Le français est la pierre fondamentale de notre constitution. Le supprimer, c'est rompre les traditions séculaires ; c'est mettre en péril notre constitution ; c'est à bref délai la ruine de notre autonomie".

Ces paroles semblent avoir fait impression sur les États, rapporte la revue normande le *Bouais-Jan* (No du 23 mai, p. 159). Par 28 voix contre 13, ils ont répondu que l'adoption de l'anglais n'était pas encore d'une nécessité urgente, et ils ont décidé de surseoir à toute mesure enlevant au français sa situation de langue officielle.

\* \* \*

La *Picardie, revue régionaliste*, publiée à Cayeux-sur-mer (Somme), rendait compte, en février dernier, d'un "match de foot-ball", à Lucheux, et en mai, de deux autres "matches" disputés entre l'équipe d'une "foot-ball association" d'Amiens et l'équipe d'un "Racing-club" de Roubaix. . . . . On croirait lire un journal canadien ! Mais ces fantaisies anglomanes, sans danger pour les Picards, le sont-elles pour nous ?

\* \* \*

A lire, dans la *Semaine Religieuse de Québec* du 6 septembre, une intéressante étude de Firmin Paris sur le mot populaire *cheniquer*. F. Paris fait venir ce mot du latin populaire *cunicare*.

Dans le numéro du 20 sept., un correspondant qui signe B. lui répond ; il pense avec M. Sylva Clapin que *cheniquer* dérive de l'anglais *to sneak*, qui signifie : se glisser furtivement, se traîner, se dérober.—Quoiqu'il en soit, le verbe populaire *cheniquer* est usité dans le département de la Mayenne, où il signifie : *dérober, boire* (DOTTIN, Glossaire des parlers du Bas-Maine).

\* \* \*

La *Revue des Parlers populaires* (Paris), dirigée par M. Ch. Guerlin de Guer, docteur ès lettres, ancien élève diplômé de l'Ecole des Hautes Etudes, membre de la Société de Linguistique de Paris, a publié un extrait du règlement de la Société du Parler français au Canada, et signalé l'apparition de notre plan d'études (Nos du 15 avril et du 15 juin).

## LISTE DES MEMBRES

DE LA

# SOCIÉTÉ DU PARLER FRANÇAIS AU CANADA

(par ordre alphabétique et d'inscription, au 1er septembre 1902)

L'ASTÉRISQUE DÉSIGNE LES MEMBRES ADHÉRENTS.

- Olivar Asselin, sec. de l'hon. M. Gouin, Hôtel du Gouvernement, Q. — Arthur Amos, ingénieur civil, Trois-Rivières. — \* L'abbé Albert Aubert, Séminaire de Québec. — \* Arthur Aubert, comptable, Q.
- Chs Baillargé, ing. civil, Q. — Ludovic Brunet, greffier de la paix, Q. — Ste-Foye Belleau, Q. — George Belleau, agent d'assurance, Q. — Neuville Belleau, courtier, Q. — Arthur Bruneau, banquier, Montréal. — J.-Henri Boisvert, notaire, Q. — \* L'abbé Hyppolite Bernier, curé, Beaumont, Co. de Bellechasse. — Philibert Boucher, commerçant, Hedleyville, Q. — Eudore Blondin, médecin, Arthabaskaville, P. Q. — Eusèbe Belleau, avocat, Lévis. — Alexandre Belinge, sténographe, Q. — Robert Bergeron, avocat, Q. — \* Auguste Bolduc, avocat, St-Joseph, Beauce. — \* L'abbé Geo. Bilodeau, curé, Lac Bouchette, Lac St-Jean. — L'abbé G. Bourassa, Université Laval, Montréal. — N.-A. Belcourt, avocat, Ottawa. — \* Mlle G.-Z. Beaudoin, Montréal. — Napoléon Bernier, Rimouski, P. Q. — A.-J.-C. Beaubien, P. C. S., Montmagny, P. Q. — C.-E. Boivin, au *Daily Herald*, Fall River, Etats-Unis. — P.-E.-Emile Bélanger, notaire, Q. — J.-A. Bégin, notaire, Windsor Mills, P. Q. — \* P.-H. Boily, marchand, Chicoutimi, P. Q. — \* L'abbé A.-E. Bourassa, St-Apollinaire, Co. de Lotbinière. — \* L'abbé Alphonse Beaudet, St-Paschal, Co. de Kamouraska. — \* Omer Blais, Chicoutimi, P. Q.
- L'hon. Thomas Chapais, C. L., Q. — Philéas Corriveau, avocat, Q. — L'abbé H.-R. Casgrain, Q. — Ephrem Chouinard, marchand, Q. — Jules Côté, notaire, Q. — L'abbé N. Caron, curé, Maskinongé, P. Q. — Honoré Chassé, avocat, Q. — Joseph Côté, commis, Q. — \* L'abbé C.-A. Carbonneau, Isle-Verte, Co. Témiscouata, P. Q. — Horace Cimon, avocat, Fraserville, P. Q. — \* Mme Geo. Côté, Montréal. — \* Mlle M.-Julienne Castonguay, Riv. Bois-Clair, Co. Lotbinière, P. Q. — \* Mlle Bertha Chaguon, institutrice, St-Damase, Co.

- St-Hyacinthe, P. Q. — Gustave Chagnon, avocat, Fraserville, P. Q. — \* Congrégation Notre-Dame, Montréal (Sœur St-Anaclet). — J.-E. Chapleau, avocat, Limoilou, Q. — P.-V. Chaloult, avocat, Q. — Thomas Côté, Bureau du recensement, Ottawa, Ont. — L'abbé J.-A. Castonguay, Séminaire St-Charles Borromée, Sherbrooke. — \* L'abbé L.-H. Carrier, Lorette, Co. de Québec. — L'abbé J.-E. Chartier, Séminaire de St-Hyacinthe. — \* Couvent de Jésus-Marie (Mme Marie Ste-Eugénie, directrice), Lauzon, Co. Lévis.
- J.-F. Dumontier, sténographe, Q. — L.-J. Demers, Québec. — Jules Dorion, médecin, Q. — L'abbé T.-A. Déziel, curé, Beauport. — E.-A. Déry, juge de la Cour du Recorder, Q. — L'hon. P. B. de la Bruère, sur. Instruction Publique, Q. — N.-E. Dionne, bibliothécaire, Q. — Paul de Cazes, Q. — C.-E. Dorion, avocat, Q. — C.-F. Delâge, notaire, M. P., Q. — J.-M.-A. Denault, publiciste, Montréal. — \* L'abbé Jos. Donaldson, Séminaire, Q. — \* L'abbé J.-B. Derome, Grosse-Ile, Co. Montmagny. — P.-B. Dumoulin, banquier, Q. — L.-G. Desjardins, greffier de l'Ass. Lég., Q. — F.-X. Drouin, avocat, Q. — \* Mme H.-L. Dion, Ottawa. — G.-F.-C. DeLéry, notaire, Q. — Louis Demers, avocat, Q. — \* Louis Drouin, Chicoutimi. — \* L'abbé E. De Lamarre, Séminaire de Chicoutimi. — \* Jos. Devarences, médecin, Q. — \* L'abbé Ludger Dumais, Collège de Ste-Anne de la Pocatière.
- Elz. Fiset, avocat, Q. — \* L'abbé Philéas Fillion, Séminaire de Québec. — \* J.-A. Fillion, commis, Q. — \* L'abbé Adjutor Faucher, Q. — L'abbé F.-X. Fagny, curé, Q. — \* Mlle Flora Falardeau, Q. — L'abbé J.-H. Fréchette, curé, St-Malachie, Co. de Dorchester. — \* L'abbé Hector Filion, collège Ste-Anne de la Pocatière.
- L'abbé Amédée Gosselin, Séminaire de Québec. — L'abbé J.-E. Grandbois, Séminaire de Québec. — Mgr C.-O. Gagnon, Q. — Charles Grenier, notaire, Q. — \* L'abbé Pierre Goubout, St-Ambroise de la Jeune Lorette, Co. de Québec. — Mlle Mary Gleason (Madeleine), à *La Patrie*, Montréal. — J.-P. Garneau, libraire, Q. — L'abbé P.-B. Garneau, Séminaire de Québec. — Mgr Em.-H. Guilbert, Ste-Anne de Sorel, Richelieu, P. Q. — Adjutor Gosselin, voyageur de commerce, Q. — F.-X. Gosselin, protonotaire C. S., Chicoutimi, P. Q. — Rodolphe Guay, avocat, Q. — Jean Gosselin, avocat, Q. — \* L'abbé R. Grandger, Montréal. — F.-E. Gauvreau, pharmacien, Q. — Alphonse Gaulin, fils, avocat, Woonsocket (E.-U.). — L.-O. Gauthier, médecin, Q. — \* J.-D. Guay, journaliste, Chicoutimi, P. Q. — \* L'abbé C.-O. Godbout, Beauce, P. Q. — \* L'abbé Denis Caron St-Etienne de Lauzon, Co. Lévis.

(à suivre)

## L'ANGLAIS EN FRANCE

---

A Paris, dans un certain monde, une mode sévit, qui est la mode de l'anglicisme ; il est de bon ton, semble-t-il, d'user de mots importés de Londres ; angliciser est considéré comme une élégance. <sup>(1)</sup>

Il est permis de croire qu'en France l'idiome national ne peut être sérieusement affecté par cette anglomanie. La plupart des expressions ainsi fournies par le commerce anglais, rebelles à toute naturalisation, n'acquerront jamais le droit de cité ; produits éphémères de la mode, de l'engouement, du caprice, elles disparaîtront bientôt du vocabulaire. D'autres, acclimatées, francisées, resteront ; vraiment utiles, répondant à des besoins nouveaux, elles enrichiront la langue du commerce, de l'industrie, de la vie politique, économique et sociale. Là-bas, le génie national est assez vivace pour chasser les unes et s'assimiler les autres.

En est-il ainsi chez nous ? . . . La sève généreuse qui circule près du tronc perd de sa force en courant dans les rameaux. Plusieurs pensent, non sans raison, que l'anglicisme, inoffensif peut-être en France, serait dangereux au Canada ; que si là-bas le terme anglais peut entrer dans la langue sans tuer le terme français, ici, au contraire, le premier chasserait irrémédiablement le second ; que nous ne sommes pas assez forts pour introduire impunément l'étranger dans la place, pas assez riches pour emprunter sans compromettre nos intérêts ; que partant nous devrions, des mots anglais usités en France, n'admettre que ceux qui sont absolument reçus, consacrés, naturalisés.

Refuser de suivre en cela la mode de Paris, ce n'est pas vouloir se montrer plus français que les Français ; c'est reconnaître que, dans

---

1. — FERDINAND BRUNOT, *Hist. de la langue et de la litt. franç.* de Petit de Julleville, t. VIII, p. 812.

le milieu où nous vivons, pour garder notre langue, pour la défendre de toute corruption, nous devons veiller sur elle avec un soin plus jaloux, et que certaines libertés seraient dangereuses au Canada, bien qu'on puisse se les permettre ailleurs.

On a dressé des listes, nécessairement incomplètes, des mots anglais usités en France.

Voici d'abord des mots tout à fait acclimatés, suivant M. Ferdinand Brunot :

*bar, bifeck, blackbôuler, box, break, budget, cellulôid, chdle, chèque* (d'où chéquard), *clown, coke, cold-cream, confort, confortable, convict, cottage, dandy, détective, dock, drain* (d'où drainer), *express, fushionable, festival, flirt, gentleman, gin, groom, gutta-percha, hall, interview, jockey, lawn-tennis, leuder, lunch* (d'où luncher), *macadam, macferlune, match, mess, meeting, pale ale, partner, pick-pocket, policeman, puff, punch, pudding, rail, reporter, revolver, rifle, sandwich, scalpe, shampooing, snob* (d'où snobisme), *speech, spleen* (d'où splénétique), *sport, sportsman, square, stand, steamer, tattersull, tender, ticket, toast, tramway, truck, tub, tunnel, turf, verdict, wagon, warrant, water-proof, etc.*

Mentionnons encore les mots suivants, qui paraissent, dit Darmesteter (1), avoir définitivement acquis le droit de cité en France :

*abolitioniste, actuaire, albatros, anspect, ale, arrow-root, astic, ballast, banknote, bébé, boghei, bol, bouleponche, boulingrin, boxer, brick, bugle, cab, cabine, carrick, casimir, cipaye, claymore, coaltar, constable, coroner, cotre, cowpox, crag, croquet, croup, disqualifier, dollar, drop, dyke, essayiste, excise, flint-glass, grog, humour, jury, keepsake, lasting, loch, lord, mackintosh, malt, mohair, plaid, poney, quaker, quorum, rhum, rob, rosbif, rout, schooner, sloop, soda, spencer, sterling, stock, stoff, tilbury, trick, turnep, véranda, whist, yacht, etc.*

L'Académie a admis: *lady, milady, milord, miss, mistress, pairesse, plumpudding, poll, pondage* (*poundage*), *porter, schelling, test, tory, whig, whiskey, etc.* . . . .

Contre cette invasion de mots anglais, dit Darmesteter, notre langue, " par amour de la nouveauté, ne s'est peut-être pas toujours assez défendue".

---

1. — Traité de la formation de la langue française.

Elle se défend encore moins aujourd'hui. Un grand nombre d'expressions importées, et des plus rébarbatives, sont en train de se généraliser :

*bondholders, cocktail, cricket, derby, dead-heat, drawback, éditorial, football, five o'clock, handicap, hunter, high-life, garden-party, mail-coach, outsider, performance, pointer, placer, raid, record, setter-gordon, skating, steeple-chase, starter, select, sleeping-car, smoking, snow-boot, struggle-for-life, trade-union, tantaliser, window, etc.*

Dans la presse parisienne, on peut relever encore :

*crack, drag, driver, field-trial, field-trialer, golf, heat, limitman, music-hall, racing-club, ring, roud-cart, rowing, rugby, stayer, steeple-chaser, scratch, skating-polo, skatingwoman, smart, sporting-gazette, sportswoman, sprint, sprinter, sulky, team, trial, trotting, walk over, wharf, yachting, etc., etc.*

Que deviendrait la langue française au Canada, si elle devait s'enrichir de tous ces mots anglais, outre ceux que nous y avons déjà introduits ? . . .

Quant aux expressions tout à fait naturalisées, on peut s'en servir sans doute; mais ne serait-il pas sage d'y apporter quelque modération ?

ADJUTOR RIVARD.

On n'entend que des mots à déchirer le fer,  
 Le *railway*, le *tunnel*, le *ballast*, le *tender*,  
*Express*, *trucks* et *wagons*; une bouche française  
 Semble broyer du verre ou mâcher de la braise.....  
 Certes, de nos voisins l'alliance m'enchanté,  
 Mais leur langue, à vrai dire, est trop envahissante !  
 Faut-il, pour cimenter un merveilleux accord,  
 Changer l'arène en *turf* et le plaisir en *sport* ?  
 Demander à des *clubs* l'aimable causerie ?  
 Flétrir du nom de *grooms* nos valets d'écurie ?  
 Traiter nos cavaliers de *gentlemen riders* ?  
 Et de Racine enfin parodiant les vers,  
 Montrer, au lieu de Phèdre, une lionne anglaise  
 Qui, dans un *handicap* ou dans un *steeple-chase*,  
 Suit de l'œil un *wagon* de *sportsmen* escorté  
 Et fuyant sur le *turf* par un *truck* emporté ?  
 Je maudis ces auteurs dont le vocabulaire  
 Nous encombre de mots dont nous n'avons qu'à faire.

VIENNET, *Épître à Boileau* (1853).

# TERMINOLOGIE

## LES CHEMINS DE FER

(suite)

**Bulletin** (*check*). — L'on constate l'enregistrement des bagages par la délivrance d'un bulletin. Titre du voyageur pour réclamer à l'arrivée les bagages remis à la Compagnie. On dit: bulletin de bagages. — FÉOLDE, VIGOUROUX. On dit aussi: bulletin de dépôt de bagages. — VIGOUROUX.

**Buraliste** (*clerk*). — Personne préposée à un bureau de paiement, de distribution, de recette. — PALAA, LAROUSSE.

**Butoir** (*bunting post*). — Procédé usité comme le *heurtoir*, la *cale*, le *coussinet*, le *frein*, le *levier*, le *sabot*, pour tenir en repos les machines et les voitures. — PICARD.

**Cahier des charges** (*schedule, orders-in-council*). — Annexe de la loi ou du décret de concession d'une ligne de chemin de fer. Il détermine les conditions de construction, d'entretien et d'exploitation, qui ne sont pas déjà édictées par les actes organiques; la durée de la concession; les clauses de rachat et de déchéance; les maxima et les conditions d'application des taxes pour les voyageurs et les marchandises; les immunités accordées à certains services publics; les droits de l'Etat pour l'exécution des nouvelles voies de communication; les rapports de la Compagnie et les concessionnaires d'embranchements, etc. — PICARD.

Il y a le *cahier des charges type* qui s'applique généralement à tous les chemins de fer.

**Calage** (s'opère au moyen de *safety blocks*). — Moyens d'arrêt sur les voies de garage. Le meilleur système employé pour retenir les wagons sur les voies de garage, consiste dans un arrêt mobile ou traverse formant butoir, qui s'élève ou s'abat pour fermer ou ouvrir la voie.

En cas d'insuffisance du nombre de freins, les voitures ou wagons seront *calés* par les moyens les plus efficaces. — PALAA.

**Carte de circulation, ou permis de** (*special ticket ou pass*). — Carte de circulation à demi-place, à prix réduit. Les fonctionnaires de l'Etat, porteurs d'une *carte de circulation*, voyagent en vertu d'une convention passé entre l'Etat et la Compagnie, etc. — FÉOLDE.



**Carte d'abonnement** (*commutation ticket, etc.*).—Pour des parcours déterminés et valable pendant un certain temps.—FÉOLDE.

**Cartes d'abonnement scolaire** (*school ticket*).

**Chef d'équipe** (*foreman*).

**Chef de train** (*train conductor*).

**Camionage** (*cartage*).

**Camionage d'office** (*cartage by the Company*).

Les Compagnies peuvent camionner d'office au domicile du destinataire les marchandises adressées en gare.

**Tarif de camionage** (*cartage rate*).—PALAA, SARRUT.

**Clauses de transport** (*transportation clauses*).

Clause de transport en retour gratuitement ou à prix réduit.

Clause d'allongement des délais.

Clause d'indemnité à forfait pour avaries et déchets de route, ou pour cause de retard.

Clause de tonnage déterminé.

Clause de chargement et de déchargement des wagons.

Clause de non garantie des avaries et déchets de route.

Clause du wagon complet.

Clause des stations nommées et des stations non dénommées.

Clause de pesage en cours de route.

Clause d'expéditions par certains trains, etc, etc, etc.

**Commissionnaires de transport** (*commissioners, commissioner-merchants; freight ou express agents*).

Il arrive souvent que le contrat de transport se conclut entre l'expéditeur et le voiturier non directement, mais au moyen de personnes intermédiaires qu'on nomme *commissionnaires de transport*.—SARRUT.

**Colis** (*freight, baggage, bales, packages*).—La qualification de *colis* (mot universellement employé) a un sens plus général que *marchandises* et doit évidemment s'entendre de tout objet confié au chemin de fer pour être transporté soit en grande, soit en petite vitesse.

On appelle, cependant, *bagages à la main* les colis non enregistrés. Ils n'entrent pas moins sous la dénomination générale de *colis*. Les colis abandonnés sont généralement appelés *colis en souffrance*.—PALAA, SARRUT.

**Condition de mise en service** (*in running condition*).—Aucune voiture pour les voyageurs ne peut être mise en service sans autorisation.—PICARD.

J.-E. PRINCE.

(à suivre)

# LEXIQUE

## CANADIEN-FRANÇAIS

(suite)

### Archaismes, Néologismes, Barbarismes, etc.

▲ (pron. a, var. : à).

Acc. dét., arch. et pop.

1<sup>o</sup> pron. fém. 3<sup>e</sup> pers. sing. || Elle. Ex. : A va venir, = elle va venir.

¶ Devant une voyelle, les Canadiens-Français disent souvent *al*, ce qui est plutôt une prononciation défectueuse de *elle*, prononciation qui du reste se rencontre en France (JAUBERT, DOTTIN). Ex. : *Al* est venue, = elle est venue. — Au pl., ils disent parfois, comme pour le pronom masculin, *i*. Ex. : *I* sont venues, = elles sont venues.

Le pronom *a* est usité en Normandie (TRAVERS), dans le Bas-Maine (DOTTIN), et dans la Saintonge.

2<sup>o</sup> prép. || De (marquant le rapport d'origine et d'appartenance). Ex. : Le livre à Pierre, = le livre de Pierre. — Le fils à Jean, = le fils de Jean.

¶ Cependant *à* est correctement employé dans les phrases où il est placé entre un nom et un pronom, ou entre le verbe *être* et un complément, et exprime la possession. Ex. : Ce livre est à moi. Un style à lui. Un ami à moi. Tout était à l'ennemi. — “*La barque à Caron*. Cette tournure, dit LITTRÉ, n'est plus usitée que dans cette locution, et ce serait une faute que de s'en servir autre part. Pourtant elle n'est qu'un archaïsme, et aujourd'hui encore, on dit parmi les ouvriers et les gens des campagnes : la femme à Jean, la fille à Thomas, la sœur au bedeau”. L'emploi de *à* au sens possessif est donc archaïque. En effet, on trouve dans les vieux auteurs : “Garez à vous, gentils fils à baron” (*Ch. de Roland*). — “Si estes suer al marquis Olivier” (*Ibid.*). — “Edouard II, qui fut père au gentil roi Edouard” (FROISSART). — “La fille à Jupiter, Ate la redoutable” (J. DU BELLAY). — “Jeanne de Bourbon, fille à feu Guy de Bourbon, sœur au duc de Bourbon” (CHAUMEAU, *Hist. du Berry*). — “La comtesse Marie, qui fut sœur au roi de France” (JOINVILLE). — LA FONTAINE lui-même a dit : “C'est proprement la caverne au lion”. Et, de nos jours, FRANÇOIS COPPÉE a écrit : “L'omnibus... la voiture à tout le monde”.

*A* est très fréquemment employé au sens possessif en Normandie: la maison à . . . le cheval à . . . (TRAVERS); dans le Centre de la France: le gas à Martin, le pré au charron (JAUBERT); et dans le Bas-Maine: la nièce à nout' curé (DOTTIN).

| *A bonne heure*, = de bonne heure.

¶ C'est un archaïsme. "Protestant desjeuner demain à bonne heure" (RABELAIS). — On dit encore *à bonne heure*, dans le Centre de la France (JAUBERT, DOTTIN, BESCH.).

3<sup>o</sup> || Ce. Ex.: *A matin, à soir*, = ce matin, ce soir.

¶ On a relevé ces mêmes locutions en Normandie (DUBOIS), dans le Bas-Maine (DOTTIN), et dans la Saintonge.

**Abander (s')** (pron. sabā:dé).

v. réfl., arch.

|| S'associer avec quelqu'un, ou avec un groupe (en mauvaise part), s'attrouper.

¶ Cf. *Se bander*, v. réfl., qui a été employé au sens de *se liguer*, *conspirer* (BESCH.), *se raidir* contre quelqu'un, contre quelque chose, lui être contraire (LITTRÉ). "Ces zélés faquins qui excitent le peuple à se bander contre nous" (VOLTAIRE, *Mœurs*, p. 134). "Garde que les Perses un jour ne se bandent contre toi" (P.-L. COURRIER, II, p. 158). — Vx en ce sens (LITTRÉ). — On trouve dans ROQUEFORT: "*Abender*, associer, liguer"; etc., "*s'abander*, s'attrouper".

Dans le Bas-Maine, *abander* signifie: faire bande avec d'autres (DOTTIN).

**Abatteux d'ouvrage** (pron. abato: dâvra:j).

loc. pop.

|| Abatteur de besogne (fam.).

*Abatteur de besogne* se dit familièrement de celui qui en fait beaucoup: C'est un grand abatteur de besogne (BESCH.).

¶ *Abatteux* est une forme, altérée par la prononciation, du s. m. *abatteur*. *Abatteux* se rencontre dans le Berry (LITTRÉ). *Abatteux d'ouvrage* est usité dans le Centre de la France (JAUBERT).

**Abattre de l'ouvrage** (pron. abatr de lûvra:j).

loc. pop.

|| Abattre de la besogne, c'est-à-dire en faire beaucoup.

¶ Cette locution est usitée en Normandie (DUBOIS).

**Abord (d') que** (pron. d abo:r ke).

acc. dét.

|| Puisque.

¶ Au sens de *dès que*, cette locution est française (LITTRÉ).

Elle est usitée dans le Centre de la France comme ici, au sens de *puisque*: D'abord que vous êtes mon voisin, j'irai vous voir souvent (JAUBERT).

**Abre** (pron. á:br).

s. m., arch. pop.

|| Arbre. Ex.: Abattre un *ábre*.—La rue du *gros-t-ábre* (rue de Québec où il y avait un gros arbre).

¶ Prononciation autrefois reçue en France, même à la cour (VAUGELAS, 403<sup>e</sup> observation). Cette prononciation paraît avoir été d'un usage général du temps de MONET; il définit *arbre*, qu'on prononce *abre*, "une plante fruitière ou non fruitière" (LA CURNÉ).—On lit dans le roman de Blanchandin: "La Pucelle descent sos l'ábre; Si le trova froit come mabre".—Dans les comptes de la Sainte-Chapelle de Bourges (1402-1405), on lit: "A Gilbert Corbat pour un ábre contenant quatre toises... à 4 sols la toise" (cité dans JAUBERT).—Un proverbe du moyen-âge, reproduit par Leroux de Lincy et par DU-BOIS, disait: "Pour l'amour du buisson va la brebis à l'ábre".—On trouve aussi *abre* dans la *Muse Normande* de David Ferrand (cité dans CLAPIN et dans LACOMBE).—On prononce encore *abre* dans la Normandie (DUBOIS), dans la Bourgogne et dans la Picardie (LITTRÉ), et *ábre* ou *ábe* dans le Centre de la France (JAUBERT), notamment dans le Berry (LITTRÉ), dans le Bas-Maine (DOTTIN), et dans la Saintonge.

• **Abrier** (pron. a'briyé).

v. tr., arch.

1<sup>o</sup> || Abriter, mettre à l'abri, couvrir. Ex.: *S'abrier* sous les couvertes, = se mettre à l'abri du froid, de la pluie, sous les couvertures, se couvrir, au lit ou en voiture.—*S'abrier* sous un parapluie, = se mettre à couvert sous un parapluie.—*Abrier* les jardinages, = recouvrir un jardin potager pour le mettre à l'abri du froid.

¶ *Abrier*, au sens de mettre à l'abri, est vieilli; il est maintenant remplacé par *abriter* (DARM.). On peut regretter ce vieux mot, avec BESCH. et LITTRÉ.

Dans l'ancien français, *abrier*, au sens propre, signifiait mettre à l'abri, couvrir (DU CANGE), et *s'abrier*, se mettre à couvert sous un arbre (COTGRAVE). Pasquier, dans ses lettres (t. II, p. 378) reproche à Montaigne le trop fréquent usage de ce mot.—"Je luy dis qu'il n'oubliait de rejeter ma robe sur son lit, en manière qu'elle nous abriast tous deux" (MONTAIGNE, I, 96). — "Dès le soir, les assiégés, sans beaucoup de peine, abrièrent le rouage de fascines gouldronnées" (D'AUBIGNY, *Hist.*, III, 179).

On dit encore *abrier* pour abriter, mettre à couvert, couvrir, dans la Normandie (DUBOIS, LITTRÉ), dans la Picardie (LITTRÉ), dans le Centre de la France (JAUBERT), notamment dans le Berry (LITTRÉ), et dans le Bas-Maine, où ce verbe signifie aussi : vêtir chaudement (DOTTIN).—Dans le Centre de la France, *abrier* le feu, c'est le couvrir de cendre ; *abrier* le linge, c'est le garantir de la pluie (JAUBERT).

2° || Protéger, défendre, justifier, excuser. Ex. : Il est de mes amis, mais je ne peux pas *l'abrier*, il a tort.

¶ *Abrier*, pris figurément, a eu cette signification, dans l'ancien français (COTGRAVE, LA CURNE, LACOMBE).

LE COMITÉ DU BULLETIN.

(à suivre)

## Mots Anglais

**Aft** (pron. a:ft).

Terme de marine ang.

|| A l'arrière. Ex. : Un capitaine de navire dit : *Larguez, aft !* = A l'arrière, larguez, ou lâchez les amarres !

**All aboard** (pron. o:l abó:rd).

Loc. ang., sign. littéralement : *tout le monde à bord*, usitée pour inviter les voyageurs à monter en voiture de chemin de fer, ou à s'embarquer à bord d'un vaisseau.

|| En voiture (s'il s'agit d'un train de chemin de fer) ; embarquez (s'il s'agit d'un navire).

Au lieu de : *all aboard*, on peut donc dire : "Messieurs les voyageurs, en voiture, *s'il vous pluit*", ou "embarquez, *s'il vous pluit*", suivant le cas.

**Angels' cake** (pron. é:ndjœ:lz ké:k).

ang.

|| Espèce de pain de Savoie, qu'on peut appeler, en français, gâteau des anges.

**Back-store** (pron. ba:k stor).

s. ang.

|| Arrière-boutique. Ex. : Je n'ai ici que des échantillons ; mes marchandises sont dans le *back-store*, = dans l'arrière-boutique.

Une *boutique* est une salle dans laquelle les marchands exposent et vendent au détail leurs marchandises ; une *arrière-boutique* est une pièce qui se trouve en arrière d'une boutique (DARM.).

**Back-water** (pron. ba:k wo:tæ:r).

Terme de marine ang.

|| Machine en arrière.

| *Faire du back-water*, = revenir sur ce que l'on avait résolu, renoncer à un avantage acquis.

LE COMITÉ DU BULLETIN.

(à suivre)

## Mots Français

• **Abouter**, v. tr.

Ce verbe, au sens de mettre, de joindre deux choses bout à bout, est français (LITTRÉ, BESCH., DARM.).

• **Arbitration**, s. f.

ACAD.—Peu usité cependant.

= Action d'arbitrer, de décider, d'évaluer comme arbitre (DARM., BESCH.).

• **Arrow-root** (pron. aró-rú:t).

← ang. Mot non admis par l'ACAD., usité cependant en France (DARM.), et contre lequel BESCH. proteste.

= Fécule comestible qu'on extrait de la racine de la *muranta medica*.

• **Billeter** (pron. biyté), v. tr.

ACAD.

= Munir des soldats de billets de logement (DARM.).

• **Boycottage**, s. m.

← ang.—Néologisme reçu en France.

= Mise en interdit (LAR.), mise à l'index (MAURICE BLOCK, *Petit Dict. pol. et social*, 1896).

"On a adopté ce mot à la suite d'une mise à l'index, extrêmement rigoureuse, d'un M. Boycotte. Il faut distinguer le boycottage, qui est une sorte de mise au banc de l'humanité, de la grève, simple abstention de travail". (M. BLOCK, *op. cit.*).

• **Boycotter**, v. tr.

← ang.—Néol. reçu en France.

= Mettre en interdit (LAR.), mettre à l'index (M. BLOCK, *op. cit.*).

LE COMITÉ DU BULLETIN.

(à suivre)

## CE QUE DISENT NOS GREVES <sup>(1)</sup>

Il arrive quelquefois que parmi les barques couchées sur le flanc qui attendent la marée montante, pour partir en pêche, il s'en trouve une dont le mât se distingue joyeusement des autres, par un drapeau tricolore flottant à son sommet. Surpris de cette chose inaccoutumée, vous vous demandez si c'est jour de fête patriotique ou sacrée. . . . . Mais non! c'est un jour ordinaire, ce n'est peut-être même pas un dimanche.

Le mât, pavoisé ce matin-là, était celui du *Saint-Nicolas*, et je supposai qu'à l'occasion de son anniversaire, l'équipage rendait ainsi hommage à son bienveillant protecteur céleste. . . . Mais non! On était au printemps et je me souviens bien que c'est le 6 décembre que le grand saint des petits enfants s'enveloppe d'un manteau d'hermine pour descendre avec son baudet sur la terre et y secouer sa robe pleine de joujoux, c'est-à-dire trois semaines avant la bûche de Noël.

Que signifiait donc cette bienheureuse flamme bleue, blanche et rouge, qui clappait au vent de mer avec un si réjouissant bruit d'ailes? Le télégraphe du village avait-il vibré d'une glorieuse nouvelle, d'une victoire de la France dans quelque expédition lointaine? Mais alors pourquoi toute la petite flotte ne s'unissait-elle pas à cet élan d'enthousiasme? Aussi, l'idée que ce devait être en l'honneur de saint Nicolas me revenait-elle comme la plus plausible. Après tout, je ne connaissais pas toute l'histoire de cet illustre évêque. N'était-ce pas un jour de printemps qu'il avait accompli ce fameux et touchant miracle de faire sortir du saloir, vivants et souriants, trois petits enfants qui depuis sept ans, dit la légende, réduits en chair à pâté, y reposaient, douces victimes de la cruauté d'un atroce boucher?

Le premier dit: "J'ai bien dormi".

Le second dit: "Et moi aussi".

Et le troisième répondit:

"Je croyais être en Paradis".

Cette strophe de la vieille ballade, modulée sur un air si tendrement champêtre, fredonnait tout au fond de ma mémoire tandis que je regardais venir vers son bateau le patron du *Saint-Nicolas*, le fils du vieux Louis-Marie.

— Vous allez partir? lui dis-je.

— Oui, j'espère la marée, — puis il se dirigea vers l'ancre pour la décrocher.

Comme il est bien marin, ce mot *espérer*, traduction de notre mot terrien *attendre* ! Le paysan attend l'aurore pour labourer ou ensemen- cer sa terre; les petits enfants attendent la moisson faite pour s'en aller glaner aux champs; le berger attend la nuit pour parquer son trou- peau, mais le matelot *espère la marée*. Car elle sera pour lui généreuse ou avare, elle remplira ses paniers de poisson ou bien rendra inutile la nuit passée au large, et vaine toute la peine qu'il s'est donnée à fouiller le sable pour y chercher des vers à amorcer, vain tout l'effort de son dos à pousser sa barque à la mer. *Espérer*, n'est-ce pas le mot de toute sa vie ?

Comme le patron rapportait sur son épaule l'ancre, symbole d'es- pérance, et la jetait par-dessus bord, je lui demandai pourquoi son mât se trouvait pavoisé.

A cette question une joie fière brilla dans ses yeux :

— C'est parce que le jeune homme est arrivé par nuit !

"Le jeune homme" c'était l'enfant, c'était le petit nouveau qu'on avait espéré de longs mois. C'était le futur marin qui venait de faire son entrée dans cette vie, et puisque la maisonnée se réjouissait de cette éclosion, il était juste que le bateau, le pauvre bateau couché au grand vent sur le sable de la grève, le rude bateau qui donne la vie et ne connaît que ce qu'elle a de laborieux et de pénible, il était juste que le fidèle bateau, après tant d'épreuves inquiètes, eût sa part de cette joie.

Lorsqu'il naît un fils aux rois, le canon gronde, le peuple crie, les drapeaux flottent et la rue le soir s'illumine. Lorsqu'il naît un fils au matelot, sa pauvre barque est en fête. Ce jour-là, c'était le tour du *Saint-Nicolas* et sans doute, dans l'esprit de ce père, le bon saint qui plus qu'aucun autre a gardé la poésie des naïves croyances des simples et des petits, le protecteur des marins, des esclaves, des travailleurs, des écoliers et des orphelins, devait, du haut de la Gloire d'or du Para- dis, regarder cette barque qui lui était vouée.

Ce doux évêque au visage d'aïeul attendri qui, d'un geste de son doigt épiscopal, réveillait à la lumière les petits martyrs innocents endormis dans la mort, devait, sous sa mitre dorée, sourire au futur mousse et le bénir de toute la puissance sacrée de sa main vénérable et bonne.

VIRGINIE DEMONT-BRETON.

1. — Nous empruntons à la *Revue Septentrionale* (normande, picarde et flamande) ce récit de Mde Demont-Breton. L'emploi, à la fois archaïque et popu- laire, du mot *espérer* au sens d'*attendre*, est général chez nous. Pour inviter quel- qu'un à attendre, on dit: "*Espérez un instant*", quand on ne dit pas: "*Fumez donc!*".



## ECHOS ET NOUVELLES

---

Le 25 septembre, la Société du Parler français au Canada a réélu les directeurs et continué dans leurs charges les officiers choisis le 18 février dernier.



Nouveaux membres de la Société du Parler français au Canada (admis le 9 octobre): \* Mgr C.-A. Marois, P. A., V. G., Québec; \* l'hon. P.-A. Choquette, juge C. S., Québec; \* Mme Jules Tessier, Q.; \* l'abbé F.-X. Burque, Clair Sta., N.-B.; \* U.-A. Bélanger, M. D., Mastai; \* l'abbé J.-H. Cinq-Mars, vicaire, Jacques-Cartier, Q.; l'abbé Benj. Demers, curé, St-Jean-Baptiste, Q.; l'abbé Eugène Frenette, Chicoutini; \* J.-A. Frigon, Westmount; \* Rév. Père J.-E. Foucher, C. S. V., Outremont; \* l'abbé Jos. Gignac, Séminaire de Québec; \* Henri Grandbois, St-Casimir, comté de Portneuf; l'abbé F.-C. Gagnon, Séminaire de Québec; \* l'abbé C.-E. Gagné, aumônier des Rév. Dames Religieuses Ursulines, Q.; \* Faudier Lefèvre, Q.; \* l'abbé Eug. Laflamme, Q.; \* J.-I. Lavery, avocat, Q.; F.-X. Lavoie, protonotaire C. S., Percé; \* Félix Leclerc, Q.; M.-A. Montminy, photographe, Q.; J. Morin, pharmacien, Q.; \* Rév. Sœur M.-Cornélie, supérieure, Sœurs des SS. NN. de Jésus et de Marie, L'Assomption; F.-X. Petitclerc, marchand, Q.; l'abbé Eugène Roy, curé, Jacques-Cartier, Q.; \* Rév. Sœur Ste-Marie-Caroline, S. S. A., Villa-Maria, Montréal; \* Rév. Mère St-Raphaël, supérieure, Religieuses Ursulines, Roberval; \* Ed. Gignac, courtier, Q.; \* Rév. Père Forest, C. S. V., collège St-François-Xavier, St-Denis du Richelieu; \* l'abbé Amédée Robert, Petit Séminaire de Ste-Marie de Monnoir, Marieville; \* Edmond-J.-P. Baron, Paris; \* Ant. Drolet, Q.; l'abbé J.-R.-L. Hamelin, Q.; \* J.-A. Poisson, Arthabaskaville; \* Melle Adrienne Roy, Académie du Bon-Pasteur, Rivière du Loup; \* le chanoine Laflèche, curé, Ste-Anne de la Pérade; \* Edmond Mallet, Washington, D. C.; \* le chanoine J.-R. Ouellet, supérieur, Séminaire de St-Hyacinthe; \* D.-J. Montambault, C. R., Québec; \* l'hon. E.-J. Flynn, Q.; \* Jos. Ahern, avocat, Q.; \* Geo. Lefavre, Q.; \* A. Lachance, avocat, Q.; \* le Rév. John Giasson, D. D., Rustico, I. P. E.; \* l'abbé J.-B.-G. Boulet, curé, St-Lazare de Bellechasse; \* l'abbé A. Filteau, Ecole Normale, Q.; \* Mgr Ls Richard, P. A., Séminaire de Trois-Rivières; \* l'abbé A. Robert, Séminaire de Québec; \* l'abbé F.-X. Laplante, N.-D. de la Garde, Q.; \* l'abbé Frs Bergeron, Baie St-Paul.



Le 16 octobre, les élèves du Petit Séminaire de Québec ont formé un *Cercle du Parler français*. Plusieurs membres de la Société du Parler français au Canada assistaient à la première réunion: Mgr J.-C.-K. Laflamme, Mgr Thos-E. Hamel, l'hon. P. Boucher de la Bruère, MM. les abbés A. Gosselin, F. Pelletier, S.-A. Lortie, C. Roy, MM. J.-E. Prince, Eug. Rouillard, Adjutor Rivard, etc. Ce

cercle est affilié à notre Société. Son principal objet est le relèvement de nos fautes de langage. Nous voudrions voir se former un Cercle du Parler français dans chacun de nos collèges et de nos couvents.

\*  
\* \*

Le Bureau de direction de la Société a décidé de réduire de moitié le prix de l'abonnement au BULLETIN pour les élèves des collèges et des couvents canadiens. Ces élèves pourront recevoir le BULLETIN pour cinquante centins par année, mais tous les exemplaires destinés à une maison d'éducation seront expédiés à un élève qui en fera la distribution. Ces abonnements, comme les autres, sont payables d'avance.

\*  
\* \*

Nous croyons devoir rappeler aux membres de la Société que les séances de l'Assemblée générale ont lieu le deuxième et le quatrième jeudi de chaque mois, à 7½ heures du soir, à l'Université Laval, à Québec. Tous, membres actifs et membres adhérents, sont invités à y assister.

\*  
\* \*

Le Comité d'étude se réunit au même endroit le lundi qui suit chaque séance de l'Assemblée générale, à 7½ heures du soir.

\*  
\* \*

La presse canadienne-française a fait au BULLETIN un accueil sympathique. Tous les grands journaux de la province ont signalé l'apparition du premier numéro de notre revue et ont invité leurs lecteurs à devenir nos abonnés. Merci!

\*  
\* \*

Deux journaux de Québec, le *Soleil* et l'*Événement*, ont entrepris de se corriger l'un l'autre. Le *Soleil* reprend les fautes de français de l'*Événement*, et celui-ci relève celles de son adversaire. Ils ne sauraient se rendre meilleur office. C'est un agréable échange de bons procédés.

En morale pratique, un service qu'on rend  
Est d'avance le prix d'un autre qu'on attend.

\*  
\* \*

A l'article *Attorney* (BUL., sept., p. 15), on peut ajouter: "*Atorné, atorny* vx franç. (← bas lat. *attornatus*), procureur, celui qui agit au nom d'un autre" (DU CANGE).

\*  
\* \*

Dans les parlers de France, le nom de la chauve-souris devient: *souris-chaude*, *souritte-chaude*, *souris-chaume*, *souris qui vole*, et même *ratte-chaude*. Le terme *souris-chaude* nous est connu; c'est un archaïsme populaire; on le trouve dans Roquefort (*chaude-souris*). Les autres noms de la chauve-souris se rencontrent-ils dans quelque partie de la Province?

# OUVRAGES LEXICOGRAPHIQUES

*cités dans le BULLETIN*

---

- ACAD. désigne le *Dictionnaire* de l'Académie française, dernière édition (1878).
- BESCH.—le *Dictionnaire national et universel de la langue française* de Bescherelle aîné.
- BONNARD.—le *Lexique de l'ancien français* de F. Godefroy, publié par J. Bonnard et Am. Salmon (1901).
- BOREL.—le *Dictionnaire des termes du vieux français ou Trésor des recherches et antiquités gauloises et françaises* de Borel.
- BRACHET.—le *Dictionnaire étymologique de la langue française* de A. Brachet.
- CARON.—le *Petit Vocabulaire à l'usage des Canadiens-Français* de M. l'abbé N. Caron (Can.).
- CHESNEL.—le *Dictionnaire de technologie* de de Chesnel.
- CLAPIN.—le *Dictionnaire canadien-français* de Sylva Clapin (Can.).
- CLIFTON.—le *Dictionnaire anglais-français* de Clifton et Grimaux.
- COTGRAVE.—le *Dictionary of french and english tongues* de Cotgrave.
- DABM.—le *Dictionnaire général de la langue française* de Hartzfeld et Darmesteter.
- DOTTIN.—le *Glossaire des parlers du Bas-Maine* de Georges Dottin (1901).
- DUBOIS.—le *Glossaire du Patois normand* de Louis DuBois.
- DUCANGE.—le *Glossaire français* de Du Cange, faisant suite au *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis* (1678).
- DUNN.—le *Glossaire franco-canadien* de Oscar Dunn (Can.).
- EDGREN.—le *French and English word book* de H. Edgren et P.-B. Burnet (1902).
- ESTIENNE.—le *Dictionnaire français-latin* de Robert Estienne.
- EVEILLÉ.—le *Glossaire saintongeais* de Eveillé.
- FAYRE.—le *Dictionnaire de la prononciation française* de Louis Favre (1893).
- FLEMMING.—le *English and French Dictionary* de Flemming et Tibbins.
- FURETIÈRE.—le *Dictionnaire universel* de Furetière (1665).
- GINGRAS.—le *Manuel des expressions vicieuses* de J.-F. Gingras (Can.).
- GODEFROY.—le *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes* de Frédéric Godefroy (1880-1898).
- GUÉRIN.—le *Dictionnaire des Dictionnaires* de Mgr Guérin.
- HOSPITALIER.—le *Vocabulaire technique, industriel et commercial* de E. Hospitalier.
- JAUBERT.—le *Glossaire du Centre de la France* du C<sup>te</sup> Jaubert.
- LAC.—le *Dictionnaire du vieux langage français* de M. Lacombe (1766).
- LA CURNE.—le *Dictionnaire historique de l'ancien langage français* de La Curne de Sainte-Palaye.
- LAR.—le *Nouveau Larousse illustré* (1900).
- LITTRÉ.—le *Dictionnaire de la langue française* de Littré.

- NICOT—le *Thésor de la langue françoise* de Jean Nicot (1606).  
 OUDIN—les *Recherches italiennes et françoises* de A. Oudin.  
 PETIT L. & F.—le *Dictionnaire français encyclopédique* de Larive et Fleury (1902).  
 RICHELET—le *Dictionnaire françois* de Richelet (1680).  
 RINFRET—le *Dictionnaire de nos fautes* de Raoul Rinfret (Can.).  
 ROQUEFORT—le *Glossaire de la langue romane* de J.-B.-B. Roquefort.  
 TOLHAUSEN—le *Technological dictionary* de Alex. Tolhausen.  
 TRAVERS—le *Supplément* du Glossaire de Du Bois, publié par J. Travers (1856).  
 TRÉVOUX—le *Dictionnaire universel dit de Trévoux*.  
 WEBSTER—l'*International dictionary* de Webster.

---

## LISTE DES MEMBRES

DE LA

## SOCIÉTÉ DU PARLER FRANÇAIS AU CANADA

(par ordre alphabétique et d'inscription, au 1er septembre 1902)

(suite)

- L'abbé V.-A. Huard, Archevêché de Québec. — Mgr T.-E. Hamel, Séminaire de Québec. — \* Alphonse Huard, notaire, Q. — Ovide Hamel, Q. — \* L'abbé Arsène Hudon, St-Damase, l'Islet, P. Q. — L'abbé Jos. Hallé, Collège de Lévis. — L'abbé Pierre Hébert, Séminaire de Québec.
- Albert Jobin, médecin, Q. — \* L'abbé Jos. Jobin, L'Enfant-Jésus, Co. Beauce. — L'abbé V.-P. Jutras, St. Patrick's Hill, Tingwick, Comté d'Arthabaska.
- Léonce Koenig, sténographe, Q.
- Mgr J.-C.-K. Laflamme, Séminaire de Québec. — L'abbé S.-A. Lortie, Séminaire de Québec. — Nazaire LeVasseur, Q. — L'abbé Arthur Lacasse, Ste-Marie, Beauce. — Napoléon Legendre, Q. — Léon Ledieu, traducteur français, Q. — L'hon. Philippe Landry, Q. — L'abbé Eugène Lapointe, Sém. de Chicoutimi. — L'abbé S.-J. Lecours, Collège de Lévis. — \* Melle Alice Lanctôt, Bordeaux, Montréal. — Fortunat Laberge, étudiant, Châteauguay. — L'hon. Charles Langelier, shérif, Québec. — J.-A. Lane, avocat, M.-P.-P., Q. — J.-B.-A.-Léo Leymarie, Montréal. — \* Mde J.-B.-A.-Léo Leymarie, Mont. — \* Melle Haydée Labrie, Percé, Co. de Gaspé.

(à suivre)

## LA SOCIÉTÉ DU PARLER FRANÇAIS AU CANADA ET LES COLLÈGES

---

Le travail que poursuit la Société du Parler français au Canada serait infailliblement destiné à rester incomplet, si les personnes instruites ne lui prêtaient pas un généreux concours. Notre Société le comprend bien; elle voit très clairement que plus ses membres seront nombreux, plus les données qu'elle pourra recueillir seront abondantes et plus ses études auront de valeur.

Mais le nombre seul ne suffit pas. Il lui faut encore ce que nous appellerions l'extension géographique. Je veux dire que ce lui serait d'un avantage très précieux de compter dans ses rangs des sociétaires zélés, habitant les diverses parties du pays. Elle se verrait ainsi à même de moissonner, aussi complètement que possible, toutes les variantes de mots et d'expressions en usage parmi nous. Or, cette extension de ses cadres, elle croit qu'elle la réaliserait, d'une façon à la fois facile et efficace, en s'affiliant des cercles d'étude de notre parler qui s'établiraient dans les collèges et dans les couvents.

Les nombreux élèves qui constituent la population de ces institutions viennent de tous les coins de notre province. Plusieurs même habitent les centres canadiens des Etats-Unis. Leur parler est donc comme un exemplaire vivant où l'on peut étudier à loisir les variantes dont nous parlions plus haut. Mais il y a encore plus et mieux. Ces élèves gardent nécessairement en mémoire toute une provision d'expressions, entendues pendant les vacances, et qui offrent un caractère particulier, soit au point de vue de l'origine ou de la prononciation, soit au point de vue des tournures de langage. Toutes ces richesses linguistiques peuvent être très facilement mises à notre disposition; il suffit de les écrire au fur et à mesure qu'elles reviennent à la mémoire et de

nous les adresser. Un peu de bonne volonté, voilà donc tout l'outillage nécessaire.

Les rouages de ces cercles locaux sont la simplicité même. Les travailleurs volontaires donnent leurs noms; on procède à l'élection des officiers: Président, Vice-président, Secrétaire, et c'est tout. Les membres préparent ensuite leurs listes de mots à étudier; chacun fait la sienne, en indiquant la localité où il a entendu les mots qu'il signale. Une fois ce travail terminé, on dresse une liste d'ensemble, laquelle est communiquée à la Société du Parler français. Cette dernière sera toujours heureuse d'affilier ces sociétés locales, afin d'abord de profiter de leurs recherches et de leur donner ensuite les encouragements et les secours en son pouvoir.

Nous sommes heureux de le dire, les élèves de la Grande Salle du Séminaire de Québec ont tenu à arriver les premiers sur la série de ces organisations locales. Un cercle d'étude du parler français a été fondé chez eux le 16 octobre dernier, et il fonctionne déjà à merveille.

Pour simplifier son travail et le rendre en même temps plus efficace, ce cercle a choisi un comité composé de deux élèves de chacune des classes de Physique, de Mathématiques, de Rhétorique et de Seconde. C'est lui qui recueille les listes individuelles; il les communique ensuite au cercle réuni en séance plénière. Chaque membre ajoute alors les remarques qu'il juge à propos de faire sur les mots qui sont passés en revue, de sorte que les rapports envoyés à la Société centrale sont beaucoup plus complets, tout en demandant moins de temps pour leur rédaction définitive.

Voilà le genre de cercle que nous voudrions voir se fonder dans toutes nos maisons d'éducation. D'autant qu'il n'y a à redouter aucune perte de temps pour les élèves, la chasse aux expressions douteuses se faisant plutôt en récréation que pendant les études ou les classes.

De plus, le résultat, qui serait merveilleux pour l'étude du parler populaire, aurait encore un excellent effet au point de vue du parler des élèves eux-mêmes. Il est naturel de croire que, de jour en jour, l'habitude se perdrait d'employer des mots et des tournures dont le caractère vicieux aurait été publiquement flétri en séance solennelle. Petit à petit, le langage des élèves gagnerait en correction, et tout le monde applaudirait au résultat final. Les jeunes gens d'aujourd'hui sont les hommes de demain, et si, pendant leurs études, ils prenaient l'habitude d'un langage correct, dans dix ans, notre parler serait l'un des meilleurs des parlers français.

Actuellement, nous, les vieux, nous éprouvons mille difficultés à nous exprimer correctement. S'il s'agit d'improviser, nous ne disons pas un discours, mais seulement quelques phrases, nous sommes constamment arrêtés par l'expression, et, si nous passons outre, c'est tant pis pour la grammaire et la syntaxe. Avec l'habitude de bien parler prise pendant les études, nous n'aurions pas ces ennuis. Les choses que nous disons ne vaudraient peut-être pas mieux, mais la forme serait meilleure, et, de nos jours, la forme joue quelquefois un rôle très important.

Comme conclusion générale, nous croyons donc que l'établissement de ces cercles d'étude, affiliés à la Société du Parler français au Canada, est éminemment désirable. Les résultats qu'on en peut attendre sont très grands, soit qu'il s'agisse simplement de connaître notre parler, soit que l'on tienne surtout à l'améliorer chez les jeunes gens instruits. Sans doute, cela ne se fera pas dans un clin d'œil. Mais nous ne croyons pas nous tromper en affirmant que les changements pour le mieux ne seront pas si lents à se faire sentir qu'on serait porté à le croire à première vue. Enfin, nous recommandons l'affiliation de ces cercles à notre Société, pour leur donner plus d'unité, une méthode plus uniforme et plus sûre, et par là, en assurer davantage le succès.

C. LAFLAMME, Ptre.

---

Pendant les discours prononcés au banquet de la Société Saint-Jean-Baptiste, au mois de juin dernier (c'est un *écho* lointain et une vieille *nouvelle*), plus d'un auditeur a crié: "*Hear! Hear!*" et "*Order! Order!*"—On se serait fait entendre tout aussi bien en français: "Ecoutez! À l'ordre! Silence! Très bien! Bravo!" etc.

Il y a aussi le cri: *Hourra!* dont quelques-uns font: "hûrré", et qu'il n'y aurait pas de mal à prononcer à la française.

Et que dire du refrain: "*He is a jolly good fellow*", qui se chante dans tous les banquets? Quelque poète se rencontrera-t-il, pour mettre des mots français sur cet air bachique?... Cela n'aurait peut-être pas de succès.



On nous a demandé si l'établissement, dans les principaux centres de la Province, de *Cercles d'étude* du Parler français au Canada, composés de canadiens-français ou de canadiennes-françaises, serait agréable à la Société. Nous avons déjà dit quelle part active des cercles de ce genre pourraient prendre à nos travaux et quels services ils rendraient à la cause que nous défendons. La Société serait heureuse d'affilier ces cercles et d'enregistrer le résultat de leurs observations.

## LETTRE OUVERTE

Pour contribuer à l'œuvre du BULLETIN DU PARLER FRANÇAIS, je vous envoie une petite communication. Elle me fournit l'occasion de vous dire que j'approuve de tout cœur l'idée de cette fondation qui, nulle part, n'a plus sa raison d'être qu'au Canada, où la langue française est plus exposée à s'altérer qu'en aucune province de France.

Je me borne aujourd'hui à vous indiquer trois mots commençant par la lettre *A* qui fait l'objet de vos premières recherches : je veux dire *aubel*, *affourc* et *ameuiller*.

*Aubel* se dit habituellement pour aubier, d'où il dérive évidemment. Aucun des dictionnaires que j'ai consultés ne mentionne le mot *aubel* ; mais je ne serais pas du tout étonné qu'il se trouvât dans quelque glossaire de France.

Je dirai plus loin la jolie hardiesse de langage que j'ai entendu faire par un paysan à propos du mot *aubel*.

La seconde expression, *affourc*, dont je veux vous parler n'est pas dans le langage populaire, mais elle est entrée dans notre littérature depuis que nos historiens l'ont mise en usage en citant le passage de Jacques Cartier où il décrit le bassin de Québec, qu'il appelle un affourc d'eau bel et délectable. Un de nos plus fins littérateurs, M. Chauveau, l'a mise fort heureusement en relief dans une charmante description qu'il a faite de la rade de Québec.

Le mot *affourc* ne se trouve point dans les dictionnaires de Littré, de Bescherelle ni de Hatzfeld. Le terme de marine *affourcher* en fait saisir l'étymologie. *Affourcher*, d'après Hatzfeld, signifie mettre au mouillage un navire en jetant deux ancres dont les câbles se croisent en fourche.

La troisième expression qu'il me reste à vous signaler est tout à fait campagnarde. *Ameuiller*, en style de paysan, se dit d'une vache qui donne des indices qu'elle est à la veille de donner son veau. La vache commence à *ameuiller*.

Par extension, on emploie ce mot dans la conversation pour dire se hâter, se dépêcher. "Ameuilles donc", dira quelqu'un à son voisin, pour lui signifier d'avancer, de se hâter. Je laisse à de plus habiles que moi de trouver l'origine de cette expression, qui paraît bien dans le génie de la langue française.

Je reviens maintenant à la jolie hardiesse de langage dont j'ai parlé plus haut au sujet du mot *aubel*. La trace des voitures dans le



chemin y est comparée à un arbre, dont l'empreinte des roues de chaque côté de la route serait l'écorce, l'empreinte du cheval au milieu, le cœur de l'arbre, et les deux lisières entre la trace du cheval et celle des roues, seraient l'aubier, appelé communément l'*aubel*.

Je fus frappé de l'expression suivante, que j'entendis un jour en me rendant à la pointe de la Rivière-Ouelle avec quelques pêcheurs :

— Marche donc sur l'*aubel*, dit l'un d'eux à son voisin.

Ce pêcheur était loin de soupçonner la superbe métaphore qu'il inventait. Comme Monsieur Jourdain, il faisait de la prose sans le savoir.

Voici une autre figure de langage non moins originale, que j'ai notée il y a de cela bien des années. Un habitant de la Rivière-Ouelle regardait un jour son voisin labourer un morceau de terre en friche.

— Prends donc plus de *mie*, lui cria-t-il, voulant lui dire de labourer plus profondément.

Sans y songer, le paysan comparait dans son esprit la terre à un *pain*, dont la surface serait la *croûte*, et l'intérieur la *mie*.

— Prends donc plus de *mie*, dit-il, en donnant suite à sa comparaison sans plus s'en rendre compte.

Quel est l'écrivain de génie qui inventerait une figure de rhétorique plus hardie et plus pittoresque ?

H.-R. CASGRAIN, Ptre.

Si le BULLETIN adoptait une devise, ce serait cette phrase de Littré : "Il faut avoir souci de notre *parlure*, car noblesse oblige".

\* \*

On a vu longtemps, sur les murs de la salle Jacques-Cartier, à Québec, une pancarte où se lisait le mot : BIENVENU. Cette pancarte est enfin disparue. Les directeurs du théâtre l'ont fait enlever. S'ils doivent remplacer cette inscription, espérons qu'ils ne reculeront pas devant l'e muet qui termine ce substantif : BIENVENUE.

\* \*

Lors de la visite rendue par Victor-Emmanuel III à Guillaume II, au mois d'août dernier, le premier bourgmestre de Berlin a souhaité la bienvenue au royal visiteur dans une allocution pompeuse prononcée en allemand. C'est en français que le roi d'Italie a répondu à cette harangue.

# LA LANGUE QUE NOUS PARLONS

---

La langue que nous parlons a des origines anciennes.

Elle relève de la famille des langues romanes qui sortirent de la langue latine apportée dans la Gaule par les Romains.

Le latin ne fut point cependant le seul idiome qui contribua à la formation primitive de la langue française. Deux autres éléments étrangers devaient encore y figurer : l'élément germain et l'élément grec.

L'idiome allemand fut apporté par les invasions des Germains, et les descendants des conquérants le parlèrent pendant plusieurs siècles. Finalement, après bien des résistances, il y eut fusion entre les deux peuples, et l'élément romain, grâce à sa supériorité intellectuelle, l'emporta.

La contribution de l'élément grec fut beaucoup plus restreinte. De fait, la plupart des mots grecs qui se glissèrent dans le français n'y entrèrent qu'à la faveur du latin qui se les était appropriés antérieurement.

La langue latine ayant fini par s'altérer dans la bouche du peuple et l'idiome germanique tendant lui-même à se corrompre, il en résulta un nouvel idiome appelé *langue romane*. Ce fut cet idiome dont se servit le vulgaire pour exprimer ses pensées. Le latin ne disparut point pour cela de la circulation ; il continua à être parlé, avec plus ou moins de pureté, parmi le clergé et chez les grands.

Les années ou plutôt les siècles firent subir à la langue romane bien des changements. Elle en arriva, après une série de transformations, à devenir le français actuel.

Le plus ancien monument de la langue romane remonte au IX<sup>e</sup> siècle. C'est le serment de Strasbourg (842). Le roman ne devint cependant une langue littéraire qu'au XI<sup>e</sup> siècle. Jusque-là, tout s'écrivait en latin, et cette langue, bien qu'elle ne fut pas celle de Cicéron, devait rester encore longtemps en usage dans le monde savant.

Au XII<sup>e</sup> et au XIII<sup>e</sup> siècle, le français parvient à se dégager presque entièrement du latin ; il a désormais son existence propre, ses règles et son génie. Cependant ce n'est qu'au XI<sup>e</sup> siècle que commence, à proprement parler, la littérature française. On connaît ses premières manifestations. Elles se firent sous la forme poétique. Ce fut l'époque des chanteurs-poètes, des troubadours et des trouvères.

EUGÈNE ROUILLARD.

# TERMINOLOGIE

---

## LES CHEMINS DE FER

(suite)

**Commissionnaire - intermédiaire, commissionnaire - chargeur** (*intermediate carrier, receiving carrier*). — La compagnie de départ s'appelle *commissionnaire-originaire* ou *chargeur*, les autres *commissionnaires-intermédiaires*.

Quand plusieurs compagnies concourent au transport d'un même colis, la compagnie de départ, en sa qualité de *commissionnaire-chargeur*, est responsable du fait de chacune des autres compagnies. — SARRUT.

**Conditionnement des marchandises, colis, valeurs, finances, etc.** (*the stute of the goods, etc.*). — État dans lequel des marchandises, colis, etc., sont confiés à la compagnie. Cet état a rapport à l'emballage, à la nature des colis, à la disposition d'ensemble qu'on en peut faire, etc.

Pour ce qui est des *finances* et *valeurs*, il ne sera pas permis, par exemple, d'expédier à *découvert*, etc.

Le coulage avait été causé par un vice du *conditionnement* des vins, le fût était en mauvais état. — PALAA, FÉOLDE.

**Confier** (*to deliver, send, bill*). — On dit *déposer*, *remettre*, *confier* des marchandises à la gare. — FÉOLDE, PALAA.

**Congé** (*permit*). — En général les marchandises soumises aux droits d'octroi, expédiées en grande et en petite vitesse, doivent être accompagnées d'un *congé* pour les vins, cidres ou poirés dont les droits sont payés à la sortie du magasin.

C'est une espèce d'*acquit-à-caution*, quoique l'on désigne plus spécialement par ce dernier mot le permis relatif aux eaux-de-vie, liqueurs et esprits, dont les droits se payent à *destination*. — PALAA.

**Consigne ou dépôt des bagages** (*storage*). — Il existe, en France, pour les bagages des voyageurs qui ne sont pas réclamés, un *droit de magasinage*, désigné sous le nom de *consigne* dans la pratique et sous le nom de *dépôt* des bagages par l'art. 30 du tarif général. Ce droit est perçu à même le revenu que retire la compagnie de la vente qu'elle est autorisée à faire.

Mais la Compagnie accepte en dépôt non seulement les bagages laissés à l'arrivée des trains par les voyageurs, c'est-à-dire les bagages qui ont été transportés, elle accepte encore les bagages que les voyageurs amènent à la gare de départ avant l'ouverture du guichet de distribution des billets. Les voyageurs reçoivent un bulletin spécial et quand ils reprennent leurs colis, ils paient certaine somme pour frais de garde ou de consignation.

Dans les gares des villes où il y a un octroi, il y a deux *consignes*, l'une au départ, l'autre à l'arrivée.—FÉOLDE.

**Consigne** (*parcel room*). — Endroit de la gare où l'on dépose les bagages. — LAROUSSE.

**Consigne** (*order, general or special order*). — Consigne ou générale ou particulière. *Consigne* particulière donnée v. g. à un aiguilleur.—PALAA.

**Contre-rail** (*guard-rail*). — Rail placé parallèlement à un autre rail... à l'endroit de passage à niveau, dans le but de protéger le rail principal.—GUÉRIN, VIGOUROUX.

**Contre-voie** (*in opposite direction, backwards*). — Marcher à *contre-voie*, c'est-à-dire dans le sens contraire à la circulation normale. La marche des trains et machines à *contre-voie*.—PALAA.

**Creux de route** (*leakage, shortage*). — Le déchet normal que peuvent éprouver les liquides par suite du transport s'appelle *creux de route*.

Il y a déchet par coulage, déchet par dessiccation, déchet spécial.—SARRUT, FÉOLDE.

**Croisement à niveau** (*level crossing*). — *Croiser de niveau* des routes.—VIGOUROUX.

**Débours** (*advance charges*). — Ce qui est dû aux commissionnaires de roulage, aux bateliers ou tous autres entrepreneurs de transports qui livrent la marchandise à la compagnie.

La somme portée *en débours*, dans la déclaration d'expédition, diffère de celle portée *en remboursement*. La première n'est que la somme ou le total des sommes dépensées par les voituriers antérieurs pour le transport et la conservation de la marchandise. La seconde, celle portée *en remboursement*, est la valeur de la marchandise même, le prix contre lequel l'expéditeur, resté propriétaire de la marchandise, consent à s'en désaisir et à l'aliéner.

Marchandise *grevée de débours*. — SARRUT.

J.-E. PRINCE.

(à suivre)

# LEXIQUE

## CANADIEN-FRANÇAIS

(suite)

### Archaismes, Néologismes, Barbarismes, etc.

**Aboiteau** (pron. abwè-tô) s. m.

|| Aboteau.

¶ *Aboteau* est un terme populaire français, qui désigne un barrage, un obstacle mis au cours de l'eau (LITTRÉ). Ce mot n'est pas admis par l'ACAD., mais se trouve dans LITTRÉ, LAR., et GUÉRIN. Il est usité dans la Saintonge, où il désigne un petit batardeau fait pour retenir l'eau, un petit réservoir factice pour attirer les oiseaux près du filet de chasse (EVEILLÉ). Littré donne comme étymologie: à + *bot* sign. digue; et Eveillé: *abotare*, verbe de basse latinité. DU CANGE mentionne également *abotum* et *abotamentum* avec un sens tout juridique: privilège du créancier sur les terres qui l'avoisine it. Mais la citation suivante, fait observer Eveillé, indique le sens de mare, de pièce d'eau: "Quidquid habere dicebant... in meresiiis, pratis, terris, aquis, botis, canalibus, abbotamentis...". (Lettre de GUILLAUME, évêque de Poitiers, en 1224). — Au Canada, les *aboiteaux* sont des remblais établis sur les bords d'une rivière. Ce mot est en usage surtout dans la région de Québec, dans les provinces maritimes et dans la Gaspésie. La forme orthographique *aboiteau* est due à la prononciation populaire du mot *aboteau*. Le peuple prononce *aboiteau* même en France (LITTRÉ).

**Abouler** (pron. abû-lé) v. intr. T. franç. pop. ← à + *bouler* sign. rouler comme une boule (LITTRÉ).

1° || Payer, s'acquitter d'une dette à regret. Ex: Je le ferai bien *abouler*! = Je le ferai bien payer.

° || Arriver sans retard, venir, en finir, s'exécuter. Ex.: *Aboule, aboule!* qu'est-ce que tu attends? = Viens donc!... Exécute-toi!...

¶ *Abouler*, non admis par l'ACAD., mais qui se trouve dans LITTRÉ, PETIT L. et F., GUÉRIN, a ces deux significations dans le langage populaire en France. — GUÉRIN, L. et F., et M. BRION, dans son *Lexique du Putois de la Villette*, Calvados-Normandie (Bull. des Parlers normands, p. 415), en font aussi un verbe tr. au sens de donner

vite, apporter sans délai, jeter; cette acception n'est pas connue au Canada.—DU BOIS (Norm.) donne *abouler* au sens d'apporter, d'envoyer, et fait venir ce mot de *boule*, par allusion à la boule du jeu de quilles qu'on renvoie en la faisant rouler rapidement. — Dans le Bas-Maine, *abouler* signifie: apporter, donner; tirer son argent de sa poche, payer vite; travailler avec ardeur (DOTTIN).

**Abroué** (pron. abrûé, *var.*: abrûé) s. m. Pop. r.

|| Abreuvoir, mare, lieu où l'on mène boire les bestiaux. Ex.: Mener les vaches à l'*abroué*, = à l'abreuvoir.

¶ Dans le Bas-Maine, on dit: "abœvrûé" et "abervûé" (DOTTIN). M. Pierre Beaudry a relevé dans le patois normand du Bessin la forme "abrévû" (Bull. des Parlers normands, p. 186).

**Accommodation** (pron. akomodâ:syô) s. f. Acc. vieillie.

| *Billet d'accommodation*, = billet de complaisance.

¶ Dans cette expression, *accommodation* a le sens de prêt gratuit, qu'il avait en vx franç. (LA CURNE, BONNARD). "Accommodation que les coustumiers appellent prester à autre par courtoisie aucune chose" (BOUTEILL, somme rur., I, 60, XIV<sup>e</sup> s., cité dans LA CURNE). C'est le sens du v. lat. *commodare*.

**Accomparager** (pron. akô: parajé) v. tr. Arch. r. ← latin *ad* + vx franç. *comparer* (NICOT).

|| Comparer.

¶ *Accomparager*, vx franç., sign. comparer, se trouve dans BOREL, MONET, LACOMBE et LA CURNE, et la variante *acomparugier* dans BONNARD et DU CANGE. — "On disait *s'accomparager* pour se comparer, entrer en comparaison" (LA CURNE). "Nul autre país ne l'accompaige" (FROISSART, I, I, p. 30). — *Comparager* est encore usité dans les parlers du Centre de la France (JAUBERT).

**Accreire** (pron. akrè:r, *var.*: akrè:r) v. tr. Arch. ← lat. *accredere*. Usité précédé du v. *faire*.

|| Accroire. Ex.: Faire *accreire* quelque chose, = faire accroire quelque chose. S'en faire *accreire*, = s'en faire accroire.

¶ *Accreire* est une ancienne forme d'accroire.

"Quant li fu demandez  
Fist al seignur *accreire*  
Que senz cuer esteit nez".

(THÉODORE le martyr, cité dans LITTRÉ).

*Accroire* (à croire, jusqu'au XVII<sup>e</sup> s.) a suivi le sort de *croire*: ← lat. *credere* → *creidre* → *creire* → *croire* (DARM.). "E long du latin classique donne en latin vulgaire *é*, qui en anc. franç. devient

*ei*. Cet *ei* devient à son tour *oi* prononcé *oé*; la prononciation actuelle ne remonte pas au delà de la Révolution française" (BRUNOT, *Gram. hist.*, p. 70). RESTAUT. (*Gram. françoise*, 1730) dit qu'on prononce en conversation *craire*, *je crais*, pour croire, je crois. — RICHELET (1680) dit qu'on prononce *craire*, *accruire*, dans la conversation, mais croire, accroire, dans le discours soutenu. HENRY ESTIENNE (*Dialogues du nouveau langage franç. italianisé*, XVI<sup>e</sup> s.) affirme que de son temps on aimait mieux *ai* que *oi*, "pour ce qu'il ne fault pas que les dames ouvrent tant la bouche, comme aussi elles en font quelque conscience, ou au moins le semblant". — Au point de vue de la prononciation, cette question se rattache donc à celle de la permutation de *e* et *oi*, de *oi* remplacé par *ai*, qui a divisé les grammairiens pendant plusieurs siècles, et que l'ACAD. n'a tranchée qu'en 1835 (THÉODORE DE BÈZE, *De rectâ franciscæ pronontiatione*, 1563; RAMUS, *Gram. franç.*, 1562; BESSAIN, *Remarques*, 1652; CHIFFLET, *Gram.*, 1569; TALLEMAND, *Rem. et Déc. de l'Acad. franç.* 1698; GIRARD, *L'orth. franç.*, 1716; D'OLIVET, *Rem. sur Racine*, 1729; DEMANDRE, *Dict. de l'élocution françoise*, 1766; LAVEAUX, *Dict. raisonné*, 1823; etc.). — On entend encore *accreire* dans la Normandie (BUTET-HAMEL, *Patois de la région de Vire*, Bull. des Parlers normands, p. 340), dans le Bas-Maine: Tu voudrais ben m'en faire *accreire* (DOTTIN), dans les provinces du Centre de la France (JAUBERT), dans le Berry et dans la Saintonge (EVEILLÉ).

**Acculer** (pron. *akulé*) v. tr. Acc. vieillie.

|| Eculer. Ex.: Il a *acculé* ses souliers, = il a *éculé* ses souliers.

¶ *Acculer*, au sens d'*éculer* (des souliers), est un archaïsme (LITTRÉ, DARM.). "Tousjours se vautroyt dans les fanges, se mascaroyt le nez, se chauffouroyt le visaige, *acculoyt* ses souliers" (RABELAIS, *Gargantua*, l. I, ch. X). Les premières éditions de l'ACAD. donnaient cette acception, maintenant vieillie. *Acculer* se dit encore, comme ici, en parlant des souliers dont le quartier est abattu, dans la Normandie (DUBOIS), le Bas-Maine (DOTTIN), le Centre de la France (JAUBERT), la Saintonge (EVEILLÉ).

**Acculoire** (pron. *akulwè:r*, var.: *akulwé:r*) s. f. Pop.

|| Avaloire, reculement.

C'est une bande de cuir qui descend derrière les cuisses du cheval de limon, et sur laquelle il s'appuie pour faire reculer la voiture ou la retenir à la descente (DARM.).

¶ Le terme *avaloire* est aussi usité au Canada. — On trouve la forme "*akulwòr*" dans le patois normand du Bessin (M. BAUDRY, Bull. des Parlers normands, p. 186).

**Acertainer** (pron. asèrtené) v. tr. ← **a** + **certain**.

|| Affirmer, certifier, assurer.

¶ **Acertener** est un verbe du vx franç. (LAC., LACURNE, TRÉVOUX). Il se trouve dans DARMESTETER avec la note "vieilli". DU CANGE donne *acertené*: certain, instruit, assuré. "Les gens du pays acertainent qu'il fut vrai..." (LA SOLADE, fol. 23, col. 2). "Leur acertainoient que les Anglois..." (*Hist. de Loys III*, p. 148). "Bien je vous acertaine qu'incessamment y serai exposée" (CL. MAROT, cité dans TRÉVOUX). "Il suffit que sur les lieux on vous l'ait sérieusement acertené" (CHAPELAIN, *Lettres*, III, 207). "Quant il en fu acertenez" (*Chron. de St-Denis*, cité dans GODEFROY). "Paroles sont nécessaires por acertener Seinte Yglise" (*Liures de Justice et de Plet*, p. 183, § 25). "Et vous mêmes m'en avez acertené plus de cent fois" (P. LARIVEY, *Comédie des Escolliers*, a. III, sc. 2. — Ce verbe s'est conservé dans la Saintonge (EVEILLÉ), le centre de la France (JAUBERT), et la Normandie (DU BOIS).

**Achaler** (pron. acalé) v. tr.

1° || Ennuyer, importuner, agacer. Ex.: Laisse-moi tranquille, tu m'*achales*, = tu m'ennuies, tu m'agaces.

¶ En vx franç. *achali*, adj., sign. fatigué, lent (BONNARD). — Dans les parlers du Bas-Maine, *achaler* a le sens d'ennuyer, etc.: C'est ben *achalant*, = c'est bien ennuyeux (DOTTIN).

2° || Incommoder, fatiguer, abattre (en parlant de la chaleur). Ex.: Cette température-là m'*achale*, = m'incommode, m'abat.

¶ Dans la Saintonge, *achaler* a le sens de causer de la chaleur (EVEILLÉ).

3° || Tromper, attraper, leurrer. Ex.: Il s'est fait *achaler*, = il s'est fait attraper. Ne viens donc pas m'*achaler*, = n'essaye pas de me tromper, je ne suis pas ta dupe.

**Aconnaître** (pron. akonè:tr) v. tr. Arch.

|| Connaître, reconnaître. Ex.: Je vous écris pour vous faire *aconnaître* que... = pour vous faire savoir, pour vous apprendre. Il s'est fait *aconnaître*, = il s'est fait reconnaître.

¶ *Aconnoistre*, vx franç., sign. connaître, apprendre à connaître (LA CURNE, BONNARD). — "L'un d'eulx s'aprocha du Maistre D'hostel et se fist aconnoistre" (VILLON). — Dans le Bas-Maine, on dit encore: "akônètre", pour reconnaître, faire connaissance (DOTTIN), et dans la Normandie: se faire *aconnaître*, pour se faire reconnaître (TRAVERS).

LE COMITÉ DU BULLETIN.

(à suivre)



# OBSERVATIONS

sur le LEXIQUE du BULLETIN

Les études de la Société du Parler français au Canada sont publiées dans le BULLETIN sous forme de *Lexique*. Ce recueil ne comprend donc que des termes usités au Canada. Il est divisé en trois parties: 1<sup>o</sup> Archaïsmes, Néologismes, Barbarismes, etc.; 2<sup>o</sup> Mots anglais; 3<sup>o</sup> Mots français.

Dans la première catégorie, sont classés les termes vieillis, les acceptions surannées, les mots forgés ou altérés, les formes étrangères, les produits nouveaux, les mots détournés de leur signification ordinaire, etc., en général les façons de parler usitées dans notre langage et qui ne paraissent point admises dans le français d'aujourd'hui, dans le français des "honnêtes gens". Toutes ces expressions doivent-elles être bannies? Il ne nous appartient pas de le décider. Nous ne pouvons que relever ces particularités de notre langage, indiquer si ce sont des archaïsmes, des néologismes, ou des barbarismes, et ajouter des remarques qui permettent à chacun d'en juger. Quelques-uns aiment à conserver les formes archaïques, d'autres voudraient adopter tous les produits nouveaux.... C'est une question qu'on pourra discuter dans le BULLETIN, mais que le *Lexique* ne saurait trancher. Cependant, certains mots devraient évidemment, suivant nous, rester dans la langue; ceux-là, nous les marquons d'un astérisque.

Sous la rubrique "Mots anglais", nous l'avons déjà dit, nous publions des listes de mots anglais, qui à la vérité ne forment pas partie de notre langage courant et que nous n'avons pas francisés. Plusieurs les emploient cependant, à défaut peut-être des termes propres français. Ces mots anglais ne devraient jamais entrer dans une phrase française. Nous les signalons simplement, et nous en donnons la traduction.

Enfin, sous le titre "Mots français", nous étudions des mots et des acceptions qu'on nous signale comme autant de barbarismes, de canadianismes, etc., et qui sont pourtant admis dans la langue française. Les uns même sont dans le dictionnaire de l'Académie; d'autres sont des néologismes, que l'Académie n'admet pas encore, mais qui sont reçus dans la langue aujourd'hui. Ces mots sont précédés aussi d'un astérisque.

Quant à la méthode suivie dans la rédaction de chaque article, elle est facile. Pour être brefs, nous avons dû adopter quelques signes

abréviatifs, avec lesquels on se familiarisera vite, si l'on veut bien étudier un instant la troisième page de la couverture du BULLETIN.

Le mot qui forme la tête de l'article est en caractères gras. Entre parenthèses, vient ensuite la prononciation populaire canadienne de ce mot (Voir l'*Alphabet phonétique*, 2ème page de la couverture, et ne pas oublier que le signe á représente le son a fermé ou a grave). Puis nous indiquons si ce mot est un substantif, un verbe, un adjectif (ex.: s. m., c'est-à-dire, substantif masculin). A la suite, nous donnons l'origine, la filiation, l'étymologie du mot; cette étymologie est indiquée par une flèche: ←. Ce dernier signe signifie donc: *vient de*; s'il est renversé: →, il doit se lire plutôt: *donne, produit, aboutit à*.

Vient ensuite le sens attribué, au Canada, au mot qui fait le sujet de l'article, et dans la plupart des cas, le terme propre français, le mot qu'on propose de substituer à l'autre. Cette partie de l'article est toujours précédé du signe ||. Ainsi :

#### **Ammunitions.**

|| Munitions.

doit se lire: "Le mot *Ammunitions* est employé au Canada pour *Munitions*", ou bien: "Au lieu de *Ammunitions*, dites *munitions*", ou encore: "*Ammunitions*". Le terme français est: *munitions*.

Dans les "Mots français", le signe || est remplacé par le signe = et est suivi d'une phrase expliquant le sens du mot dans la langue.

Après la traduction du mot, se placent, quand il y a lieu, les exemples: "Ex.: Viens prendre un *bitters*, = viens boire un coup"; lisez: "Exemple: Au lieu de: Viens prendre un *bitters*, dites: Viens boire un coup". Le signe = annonce toujours la signification, la traduction, l'équivalent en français de ce qui précède.

Parfois, nous donnons, à cet endroit de l'article, une explication de ce que veut dire le mot qui suit le signe ||, afin qu'on puisse se convaincre que c'est bien l'équivalent du mot qui forme la tête de l'article.

Ajoutons que, quand un mot a plusieurs acceptions, le signe || est répété avec les chiffres 1, 2, 3, etc.

Enfin, vient le signe ¶ ou l'abréviation REM. Les *remarques* et les citations qui suivent n'ont pas nécessairement pour objet de justifier l'usage du mot qui fait le sujet de l'article, mais elles peuvent servir à prouver que ce mot est un archaïsme, qu'il est usité en France, qu'il se rencontre dans les parlers populaires des provinces françaises, etc. Ces remarques ne seront quelquefois intéressantes qu'au point de vue philologique, et ceux qui veulent seulement connaître quels mots français devraient remplacer les mots que nous relevons dans notre

parler, peuvent n'en point tenir compte: ils n'auront, pour satisfaire leur désir, qu'à lire les mots en caractères gras et ceux qui suivent immédiatement le signe ||; le reste des articles ne lès intéressera pas. — Les noms d'auteurs cités sont en petites capitales; les titres d'ouvrages, en italiques.

Si cette méthode paraît à première vue un peu compliquée, on n'aura cependant qu'à étudier un article en suivant nos instructions, pour s'apercevoir qu'elle est vraiment facile. Du reste, toute autre méthode eût amené des répétitions fastidieuses et des longueurs.

#### LE COMITÉ DU BULLETIN.

Nouveaux membres de la Société du Parler français au Canada (admis le 23 octobre dernier): Sir L.-A. Jetté, Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec; C.-A. Gauvreau, M. P., Stanfold; l'abbé L.-A. Levasseur, C. S. V., Collège St-Joseph, Berthierville; G. A. Paradis, M. D., Montmagny; l'abbé I.-A. Douville, supérieur, Sémin. de Nicolet; J.-N. Miller, Québec; \* Eug. Mathieu, M. D., Q.; \* l'abbé P.-F. Sirois, Barachois de Malbaie, Co. de Caspé; \* Mlle Geneviève Masson, Terrebonne; \* l'abbé P.-M. Meunier, St-Sébastien de Beauce; \* l'hon. Amédée Robitaille, secrétaire de la Province, Q.; \* J.-A. Marier, peintre-décorateur, Q.; \* Mlle F. Angers (Laure Conan), Malbaie, Co. de Charlevoix; \* J.-B. Caouette, assistant maître de poste, Q.; Mlle Marie-Louise Villeneuve, Montréal; \* le directeur du Collège Commercial des Frères Maristes, Iberville; \* l'abbé Jos. Mercier, Sémin. de Québec; \* l'abbé Ant. Ouellet, Shédiac, N. B.; \* l'abbé Adélard Fontaine, St-Hyacinthe; \* l'abbé Albert Lafond, St-Hyacinthe; \* Raoul Lapointe, Ottawa; \* Hector Dalpé, Waterbury; \* Alphonse Dion, Lévis; \* Rév. Sœur M.-Christine, St-Roch de l'Achigan; \* le directeur du Collège de St-Césaire, Co. de Rouville; \* Geo. Bélanger, Q.; (admis 13 novembre courant): Henri Bourassa, M. P., Québec; Ch. Gauvin, arpenteur-géomètre, Q.; Louis Allard, professeur de littérature française à l'Université Laval, Q.; J.-B. Petit, marchand, Chicoutimi; \* L'abbé L. Redmer, Toledo, Ohio, E.-U.; \* Edouard Godin, Trois-Rivières; \* Rév. Mère Supérieure des Ursulines, Q.; \* L'abbé H. Baril, V.-G., Trois-Rivières; \* Joseph Lachance, Fall-River, E.-U.; \* Madame la Supérieure du Couvent des SS. NN. de Jésus et Marie, Valleyfield; \* Fr. Paul-Arsène Roy, O. P., Flavigny, France; \* Rév. Mère Supérieure des Ursulines, Trois-Rivières; \* L'abbé J.-E. Feuiltaut, Ste-Marie, Beauce; \* le directeur de l'Institution des Sourds-Muets, Ville Saint-Louis, Montréal; \* Madame la Supérieure des Sœurs de Sainte-Croix, St-Laurent; \* L'abbé Ch.-A. Collet, Québec; \* Rév. Père Supérieur du Collège Joliette, Joliette; \* L'abbé Beaudry, curé, Joliette; \* Art. Paré, Ottawa; \* Madame la Supérieure du Couvent de Bellevue, Ste-Foye, Québec; \* Emile Gelly, avocat, Lévis; \* Lawrence Stafford, avocat, Québec; \* Edouard Bouffard, avocat, Québec; \* Edmond Savard, M. D., Chicoutimi; \* L.-E. Beauchamp, M. D., Chicoutimi.

## SARCLURES

Nous ne voulons pas faire des leçons aux journalistes; mais nous croyons utile d'attirer leur attention sur des expressions, sur des tournures, relevées dans leurs écrits et qui nous paraissent défectueuses,—mais dont les correcteurs d'épreuves sont peut-être seuls responsables. Les phrases entre guillemets sont extraites de journaux et de périodiques canadiens-français. Cependant, nous nous permettrons de signaler, sous cette même rubrique, des fautes qui se commettent communément ailleurs que dans les journaux, dans les affiches, par exemple, dans les annonces, etc.

---

\*\*\* A propos d'un accident: "Heureusement qu'il n'y avait personne en ce moment sur la rue, car *elles* auraient été incontestablement tuées".

C'eût été bien triste assurément; mais ce qui l'est tout autant, c'est de voir apparaître le pronom pluriel *elles*, sans qu'on puisse savoir à quel antécédent il a rapport.

\*\*\* "A *part* la restauration du monument, la petite palissade qui l'entoure sera bronzée et digne du monument qu'elle entoure".

A *part* signifie *excepté*; on a voulu dire: "Outre la restauration...". La phrase entière, avec ses deux *monument* et ses deux *entoure*, est d'un style... *à part*, pour ne rien dire de la *restauration* qu'on paraît vouloir aussi bronzer.

\*\*\* "L'*engagement* est annoncé de M. Samuel X et de mademoiselle Vitaline B".

Ne croirait-on pas voir deux personnes qui veulent en venir aux mains et se donner des taloches? Le mot *fiançailles* ferait disparaître l'équivoque.

\*\*\* "On ne critique pas *contre* lui".

On critique une personne, un auteur, un ouvrage, les actes d'un ministre, etc; absolument, on critique sur quelque chose; on ne critique pas *contre* quelqu'un.

\*\*\* "Dans ces devoirs et ces leçons, que nous donnons aussi nombreux que possible, nous nous efforçons d'y faire vibrer le sentiment patriotique".

Voilà un y bien inutile.

\*\*\* Critique théâtrale: "Il est regrettable qu'on ne puisse garder plus longtemps cette consciencieuse artiste, qui est venue nous faire goûter toutes les beautés de la langue française *par les inclinations de voix et les modulations qu'elle y apporte*".

Comprenez qui pourra!

\*\*\* "Débarrassé d'un collègue dont la position *lui* imposait au moins le devoir de protester, M. Parent se trouve plus à l'aise".

*Lui imposait*. . . . A qui? au premier ministre ou à son collègue?

\*\*\* "Cet *entertainment* monstre a été donné à Toronto".

Les mots français ne font pourtant pas défaut: représentation, divertissement, concert, etc. Ici, *divertissement* était le mot propre; on pouvait faire une bonne réclame sans recourir à *entertainment*, non plus qu'à *carnaval*.

\*\*\* Une feuille canadienne raconte l'éruption de la Soufrière: "Les flots de cendre et de lave qu'elle lance dans l'air atteignent une distance très éloignée et qui *était considérée jusqu'à présent hors de danger*".

Une distance considérée hors de danger!

\*\*\* "C'est la continuation de la même politique qui a doté le pays d'une prospérité *dont* on ne voit rien de comparable dans le monde entier".

Voilà une phrase *dont* nous ne savons que faire, et à laquelle peu de solécismes sont comparables.

\*\*\* Une chaîne d'or a été présentée récemment au chef de l'ordre des Forestiers Indépendants: "Le prix de cette chaîne officielle dont on a fait cadeau au Suprême Chef *fut contribué* par les représentants de l'Ordre".

Il semble qu'on puisse, sans torturer ainsi la langue française, contribuer à la présentation d'un cadeau.

\*\*\* "Le docteur X en a profité pour signaler au public, *au moyen des journalistes*, la nécessité de la revaccination".

Se servir des journalistes pour faire des signaux, c'est cruauté. Ces gens-là ne sont pas des télégraphes!

\*\*\* "Le gouvernement fédéral ne veut pas faire du. . . une fête légale. Il s'exposerait à la *canceler* une seconde fois".

Bien que le mot soit vieux, on *cancelle* encore, c'est-à-dire on annule des écritures, des lettres, un acte, une ordonnance; mais on ne *cancelle* pas une fête, on la *décommande*.

LE SARCLEUR.

## ECHOS ET NOUVELLES

---

Le 17 octobre dernier, le *Cercle d'étude du Parler français* du Séminaire de Québec a élu ses officiers: Président, M. Joseph Gravel; Vice-Président, M. André Doucet; Secrétaire, M. Hippolyte Sirois; Directeurs, MM. Horace Gagnon, Philémon Cloutier, Arthur Maheux, Jules Poisson, Emile Marchand, Lucien Moraud, Gabriel Taschereau, et Jules Dubeau.

\* \* \*

Il y a quelques jours, M. Yann Rumengol, le directeur du *Terroir Breton*, publié à Nantes, écrivant au secrétaire de la Société du Parler français au Canada, terminait sa lettre par ces mots:

"Ce que vous faites pour le français au Canada, ici nous le faisons pour le breton; à ce titre, votre œuvre a droit à toutes mes sympathies et en toutes circonstances je serais heureux de pouvoir vous être utile."

\* \* \*

LA REVUE LATINE.—Journal mensuel de littérature comparée. Directeur: M. Emile Faguet. Paris, 15, rue de Cluny.—Abonnement: 5 fr. par an.

Sommaire du N° d'octobre: EMILE FAGUET, Du choix d'une carrière.—Une vie de Nicolas Lenau.—GEORGE GRAPPE, A propos du "Paradoxe sur le Comédien".—EUGÈNE LANDRY, Mons Paupertatis.—JULIEN LUCHAIRE, Achille Torelli.

\* \* \*

Nous avons lu avec émotion la protestation énergique du Marquis de l'Estourbeillon contre le décret par lequel le cabinet Combes prétend interdire l'enseignement du catéchisme en langue bretonne. L'amour de la langue maternelle est un sentiment si noble et si patriotique, nous le cultivons avec un soin si jaloux, que nous ne pouvons ménager notre admiration à un peuple qui combat pour conserver ce dépôt précieux légué par les ancêtres, et il nous est impossible de ne pas applaudir à des accents aussi élevés que ceux qui terminent la lettre de M. de l'Estourbeillon: "Car il y a en Bretagne, M. le ministre, une chose que vous pourriez meurtrir, peut-être, mais que vous n'étoufferez jamais, c'est la conscience nationale, qui ne saurait renier son Dieu, son langage et sa foi".

\* \* \*

Un congrès tenu à Auray, le 26 septembre dernier, a protesté contre les règlements scolaires, qui interdisent l'usage et l'enseignement de la langue bretonne dans les écoles, et a émis le vœu suivant:

"Le Congrès de l'Union Régionaliste Bretonne, réuni à Auray, considérant que le Gouvernement de la République fait enseigner aux colonies les langues

indigènes, se montrant ainsi à la fois libéral et respectueux du droit sacré et imprescriptible de tout homme d'étudier, en même temps que la langue générale du pays dont il est citoyen ou protégé, l'idiome particulier que lui ont légué ses pères, demande que la Bretagne soit aussi favorisée que l'Inde ou Madagascar et que des dispositions soient prises pour assurer l'enseignement du breton dans tous les pays bretonnants". (*La Revue de Bretagne*).

\* \* \*

M. Emile Bodin, dans une lettre ouverte à notre secrétaire, publiée dans le *Ventre-Rouge*, revue du Patois saintonguais, au mois d'octobre dernier, disait en terminant: "Je sais qu'il y a plus de trois millions de Canadiens qui parlent français, que notamment les paysans canadiens ont conservé la vieille langue et les formes ancestrales si savoureuses et si pittoresques. Et cette persistance des anciens dialectes d'oïl, des vieux parlers français, cette touchante fidélité à la mère-patrie, nous émeuvent et nous touchent profondément. Au nom de tous les patoisants de France, au nom de la Saintonge française, j'envoie mon cordial salut à la Société du Parler français au Canada, à tous les vrais Canadiens et tout particulièrement à la Saintonge canadienne".

## LISTE DES MEMBRES

DE LA

# SOCIÉTÉ DU PARLER FRANÇAIS AU CANADA

(par ordre alphabétique et d'inscription, au 1er septembre 1902)

(suite)

Jules Lesage, Q. — \*Ch.-A. Lefèvre, professeur de dessin, Q. — L'abbé Antoine Lebel, Asbestos, P. Q. — \*L'abbé Auguste Lapalme, Montréal. — René Lemay, architecte, Québec. — Ernest Lapointe, avocat, Fraserville. — Blaise Letellier, avocat, St-François, Beauce. — J.-B.-A. Lépine, shérif, Montmagny. — M. Alphonse Labrecque, Q. — Alexandre Lemieux, dentiste, Q. — Léon-K. Laflamme, journaliste, la *Tribune*, Woonsocket (E.-U.). — Alfred Létourneau, médecin, Alpena, Michigan (E.-U.). — \*L'abbé Jules Lortie, curé, Notre Dame de la Salette. — Félix Larue, notaire, Q. — \*Edouard Lemieux, Chicoutimi. — \*Eug.-A. Lamothe, Malboro, Mass. — Mgr O. Mathieu, supérieur, Sém. de Québec. — \*Louis Mercier, épicier, Q. — \*L'abbé A.-E. Monbourquette, curé, Margaree-Est, Nouvelle-

- Ecosse. — Edouard Marcotte, imprimeur, Q. — Eugène Montreuil, commis, Q. — B. Michaud, employé de l'administration, Q.
- Charles Noreau, comptable, Q. — Edmond de Nevers, Q. — \* L'abbé Antoine Nantel, supérieur, Sém. de Ste-Thérèse de Blainville.
- J.-E. Prince, avocat, Q. — L'abbé Frs Pelletier, Sém. de Québec. — \* Mgr L.-A. Paquet, Sém. de Québec. — \* O. Poliquin, tanneur, Q. — \* L'abbé Nap. Pouliot, Sém. de Québec. — H.-T. Pageau, notaire, Ancienne Lorette, Q. — \* Philippe Paradis, voyageur de commerce, Q. — L'abbé Edouard Pagé, Bon Pasteur, Québec. — \* L'abbé Ludger Picher, vicaire, Beauport, Q.
- Adjutor Rivard, avocat, Q. — Eugène Rouillard, employé de l'administration, Q. — Ernest Roy, avocat, M. P. P., Q. — L'abbé Camile Roy, Sém. de Québec. — \* L'abbé J.-Octave Rémillard, Wendover, Ont. — L.-J. Riopel, avocat, Q. — \* Mlle Antoinette Roy, St-Blaise, P. Q., — L.-A. Robitaille, Q. — J.-A. Roy, Montréal. — \* Mde J.-A. Radekir, Montréal. — Maurice Rousseau, Montmagny. — \* L'abbé J.-B. Ruel, curé, village Montmorency, P.Q. — Adjutor Roy, notaire, Lévis. — \* Alexandre Rodrigue, médecin, Buckingham. — \* S.-C. Rioux, avocat, Fraserville. — L'abbé Jos.-Edouard Roy, curé, St-Raymond, Portneuf.
- L'abbé Henri Simard, Sém. de Québec. — \* C.-O. Simard, épicier, Q. — \* Jos. Simard, avocat, Q. — \* E.-F. Surveyer, avocat, Montréal. Jos. Savard, épicier, Québec. — Léon St-Pierre, voyageur de commerce, Q. — \* Jos.-Edouard Savard, inspecteur d'écoles, Chicoutimi. — \* L'abbé Télesphore Soucy, St-Ludger, Beauce. — \* L'abbé J.-C. Samson, Armagh, Bellechasse. — L'abbé Henri-Arthur Scott, curé, Ste Foye, Co. de Québec. — J.-B. St-Laurent fils, Dépt des Travaux Publics, Ottawa.
- L'hon. Adélard Turgeon, Ministre de l'Agriculture, Q. — J.-P. Tardivel, journaliste, Q. — Joseph Turcotte, avocat, Q. — \* Ch. Taché, ingénieur, Dépt. des Travaux Publics, Ottawa. — Cyrille Tessier, notaire, Q. — R. P. Tourangeau, O.M.I., Q. — M. Tellier, M. P. P., Joliette. — \* Uldéric Tremblay, journaliste, Chicoutimi.
- A. Vallée, médecin, Q. — Hector Voyer, commis, Q. — \* Mlle Marie-Ant. Vachon, St-Romuald, Co. de Lévis. — \* L'abbé Arthur Vincent, curé, Inverness, Comté de Mégantic. — \* L'abbé O. Verret, St-Sylvestre, Co. de Lotbinière.



## CONSERVONS LE GÉNIE DE NOTRE LANGUE

---

Nous venons de lire ceci, qui vise très manifestement la Société du Parler français :

“ J'entends dire que les Anglais ne se refusent aucun des mots qui leur sont commodes : ils les prennent partout où ils les trouvent chez leurs voisins. De telles usurpations sont permises . . . Les paroles ne sont que des sons dont on a fait arbitrairement les figures de nos pensées. Ces sons n'ont en eux-mêmes aucun prix . . . Qu'importe qu'un mot soit né dans notre pays, ou qu'il nous vienne d'un pays étranger ? La jalousie serait puérile, quand il ne s'agit que de la manière de mouvoir ses lèvres, et de frapper l'air ”.

Qu'en dites-vous, Messieurs de la Société ? Voilà sans doute qui est parler net ; et voilà surtout qui va enfin éclairer votre zèle.

Voulez-vous savoir maintenant qui s'insurge déjà contre vos règlements, contre vos prétentions, et fait ainsi voir toute la vanité de vos desseins ? Bien sûr, c'est un de ces compatriotes, comme il y en a trop de par le pays, qui ne se soucient pas de soigner leur langage, qui essaient de justifier scientifiquement leurs anglicismes, qui entendent bien librement *mouvoir leurs lèvres*, et aussi comme ils le voudront *frapper l'air* ? Hormis que ce ne soit un journaliste en détresse, que tant de tapage autour du parler français ahurit, et qui entreprend de couvrir de tout le prestige d'une théorie sa manière franco-saxonne ?

Oh ! que non ! Le premier ennemi sérieux que la Société du Parler français paraît avoir suscité, et que l'apparition du *Bulletin* a dû faire malicieusement sourire, c'est un fin prélat qu'au dix-septième siècle on nommait Monsieur de Fénelon, et que quelques rhétoriciens appellent encore aujourd'hui le Cygne de Cambrai. Mais oui, c'est Fénelon, le doux Fénelon lui-même, qui a décoché ce trait contre nous, qui quelques mois avant de mourir a écrit ce que vous avez lu plus

haut, et ce que l'on croirait avoir été conçu tout exprès pour nous ennuyer. Et cela, il l'a destiné à des personnages beaucoup plus considérables que nous, à l'illustre compagnie dont il était. à Messieurs les académiciens de France. (1)

Et donc, s'il faut en croire Fénelon, auteur de la *Lettre sur les occupations de l'Académie française*, les mots sont des sons, ces sons n'ont en eux-mêmes aucun prix : laissons donc les Canadiens-Français dire les mots ou rendre les sons qu'ils voudront.

Mais là, vrai : est-il bien sûr que les choses soient ainsi ? Et cette théorie ne doit-elle pas plutôt être mise au nombre des chimères que Louis XIV, et après lui Nisard reprochent à Fénelon ? Ne serait-il pas plus juste d'affirmer que chaque langue a un caractère et une vie qui lui sont propres ; que chaque langue, en d'autres termes, a son génie ; et que les mots, pris isolément ou groupés d'une certaine façon dans la phrase, manifestent très précisément ce génie ? Certes, il n'est pas nécessaire d'être profond philologue (Fénelon ne prisait pas fort la philologie ; ce qui d'ailleurs ne l'empêchait pas d'écrire le plus conformément possible au génie de sa langue) pour le constater. Il est même inutile de démontrer une chose que tout le monde sait, et que chacun sent mieux encore.

Donc, chaque peuple a sa tournure d'esprit, et se crée une langue qui lui corresponde. Vocabulaire et syntaxe sont appropriés au besoin et à la nature de cet esprit. Et c'est justement parce que l'esprit latin ne ressemble pas à celui du nord, et que c'est lui qui a façonné et comme pétri l'âme française, que notre langue ne ressemble pas tout à fait à l'anglais, ni à l'allemand. Entendez plutôt comme les mots anglais et les mots allemands sonnent mal, sonnent *étrangement* à nos oreilles françaises ; voyez surtout comme les tournures anglaises paraissent barbares au Canadien qui les subit en lisant son journal, ou en écoutant une conversation. Les anglais peuvent d'ailleurs en dire autant de nos tournures et de nos expressions françaises, et c'est en quoi ils montrent infiniment de bon goût. Tout cela est affaire d'habitude sans doute ; mais cette habitude est aussi affaire de climat, affaire de race, affaire de tempérament, et en somme et surtout affaire d'esprit.

Et dès lors, il importe extrêmement qu'on ne mêle pas trop les langues, et que chacune se protège contre les débordements de sa voisine. Il ne peut être désirable que les langues se pénètrent et se confondent, et risquent ainsi de perdre leur caractère propre. Les

---

(1) *Lettre à l'Académie*, ch. III.

langues vivantes se transforment sans cesse, mais il faut qu'elles se développent dans le sens de leurs traditions et de leur génie. Et la meilleure façon de les enrichir, c'est ou bien de puiser dans le vieux fonds qui est toujours nôtre, ou bien de créer des mots qui naissent des entrailles mêmes de la langue, si l'on pouvait se servir d'une image aussi nouvelle. Mais, pour nous Canadiens-Français, accueillir sans réserve suffisante les mots anglais sous prétexte d'enrichir notre vocabulaire, c'est oublier que nous compromettons en ce qu'il a d'essentiel, en son génie même, notre parler français.

Au surplus, Fénelon lui-même a compris les dangers de sa propre théorie. Et avec cette souplesse ondoyante qui était sienne, et qui lui permettait de pousser parfois jusqu'à la contradiction, il a écrit dans une autre page de sa *Lettre*, qui suit celle que nous avons citée : " J'avoue que si nous jetions à la hâte et sans choix dans notre langue un grand nombre de mots étrangers, nous ferions du français un amas grossier et informe des autres langues d'un génie différent ".

Notre langue, sans doute, ne possède pas encore de certains mots qui désignent des choses nouvelles que nous, Français, nous n'avons pas inventées, mais dont nous savons fort bien nous servir. Dans ce cas, si le mot étranger qui les signifie est tel que nous ne puissions pas en créer un autre qui soit aussi expressif ; si surtout ce mot étranger s'est répandu parmi nous avant que nous ayons pris soin de nommer autrement la chose, acceptons-le, pourvu toutefois qu'il ne répugne pas trop à l'oreille française qui aime les sons clairs, faciles et coulants. Mais de grâce, ne laissons pas pénétrer dans notre langue un mot anglais dont nous avons déjà l'équivalent français, et surtout, n'usons jamais de tournures anglaises ; jamais nous ne sommes excusables de le faire. Servons-nous toujours de constructions syntaxiques françaises, fussent-elles de beaucoup plus longues que les anglaises.

Que voulez-vous ? Notre langue manque de certaines qualités qui sont à d'autres. Il y a dans l'anglais je ne sais quoi de court, comme dirait Fénelon, qui vous fait parfois désirer ses vertus. Mais il est nécessaire que chaque langue ait ses qualités originales qui ne soient pas celles de sa voisine. Et c'est précisément parce que notre langue française a telles autres qualités de souplesse, d'élégance, de clarté, d'harmonie, et je ne sais quoi d'attique, qu'elle n'a pas telles autres propriétés qui sont spéciales au parler anglais. Et il importe qu'il en soit ainsi, et que nous préservions donc de toute altération le génie de notre langue. Le jour où nous serons indifférents à l'endroit du choix des mots et des tournures étrangères, le jour où nous aurons cessé d'être chatouilleux sur ce point, soyons sûrs que ce jour-là nous aurons

commencé à perdre avec le génie de notre langue quelque chose de l'esprit de notre race. Les langues se modifient, c'est leur histoire qui le prouve, dans la mesure même où les âmes se transforment. Prenons garde que notre tendresse pour les anglicismes n'accuse chez nous une certaine et trop grande déviation de l'esprit français.

Travaillons, si nous le voulons, à enrichir la langue française. Voltaire se proposait un jour de "faire l'aumône à cette gueuse pincée et dédaigneuse qui se complait dans son indigence".<sup>(1)</sup> Seulement que tous ceux d'entre nous qui écrivent et qui parlent se souviennent toujours que le meilleur moyen de l'enrichir, c'est de chercher dans l'étude même de son génie les conditions naturelles de son développement; que d'ailleurs il n'est pas prudent de fabriquer dans son cabinet de travail des vocables nouveaux; que surtout on n'a pas enrichi une langue quand on l'a encombrée de mots étrangers, quand par des emprunts indiscrets, on lui a fait perdre ses qualités originales.

Nous osons mettre, en terminant, sous les yeux du lecteur, pour que nos anglomanes puissent la méditer, cette boutade de Nisard: "Se plaindre qu'on n'a pas assez de sa langue pour exprimer ses idées est la marque qu'on croit avoir assez d'idées pour remplir plusieurs langues: c'est de la vanité qui va bien à la médiocrité".

J.-CAMILLE ROY, Ptre.

---

Nouveaux membres de la Société du Parler français au Canada (admis le 27 novembre dernier): \* E.-Z. Massicotte, Montréal; \* P.-H. Béchar, Lewiston; \* C.-James Barnard, Trois-Rivières; \* L. Auger, Lévis; \* J. Allaire, Québec; \* Arthur Hamel, Q.; \* J.-A. Blanchette, Kamouraska; \* J.-E. Pouliot, Fraserville; \* J.-E. Plamondon, Q.; \* C.-O. Samson, Q.; \* E.-M. Talbot, Q.; \* Mlle M.-E. Turcotte, Rigaud; \* l'abbé E. Nadeau, Q.; \* l'abbé J.-A. Lemieux, Petit Sém. de Ste-Marie de Monnoir; \* l'abbé L.-E. Bédard, Q.; \* Sœur Saint-Urbain, Cong. N.-D., St-Roch, Q.; \* Zotique Guérin, Lachine; \* J.-A. Richard, Montréal; \* S. E. Gagnon, Q.

\* \* \*

M. Firmin Paris et M. B., qui disputaient dans la *Semaine Religieuse de Québec* sur l'origine du mot *cheniquer*, ont déposé leurs plumes au moment où peut-être ils allaient s'entendre. Le débat s'est terminé sur un ton qui n'avait rien d'amical. Les philologues sont parfois chatouilleux à l'endroit des étymologies. *Genus irritabile*....

---

(1) Lettre à Frédéric, 31 août 1749.

# TERMINOLOGIE

## LES CHEMINS DE FER

(suite)

**Damer** (*to tamp*).—Battre les terres et les pavés avec le bois appelé *dame*. Le *damage*.

Il faudra onduler la surface du ballast et la lisser, après *damage*. — GUÉRIN, PALAA.

**Décharge de garantie** (*release of responsibility*). — C'est la clause de non responsabilité. On l'appelle généralement *bulletin de garantie* ou *bulletin de non garantie*, mais cette expression est inexacte, les clauses touchant la responsabilité étant contenues au dos du récépissé ou du contrat et non sur un document à part. — SARRUT, etc.

**Déchets de route** (*leakage, shortage*).—Voir *Creux de route*.

**Déclaration en douane** (*custom's manifest*). — A lieu quand les marchandises expédiées traversent la frontière.

**Déclaration d'expédition** (*shipping bill*).—Les renseignements de l'expéditeur à la compagnie pour opération et direction du transport. On dit aussi *bulletin d'expédition*, *note d'expédition*, *feuille d'expédition*. Le mot propre est *déclaration d'expédition*. La *feuille d'expédition* (*way-bill*) est une feuille de papier libre que les compagnies font voyager avec les marchandises. Voir lettre F.—SARRUT.

**Déclassement** (*the changing of class*). — La plupart des compagnies françaises prévoient le cas où un voyageur désire passer d'une classe à une autre que celle qu'il avait d'abord choisie.

La demande à cet effet s'appelle demande de *déclassement*. — PIC.

**Décrochage** (*the uncoupling of the cars*).—L'attelage et le *décrochage* des chars. — PALAA.

**Délai de validité** (*time limit*). — Expression générale qui s'emploie souvent par rapport aux billets. Des billets d'aller et retour avec *délai de validité*. Ce délai écoulé, il y a péremption; on dit alors que le billet est *périmé*. — PICARD.

**Détaxe** (*rebate*).—Diminution du tarif qu'un expéditeur a droit en certains cas de demander pour des marchandises qui ont été exportées dans un certain délai.

Cette réduction a lieu aussi avec les compagnies de chemins de fer du Canada, mais elle ne va pas *de droit*. Elle n'a lieu que *suivant*

*convention* et pour des motifs auxquels l'*exportation* est indifférente. Ainsi, un négociant faisant beaucoup d'affaires avec une compagnie de chemins de fer, dans l'espace d'une année, obtiendra souvent une réduction de tarif. Ce sera aussi une *détaxe*, mais une *détaxe* purement conventionnelle.

**Disque, disque-signal** (*switch, station signal, semaphore*). —

Les *disques-signaux* protègent les stations, les passages à niveau, les points d'embranchement et autres endroits dangereux. Il y a aussi le *disque d'arrêt*. C'est ordinairement une espèce de plaque mobile, rouge d'un côté, blanche de l'autre, qui indique par la couleur si la voie ferrée est libre ou non. — VIGOUROUX, PALAA, LAROUSSE

**Devers de la voie** (*elevation of the outer-rail on a curve*). —

Dans les parties courbes, le rail extérieur est surhaussé et forme ainsi le *devers de la voie*, qui a pour objet de neutraliser les effets de la force centrifuge. — VIGOUROUX.

**Démarrage** (*the starting of the train*). — L'opération du *démarrage*

a pour objet de mettre en mouvement une machine seule, ou un train remorqué par une ou deux machines. — PALAA.

**Détresse** (*train in trouble, in distress*). — En termes de chemins

de fer, on entend par *détresse* l'arrêt accidentel d'un train ou d'une machine, en pleine voie, par suite d'avarie de la locomotive, de manque de vapeur, ou d'avarie quelconque au matériel roulant. — Train resté *en détresse* au milieu des neiges. — Convoi tombé *en détresse*, etc. — PALAA.

**Disponibilité** (*on leave, on sick leave, etc.*). — Fonctionnaire mis

*en disponibilité*. Ce n'est pas là la retraite; car, cette dernière indique la fin du contrat de services, tandis que le fonctionnaire *en disponibilité*, pour cause de maladie, par exemple, est encore à l'emploi de la Compagnie et reçoit à ce titre une partie de son traitement. — PALAA.

**Embarras** (*the blocking of the wheels or cars*). — L'*embarras*

des roues . . . pour les wagons en stationnement au sommet d'une rampe ou sur un palier intermédiaire. — Voir au mot *calage*. — PICARD.

**Expédition en port dû ou en port payé** (*prepaid freight or*

*collect freight*). — Il y a expédition de marchandises *en port dû* quand les frais de transport sont à la charge du destinataire, *en port payé* quand l'expéditeur s'est chargé lui-même de ces frais.

J.-E. PRINCE.

(à suivre)

## LES JEUX

On se plaint, non sans raison, que l'anglicisme fait invasion dans le commerce, dans la politique, dans l'industrie; que dira-t-on de son invasion dans la gymnastique! Il semble que la gymnastique et les jeux soient d'invention anglaise, le monopole des fils de la fière Albion, et qu'il soit impossible de s'amuser et de jouer sans parler anglais. Sans doute, dans leur éducation très pratique, les Anglais donnent une fort grande importance à la culture physique; mais ils ne sont pas les créateurs de la terminologie des jeux, et la langue française n'est pas si pauvre qu'elle la doive emprunter en bloc à sa rivale d'outre-Manche.

“ L'histoire linguistique des jeux en plein air, dit M. R. de Gourmont, <sup>(1)</sup> est curieuse. On en trouverait difficilement un seul, parmi ceux qui ont été réimportés d'Angleterre, qui ne fût connu et toujours pratiqué en France par les enfants. Ainsi la *balle à la crosse* nous est revenue sous le nom de *cricket*; la *paume*, sous le nom de *tennis*; le *ballon*, sous le nom de *foot-ball*; le *mail*, <sup>(2)</sup> sous le nom de *croquet*. Il suffirait évidemment de donner un nom anglais aux *boules*, à la *marelle*, ou au *cerceau*, pour voir ces jeux innocents faire leur entrée dans le monde ”.

La terminologie des jeux ne fait donc pas défaut dans la langue française, et il n'y a aucune raison de nous servir du mot anglais à l'exclusion du mot français. Sans doute, les Français les premiers nous donnent le mauvais exemple. “ Des vocabulaires entiers sont gâtés par l'anglais. Tous les jeux sont devenus d'une inélégance verbale qui doit les faire mépriser de quiconque aime la langue française. Des journalistes français ont fondé il y a un an ou deux un cercle qu'ils baptisèrent *Artistic-cycle-club*; ont-ils honte de leur langue ou redoutent-ils de ne pas la connaître assez pour lui demander de nommer un fait nouveau?... Notre anglais est d'une inutilité évidente. *Sportsman*, *sportswoman*, *snowboot*, *smoking*, *music-hall*, *select*, *leader*: aucun de ces mots, dont la liste est inépuisable, n'ont même l'excuse d'avoir pris la langue française au dépourvu; aucun qui ne pût trouver dans notre vocabulaire son exacte et claire contrepartie ”. <sup>(3)</sup>

---

(1) *Esthétique de la langue française*, page 89.

(2) C'est le mot latin tout vif, *malleus* (mail, maillet). Il est fait mention de ce jeu dans *La maison des jeux académiques*, à Paris, chez Etienne Loyson, 1665.

(3) R. de Gourmont, *ibid.*

Monsieur Adjutor Rivard, dans son article, *l'Anglais en France*, paru dans le deuxième numéro du BULLETIN, nous a exactement démontré que nous ne pouvons pas nous autoriser de la licence de nos cousins de France, parce que le milieu où nous vivons nous fait une obligation de défendre notre langue contre l'intrusion de mots anglais dont nous avons l'équivalent français. Laisser envahir notre langue par des mots anglais, c'est diminuer son importance, son utilité, sa beauté. Les mots anglais sont très beaux dans Shakespeare, mais ils ne sauraient être un ornement dans une phrase française.

Nous nous proposons donc de donner ici un certain nombre d'expressions françaises qui devraient, croyons-nous, remplacer les expressions anglaises actuellement en usage dans les jeux.

Aujourd'hui nous dirons un mot d'un jeu en honneur chez nos écoliers et que nous appelons généralement: "*All away*".

Ce jeu consiste à déterminer deux camps parallèles plus ou moins distants, dans l'un desquels tous les joueurs se groupent, excepté un ou deux qui, placés sur une ligne centrale entre les deux camps, donnent le signal du commencement de la partie, en criant: *All away*! A ce signal tous les joueurs doivent sortir du camp qu'ils occupent et passer à l'autre en évitant de tomber sous la main de ceux qui ont donné le signal de sortie.

Ce jeu porte en France le nom de: *L'épervier* ou *la passe*, et les livres de jeux français en font la description suivante:

Le terrain est une cour, une place, une prairie quelconque. On y trace deux camps limités par des lignes parallèles et séparés par une distance plus ou moins longue selon l'âge des joueurs.

Un ou deux des joueurs, déterminés par le sort, occupent une ligne centrale à égale distance des deux camps; ils prennent le titre d'*éperviers*. Tous les autres joueurs occupent l'un des deux camps.

Les éperviers crient: *En chasse*! Aussitôt tous les autres joueurs doivent passer d'un camp à l'autre sans tomber aux mains des éperviers.

Quiconque est touché par un des éperviers est *pris*.

Les prisonniers deviennent les auxiliaires des éperviers. Ils peuvent se prendre par la main deux à deux et chercher à saisir les joueurs, qui lorsqu'ils sont touchés s'ajoutent à la chaîne. Ils peuvent encore former une seule longue chaîne, constituant une espèce de filet qui fait obstacle au passage des joueurs. Dans ce cas, les éperviers restent derrière la chaîne, et font prisonniers, en les touchant, ceux qui restent pris entre les mailles du filet.

Quand il ne reste plus personne à prendre, la partie est finie.

CH. DAVELUY.



# LEXIQUE

## CANADIEN-FRANÇAIS

(suite)

### Archaismes, Néologismes, Barbarismes, etc.

**Arlepape** (pron. arlepap), *var.* : **Arlepate** (pron. arlepat), **Arlepipe** (pron. arlepayp) s. f. pop. ← ang. *hornpipe*.

|| Sorte de danse écossaise.

**Bad luck** (pron. ba'd lo'k) loc. ang.

|| Malchance, déveine, guignon, guigne. Ex.: C'est une *bad luck*, = c'est une malchance.—J'ai de la *bad luck*, = j'ai du guignon, je suis poursuivi par la guigne.—Il est dans la *bad luck*, = il est dans la déveine.

REM. *Guigne* n'est pas admis par l'ACAD. mais est reçu dans la langue (DARM., LAR., GUÉRIN).

**Bad lucké** (pron. ba'd lo'ké) adj. ← ang. *bad luck*.

|| Malchanceux, poursuivi par le guignon, par la guigne, guignard.

REM. *Guignard* n'est pas admis par l'ACAD. mais se trouve dans LAR. et GUÉRIN.

**Balloon** (pron. ba'lû'n) s. f. ← ang.

|| Ballon (au sens le plus étendu de ce mot, c'est-à-dire un corps quelconque, de forme arrondie, creux, et plutôt léger). Ex.: Faire des *balloons*, = faire des bulles de savon.

**Batch** (pron. ba'tc) s. f. ← ang.

|| Fournée (et par extension, quantité plus ou moins considérable de personnes ou de choses, assemblage d'objets de même nature liés ensemble). Ex.: Une *batch* de candidats, = une fournée de candidats.—Une *batch* de lettres, = un paquet, une botte de lettres.

**Beam** (pron. bi'm) s. f. ← ang.

1° || Poutre.

2° || Banc ou chevalet de bois (sur lequel les corroyeurs étendent les peaux pour les écharner).

3° || *Cross-beam*, = maîtresse-poutre.

**Bay-window** (pron. béwindó) et **Bow-window** (pron. bôwindó) s. m. ang.

|| Fenêtre en saillie.

¶ Le mot anglais *bow-window* est parfois usité en France, et on le trouve dans quelques dictionnaires (*Dict. manuel ill.*, PAUL ROUBAIX). "Les architectes, dit M. Rémy de Gourmont (*Esthétique de la langue française*, 2<sup>e</sup> édit., 1889, p. 86), ont imité en France les fenêtres appelées par les Anglais *bow-window* : voilà un mot dont je ne sais rien faire. Jadis il serait devenu aussitôt *beauvindeau* (comme de *bowsprit* les marins firent *beaupré*) ; sa lourdeur aurait pu choquer, mais non sa forme. Il était d'ailleurs bien inutile, puisque, d'après Violet-Leduc, il a un exact correspondant en vrai français, *bretèche*." Cependant, le mot *bretèche*, qui d'après son étymologie (celtique : *berthesca*, ou bas-latin : *britisca*) signifierait : balcon, saillie de bois couverte (BESCH.), et qui s'est dit autrefois de la saillie d'une toiture (GUÉRIN), ne s'entend plus guère que d'une pièce de fortification ou partie crénelée des anciennes murailles (LITTRÉ).

**Beans** (pron. bi'n) s. f. pl. ← ang.

|| Haricot ou fèves au lard.

REM. Dans certaines parties du pays, on désigne spécialement par *beans* les haricots *blancs* qu'on emploie de préférence pour apprêter ce plat canadien. Ex. : Avez-vous des *fèves* à vendre ? Non, je n'ai que des *beans*, = je n'ai que des haricots blancs.

**Beater** (pron. bi-té) v. tr. ← ang. *to beat*.

|| Vaincre, surpasser, l'emporter sur quelqu'un ou quelque chose. Ex. : Il m'a *beaté*, = il m'a vaincu.—Tu me *beutes*, = tu l'emportes sur moi, tu es plus fort, plus habile que moi.—Cela *beate* tout le reste, = cela surpasse tout le reste.

¶ *Bitter* est un verbe franç., non admis par l'ACAD., et qui a un tout autre sens ; en marine, il sign. fixer un câble sur la tête de la bitte (DARM., BESCH.).

**Bécosse** (pron. bé-ko's) v. tr. pop. ← ang. *back-house*.

|| Latrines, cabinet, commodités.

**Bed** (pron. bè'd) s. m. ← ang.

1<sup>o</sup> || Banc-lit.

Ce mot composé désigne bien ce qu'on entend par *bed* : un meuble qui sert de banc quand il est fermé, de lit quand il est ouvert. On dit plus souvent *bed* que *banc-lit*, mais les deux termes sont en usage au Canada.

2° || Lit (couche d'une chose quelconque étendue sur une autre).  
Ex.: Un *bed* de mortier, = un lit de mortier.

¶ Cf. *Bédière*, s. f. du patois normand, sign. lit, couche (DU BOIS).

**Bedder** (pron. bédé) v. tr. ← ang. *to bed*.

|| Fixer une chose quelconque dans un lit de ciment, de mortier, de mastic, etc. Ex.: *Bedder* une vitre, = poser une vitre à une fenêtre et la fixer dans du mastic.—*Bedder* une pierre, = asseoir une pierre sur un lit de ciment ou de mortier.

**Bit** (pron. bî-t) s. f. ← ang.

|| Un peu, un petit morceau, une miette. Ex.: Une *bit* de tabac, = une pincée de tabac.—Je n'en ai pas une *bit*, = je n'en ai pas une miette.

¶ *Bit* et *Bitte* sont des mots français, mais ont un sens tout différent. *Bit* (pron. bi), terme de l'industrie diamantaire, est une couronne à diamant pour inciser (LAR., GUÉRIN), *Bitte*, terme de marine, désigne une pièce placée à l'avant d'un navire et formée de deux montants et d'une traverse sur laquelle s'enroulent et s'amarrent les câbles (DARM.). *Bit* ← holland. *bit* sign. morsure; *Bitte* ← anc. scandinave *bite* sign. poutre.

**Black-ball** (pron. bla-k bo-l) s. m. ← ang.

|| Cirage (pour chaussures), cirage en pâte, cirage anglais.

On nomme *cirage* toute composition qui sert à rendre les chaussures noires et luisantes (DARM.), et *cirage anglais*, la composition en pâte dont on fait usage aujourd'hui, parce qu'elle était originairement préparée à Londres (BESCH.).

¶ Le terme *black-ball* vient de la marque de commerce d'une maison anglaise qui préparait un cirage en pâte et le vendait dans des boîtes rondes portant l'étiquette *black-ball*.

**Black-eye** (pron. bla-k ay) s. f. et m. ← ang.

1° || Coup de poing sur l'œil. Ex.: Je lui ai donné une *black-eye*, = un coup de poing sur l'œil.

2° || (Effet de ce coup de poing, c.-à-d.) œil poché, œil au beurre noir. Ex.: Il est sorti de la bagarre avec un *black-eye*, = un œil poché.

**Blizzard** (pron. bli-zœrd) s. m. ← ang. am.

|| "Tourmente d'hiver de violence extraordinaire" (CLAPIN).

REM. Si l'on emploie ce mot, qui n'a pas d'équivalent exact en français, on devrait le prononcer à la française: "bli:zar".

**Blood** (pron. blød) adj. et s. m. ← ang.

|| Crâne, généreux, franc, brave, d'un caractère décidé, homme de caractère.

**Bluff** (pron. blof) s. m. ← ang. am.

1° || Poker (jeu de cartes).

2° || Battage, action de chercher à en imposer à quelqu'un, à le décourager, par une feinte confiance en soi-même. Ex.: Il prétend l'emporter, mais n'en croyez rien: c'est du *bluff*, = c'est du battage. — Pas de *bluff*! = Pas de battage... ça ne prend pas.

¶ Le mot *bluff* est souvent employé dans les journaux français. Le mot *battage* est pop. employé en France pour mensonge, hablerie ayant pour but de duper, d'en faire accroire (LAR.), de jeter de la poudre aux yeux.

**Bluffer** (pron. blofê) v. tr. et intr. ← ang. to bluff.

1° v. tr. || Rouler quelqu'un, lui en imposer, le détourner d'un dessein, l'effrayer par de faux airs de confiance en sa propre force ou en ses propres ressources.

2° v. intr. || Chercher à en imposer, feindre une grande confiance en soi-même dans le but de décourager les autres (spécialement, à certains jeux de cartes, comme le poker).

**Bluffeur** (pron. blofœ:r) s. m. et adj. ← ang. bluffer.

|| Qui cherche à en imposer.

**Bolt** (pron. bô:lt) s. f. ← ang.

1° || Boulon.

2° || Course.

**Bolter** (pron. bô:lté) v. tr. et intr. ← ang. to bolt.

1° v. tr. || Boulonner (assujettir, fixer au moyen de boulons).

2° v. intr. || S'emballer, faire un écart, en parlant d'un cheval; en t. de manège, se dérober.

3° v. intr. || Se dérober (en parlant d'une personne), abandonner son parti dans un moment critique, et généralement fuir, se sauver, décamper, s'esquiver. Ex.: Le ministère croyait pouvoir compter sur ses amis, mais ils ont *bolté*, = ils l'ont abandonné.—Quand il m'a vu venir, il a *bolté*, = il s'est enfui, il s'est esquivé.

4° v. intr. || Se hâter, courir, travailler vite, faire beaucoup d'ouvrage. Ex.: On a *bolté* ce matin, = on a fait beaucoup d'ouvrage ce matin.—Je l'ai vu passer, je t'assure qu'il *boltait*, = qu'il allait vite, qu'il se hâtait.

**Bolteur** (pron. bô:ltœ:r) s. m. ← ang. bolter.

|| Lâcheur (celui qui abandonne son parti, ses amis, dans un moment critique).

LE COMITÉ DU BULLETIN.

(à suivre)

## Mots Anglais

**Ball-bearings** (pron. bá:l bè:riñz) ang.

|| Boîte à billes, cuvette à billes, billes.

Ce sont de petites boules sur lesquelles s'opère la rotation de certains mécanismes : vélodipède à billes (DARM.).

REM. Ce terme anglais, *ball-bearings*, est employé par les cyclistes, pour désigner, dans le mécanisme d'une bicyclette, les cuvettes à billes dans lesquelles s'emboîtent les axes du pédalier et des moyeux.

**Block head** (pron. blo:k hê:d) ang.

|| Buse, buche (personne stupide, qui a la tête dure).

**Blue nose** (pron. blú: nó:z) ang.

|| Nom de mépris donné aux habitants des provinces maritimes et sign. litt.: *nez bleu*.

**Bond (in)** (pron. in bo:nd) ang.

1<sup>o</sup> || En transit.

REM. Des marchandises en transit sont des marchandises qui ne font que traverser un pays sans payer les droits à la douane (DARM.), et même sans subir de visite (BESCH.). Les mots suivants ne sont pas admis par l'Acad., mais sont reçus dans la langue française : commerce *transitaire*, commerce qui consiste à expédier des marchandises en transit ; état *transitaire*, état que traversent des marchandises en transit ; un *transitaire*, un commerçant qui fait le transit ; *transiter*, passer en transit (au sens tr. et intr.) ; se *transiter*, être passé en transit, en parlant des marchandises (BESCH.).

2<sup>o</sup> || En entrepôt.

L'entrepôt, dans cette locution, s'entend du magasin public où sont déposées les marchandises sujettes à des droits, jusqu'à l'acquittement de ces droits (BESCH.).

**Bookkeeper** (pron. bù:kki:pœ:r) ang.

|| Teneur de livres.

**Bookkeeping** (pron. bù:kki:piñ) ang.

|| Tenue des livres.

**Boot-tree** (pron. bù:t tri:) ang.

|| Embouchoir.

Forme que le bottier introduit dans les bottes pour les maintenir ou les élargir (DARM.).

**Box car** (pron. bo:ks ka:r) ang.

|| Wagon (couvert) à marchandises.

**Boys (nos)** (pron. bo:yz) ang.

|| Nos gars.

*Nos boys* se dit, au Canada, surtout des jeunes gens qui font partie d'associations athlétiques et se livrent aux exercices qui en sont l'objet.

**Bow-saw** (pron. baó sá:) ang.

|| Scie à chantourner.

Scie à lame mobile qu'on peut faire tourner sur elle-même de manière à lui faire suivre des lignes sinueuses (DARM.).

**Brain** (pron. bré:n) s. ang. sign. *cerveau*, et usité dans les locutions suivantes.

1° | Avoir quelque chose sur le *brain*, = avoir une idée fixe, une toquade.

2° | Avoir du *brain*, = avoir une bonne cervelle, une bonne tête.

**Break-water** (pron. bré:k wá:tœ:r) ang.

|| Môle, brise-lames.

**Breast-hook** (pron. brè:st hû:k) ang. T. de marine.

|| Guirlande.

La guirlande est une pièce de liaison de l'avant et de l'arrière des navires (LAR.).

**Broker** (pron. bró:kœ:r) ang.

|| Courtier.

**Buff** (pron. bo:f), **Buff's skin** (pron. bo:f skin) ang.

|| Buffle, cuir de buffle.

Par extension, on dit, en français, *buffle*, *cuir de buffle*, comme en anglais *buff*, *buff's skin*, pour désigner de la peau de bœuf, d'élan, etc., préparée et employée comme le cuir de buffle (DARM.).

**Bull's eye** (pron. bú:lz a:y) ang.

|| Mouche. Ex.: Faire une *bull's eye*, = faire mouche (mettre la balle dans le point noir).

La *mouche* est un point noir qu'on vise dans un tir avec une arme à feu (DARM.).

**Bunting** (pron. bontiñ) ang.

|| Etamine, étamine à pavillon.

L'*étamine* est une étoffe de laine très légère dont il existe divers types. L'*étamine buratée* est une étamine de soie et laine (LAR.).

LE COMITÉ DU BULLETIN.

(à suivre)

# NATURALISATION DES MOTS ANGLAIS

## AU CANADA

On sait que le français du Canada a subi l'influence de l'anglais. Cette pénétration, d'ailleurs réciproque, est beaucoup moins profonde qu'on ne le croit et notre langue garde, au delà des mers, avec sa force d'expansion, sa vitalité créatrice et un pouvoir remarquable d'assimilation. Des mots qu'elle a empruntés à l'anglais, les uns, demeurés à la surface de la langue, ont conservé leur forme étrangère; les autres, en grand nombre, ont été absorbés, sont devenus réellement français. Il serait même souvent impossible de reconnaître leur origine, sans documents historiques. C'est ainsi que *township* est devenu *trompechipe*; *Sommerset*, *Sainte-Morissette*; *Standford*, *Sainte-Folle*. On ne peut guère pousser plus loin l'absorption; les syllabes anglaises, surtout pour les deux noms propres, n'ont vraiment été qu'un prétexte sonore à composer des mots agréables. Voici quelques déformations moins hardies et qui pourront nous servir de guide en des circonstances analogues. On y a compris les mots dont la déformation, invisible pour les yeux, est cependant réelle puisque les Canadiens les prononcent à la française.

Bacon	Bacon	Lard
Bargain	Bargain	Marché
Postage	Postage	Frais de port
Coercion	Coercion	Coercition
Drive	{ Drave	{ Flottage du bois
Drive	{ Draver	{ Flotter
Driver	{ Draveur	{ Flotteur
Shirting	{ Cheurtine	{ Toile
	{ Chatine	
Bother	Bâdrer	Ennuyer, raser
Boat	Baute	Bateau
Promissory	Promissoire	
Boom	Bôme	Barrage
Bun	Bonne	Brioche
Log	Logue	Tronc d'arbre
Runner	Ronneur	Coureur
Safe	Saife	Coffre-fort
Shave	Chéver	Raser
Shaver	Chéveur	Usurier

Shape	Chaïpe	Forme
Clear	Clairer	
Copper	Coppe	Sou
Copy	Copie	Exemplaire
Tea-board	Thébord	Cabaret
Cook	Couque	Cuisinier
Voter	Voteur	Électeur
Grocer	Groceur	Épicier
Grocery	Grocerie	Épicerie
Rail	Rèle	Rail
Sample	Simple	Échantillon
Yoke	Iouque	Joug
Peppermint	Papermane	Menthe
Pudding	Poutine	Poudingue

Cette liste suffira; on n'a voulu donner que des indications. C'est une clef que l'on peut compléter et alors consulter lorsqu'on aura un doute sur la forme française que doit revêtir le mot étranger. Si le mot se refuse à la naturalisation, il faut l'abandonner résolument, le traduire ou lui chercher un équivalent. Très souvent, après une brève réflexion, on le jugera tout à fait inutile: *steamer* est un doublet infiniment puéril de *vapeur*; et quel besoin de *smoking-room* pour un parler qui possède *fumoir*, ou de *skating*, quand, comme au Canada, il pourrait dire *patinoir*? C'est un devoir strict envers notre langue de n'ouvrir les portes sévères de son vocabulaire qu'à des termes nouveaux qui apportent avec eux une idée nouvelle et qui prennent au dépourvu nos propres ressources linguistiques.

RÉMY DE GOURMONT.

*Esthétique de la langue fr.* (2<sup>e</sup> édit.), p. 98.

NOTE. — Cette page, fort intéressante pour nous, de M. de Gourmont est extraite d'un chapitre où cet auteur cherche à formuler une règle pour la réforme des mots étrangers qui entrent dans la langue française. Ses données ne sont peut-être pas toujours exactes et ses conclusions parfois peuvent paraître hardies; particulièrement, ses citations de mots anglais francisés ne sont pas toutes également heureuses. Mais il est piquant de voir un philologue de la vieille France venir chercher en la Nouvelle des types de mots anglais naturalisés.

LE COMITÉ DU BULLETIN.



## SARCLURES

\*\*\* " Il fit ses études médicales à l'Ecole Victoria, où il *gradua*".

*Graduer* est un verbe transitif, qui signifie: élever à un grade universitaire. Il fallait dire: "...où il fut gradué", ou bien: "...où il se fit graduer".

\*\*\* Description d'un incendie: " On eut peur que les étincelles traversassent la rivière et *y* missent le feu".

Il faut deviner que le feu menaçait, non pas la rivière, mais une maison située sur l'autre rive.

\*\*\* " Un service hebdomadaire remontant le St-Laurent *serait rétrograder* au vieil état de choses".

On ne rétrograde pas à, mais *vers* un état de choses. Et puis, qu'est-ce qu'un *service* qui *remonte* un fleuve? Comment un service *serait-il rétrograder*?... On a peut-être voulu dire qu'établir un service de navires remontant le cours du Saint-Laurent serait rétrograder vers,...

\*\*\* " Le plus gros steamer encore chargé *par voie du St-Laurent*".  
Etrange opération!

\*\*\* " Il n'y avait qu'une petite salle, pas *assez* suffisante pour rencontrer les frais".

Pléonasme: *pas suffisante* eût été suffisant.

\*\*\* .... " le bon théâtre, *dont* M. X. ne cesse de se procurer".

Cette tournure, *que* je me suis procurée en sarclant la quatrième page d'un journal, est une faute *dont* on peut cependant se procurer des exemples en des endroits plus illustres.

\*\*\* " Il faisait des signaux pour l'*accouplement des convois*".

En français, on dit: l'*attelage* des chars, ou, si l'on veut, des wagons.

\*\*\* " Chose étonnante, le blessé conserva sa connaissance durant tout le trajet et parla à ses compagnons *avec la plus grande assurance*".

*Parler avec assurance* veut dire parler avec hardiesse, avec fermeté, sans se laisser intimider. Est-ce bien là ce qu'on a voulu dire ?

\*\*\* " *La puissance lumineuse* de chaque bec est de.... "

On a voulu dire: le *pouvoir éclairant*, la *puissance de la lumière*, l'*intensité lumineuse*.

\*\*\* " *En rapport avec la gravure publiée par votre journal, je désire informer vos lecteurs...* "

*Au sujet de l'emploi impropre de cette locution, on ne saurait rien ajouter à ce qui a été dit par MM. Tardivel, Lusignan, Buies, Fréchette, etc.*

\*\*\* " *Le docteur X et son personnel est revenu à la ville* ".

Qu'est-ce que le *personnel* d'un docteur? D'ailleurs, le verbe étant au singulier, cela ne peut vouloir dire qu'une chose : le docteur est revenu avec son physique, avec son extérieur!... Tant mieux.

\*\*\* " *Les applicants X et Y sont acceptés* ".

En français on dit : *Les candidats*...

\*\*\* " *MM. XXX ont autorisé M. Y, architecte, de faire les plans* ".

Il lui ont demandé *de* les faire, ou l'ont autorisé *à* les faire.

LE SARCLEUR.

L'apparition d'un livre de M. Beaunier sur la *Poésie nouvelle* a provoqué des observations fort intéressantes sur la question de l'*e* muet, que le vers libre avait mise au vif sans la trancher. Nous avons surtout remarqué les études de M. Rémy de Gourmont et de M. Robert de Souza.

Pour M. de Gourmont, l'*e* féminin n'existe plus parmi les sons de la langue française; "c'est un signe d'écriture ne correspondant à rien dans la parole, une illusion graphique"; ce qu'on prend pour l'*e*, particulièrement l'*e* final, n'est qu'une résonance plus ou moins forte de toute consonne vibrante. On voit quelles conséquences aurait cette théorie au point de vue de la classification des rimes et de la mesure des vers.

M. de Souza s'est adressé à M. l'abbé Rousselot, le savant professeur de phonétique expérimentale, dont les instruments se prêtent merveilleusement à toutes les études qui ont pour objet les phénomènes du son. M. de Souza, grâce aux expériences faites dans le laboratoire du Collège de France, a pu constater que l'*e* est bien une "réalité phonétique", mais que dans certains mots et dans certains groupements il tend à perdre toute valeur rythmique.

\*\*\*

Nous avons signalé à nos lecteurs l'invention de la machine à écrire à clavier phonétique, la *sonoscribine* de l'Association phonétique internationale. Dans la *Plume sténographique* (N° d'août-septembre), il est maintenant question d'une machine à sténographier; on l'appelle la *sténodactyle*. Dorénavant, les sténographes... *sténodactyleront*, les malheureux! Cependant, la terminologie de la sténographie mécanique n'est pas encore fixée; le *Maître phonétique* propose le mot *sonosténer*: un texte *sonosténé*. Voilà qui est fait pour réjouir les néologues.

## COMPTES RENDUS

E.-Z. MASSICOTTE. — *Conteurs canadiens-français du XIX<sup>e</sup> siècle*, avec préface, notices et vocabulaire. VIII-330 pages. C.-O. Beauchemin & fils, Montréal, 1902.

M. Massicotte a eu l'heureuse inspiration de publier, avec une notice sur chaque auteur, un choix de contes canadiens-français. On aimera à relire et à comparer les récits où MM. de Gaspé père, Fréchette, Beaugrand, etc., se sont plu à conserver la couleur locale, le parler de nos gens, le geste populaire; les contes de MM. Faucher de Saint-Maurice, Lemay, Chauveau, etc., dont les héros ont appris la grammaire; les nouvelles, modernes et de tous pays, de Madame Dandurand et de M. Choquette....

Ces œuvres, d'inégale valeur, étaient éparses; groupées, on les juge mieux. De ces productions diverses, les meilleures ne sont-elles pas encore la *Nuit chez les sorciers*, l'*Aventure de David Larouche*, et la *Légende du père Romain Chouinard*? et M. Philippe de Gaspé père, créateur du conte canadien, ne demeure-t-il pas le prince de notre littérature populaire?

A cette série de contes et de légendes, M. Massicotte a ajouté une préface, trop courte, qu'il faut lire, et un vocabulaire fort intéressant. Quelques erreurs se sont glissées dans ce vocabulaire; il faut les attribuer sans doute à ce que M. Massicotte, au lieu de faire lui-même les recherches nécessaires, s'est parfois rapporté au jugement d'auteurs peu sûrs. Le lexique des *Conteurs canadiens-français* n'en est pas moins une contribution précieuse à l'étude de notre parler.

• •

J. GILLIÉRON et EDMONT. — *Atlas linguistique de la France*. I<sup>er</sup> fascicule. H. Champion, Paris, 1902. Prix de souscription, par fascicule: 20 francs. Prix de l'ouvrage complet: 700 francs.

Le premier fascicule de cet important ouvrage est paru. Il est consacré à la lettre A.

Cet atlas, que les deux savants auteurs appellent une "modeste ébauche", et qu'une voix autorisée a proclamé comme "le plus vaste et le plus génial effort tenté jusqu'ici dans le domaine dialectologique", est le résultat d'une consciencieuse enquête qui a porté sur les parlers de 639 localités disséminées sur le territoire roman de la France, de la Belgique, de la Suisse, de l'Alsace, des îles Normandes et du Piémont. Il se composera de 1,800 cartes, dont chacune reproduira

la carte de la France et sera consacrée à un mot ou à un type morphologique ; les spécimens recueillis seront reproduits aux endroits qu'il faut, pour qu'on connaisse à première vue leur patrie linguistique et qu'on puisse étudier pour ainsi dire sur place la géographie des caractères dialectaux et les aires lexicologiques.

Il est inutile d'insister sur l'intérêt que présente cette œuvre colossale au point de vue du parler français au Canada. Notre langue populaire ne constitue pas, il est vrai, dans son ensemble un patois ; mais elle a un très grand nombre de formes patoises importées de la Normandie, de la Saintonge, du Poitou, de la Picardie, du Perche, de l'Aunis, de l'Anjou, de la Touraine, de la Beauce, de l'Angoumois, du Dauphiné, de la Franche-Comté et de la Bourgogne. Restituer à leur patrie linguistique ces produits confondus, est une tâche que rendra relativement facile l'ouvrage de MM. Gilliéron et Edmont.

L'*Atlas* sera suivi d'un volume qui renseignera le lecteur sur les conditions dans lesquelles les matériaux ont été recueillis, sur l'âge, l'état social, le degré de culture intellectuelle des personnes interrogées ; car on s'est interdit de faire figurer dans l'*Atlas* aucun mot, aucune forme qui n'aient été recueillis par M. Edmont lui-même de la bouche de sujets consultés sur place. Une *Notice*, publiée en même temps que le 1<sup>er</sup> fascicule, est destinée à suppléer provisoirement ce volume. Dans cette *Notice*, les auteurs se plaisent à reconnaître que c'est leur éditeur, M. Champion, qui, en prenant à sa charge tous les frais des longs voyages nécessités par leur enquête (" quatre années consécutives de voyages en zigzag ") a rendu possible l'exécution de l'*Atlas*. Ajoutons que l'*Atlas linguistique de la France* est publié sous les auspices du Ministre de l'Instruction publique.

A. R.-LAGLANDERIE.

---

" Il ne faut pas souffrir une fausse règle qu'on a voulu introduire d'écrire comme on prononce, parce qu'en voulant instruire les étrangers et leur faciliter la prononciation de notre langue, on la fait méconnaître aux Français mêmes... On ne lit pas lettre à lettre, mais la figure entière des mots fait impression sur l'œil ; de sorte que, quand cette figure est changée considérablement tout à coup, les mots ont perdu les traits qui les rendaient reconnaissables à la vue et les yeux ne sont pas contents."

Bossuet.

• • •

L'orthographe phonétique n'est pas une invention nouvelle. Presque tous les grammairiens français s'en sont occupés. A Rome même, aux beaux jours de la langue latine, on disputait là-dessus. Auguste, au rapport de Suétone (*Vie d'Auguste*, c. LXXXVIII), suivait dans son orthographe les principes de ceux qui pensent qu'il faut écrire comme on parle : "Orthographiam, id est formulam rationemque scribendi a grammaticis institutam, non adeo custodit ; ac videtur orum potius sequi opinionem, qui perinde scribendum ac loquimur existimant".

## LETTRE OUVERTE

DE M. CH. GUERLIN DE GUER

---

NOTE DE LA RÉDACTION.— Nous avons signalé, dans le premier numéro du *Bulletin*, l'excellente *Revue* que dirige à Paris M. Ch. Guerlin de Guer. La *Revue des Parlers populaires* a favorablement accueilli notre entreprise, et son distingué directeur veut bien aujourd'hui nous prêter son précieux concours. Nous sommes heureux de pouvoir publier une première communication du savant dialectologue normand, dont la collaboration nous est assurée pour l'avenir.

Le 30 avril dernier, M. Charles Guerlin de Guer, ancien élève diplômé de l'Ecole des Hautes-Etudes, membre de la Société de Linguistique de Paris, soutenait ses thèses pour le doctorat, en Sorbonne, sous la présidence de M. Alfred Croiset, de l'Institut, doyen de la Faculté des lettres. Après une discussion à laquelle prirent part MM. Brunot, Gazier, Victor Henry, Joret, et M. Ant. Thomas, le savant romaniste, la Faculté proclama M. Ch. G. de Guer, docteur ès lettres, avec mention *honorable*. M. G. de Guer avait choisi comme sujets de thèses : 1° Le parler populaire dans la commune de Thaon (Calvados) ; 2° *Rustica vocabula qua ratione in quinquaginta Normanniae inferioris vicos distribuuntur*.

Notre savant collaborateur est l'auteur de plusieurs études importantes sur les parlers de Normandie : *Le Patois normand* (1896), *De la Nature des parlers populaires et de l'Etude des parlers normands* (1899), *Essai de dialectologie normande* (1899), *La Dialectologie normande* (1899). Il vient de publier le premier fascicule d'un *Atlas dialectologique de Normandie*.

LE COMITÉ DU BULLETIN.

---

PARIS, LE 6 DÉCEMBRE 1902

*A Monsieur le Secrétaire général  
de la Société du Parler français au Canada.*

Monsieur et cher compatriote,

La *Revue des Parlers populaires* se fait un plaisir de saluer l'apparition de la *Société du Parler français au Canada*.

Profondément touché de la noblesse des sentiments patriotiques qui vous inspirent, j'envisage, ici, plus spécialement, les conséquences scientifiques de votre utile entreprise.

Vous êtes en mesure de rendre, sur ce terrain, d'inappréciables services à la cause de la dialectologie gallo-romane, et c'est pourquoi la *Revue des Parlers populaires* accueillera toujours avec empressement toutes les communications qui lui seront adressées par les membres de votre société. C'est pourquoi aussi je me permets de préciser quelques-uns des points sur lesquels j'estime que devront, de préférence, porter vos efforts.

Il importe, sans doute, de multiplier les listes de vocables canadiens-français, qui constituent des archaïsmes par rapport à notre langue française moderne, en les rapprochant, avec autant de prudence que de précision, soit de formes analogues relevées dans les anciens auteurs, soit de formes patoises encore en vigueur aujourd'hui dans nos campagnes, et, dans ce cas, sans omettre de désigner très exactement, autant que faire se pourra, la région où l'emploi en a persisté. Mais là ne se bornera pas la tâche de vos collaborateurs.

Il serait, pour la science philologique, d'un intérêt primordial de connaître, pour chaque série phonétique, les formes les plus répandues de chaque produit linguistique et, notamment, de savoir si ces produits se présentent sous plusieurs formes différentes suivant les régions, à moins qu'une forme commune n'ait triomphé sur toute l'étendue du territoire.

Le parler canadien-français prenant son origine plutôt des anciens dialectes du Nord de la Loire, il serait plus particulièrement nécessaire de dresser une liste de formes correspondant aux produits caractéristiques de ces dialectes.

D'autre part, vous jugerez, avec moi, que l'étude s'impose, non seulement de la distribution topographique de chaque produit, mais encore des LIMITES GÉOGRAPHIQUES de vos parlers.

Cette tâche délicate et minutieuse pourrait être confiée à un certain nombre de vos plus zélés adhérents qui, chacun dans sa région, établirait les limites du territoire en deça duquel on parle français, au-delà duquel on parle anglais.

La *Revue des Parlers populaires* s'engage à publier les résultats de ce travail, s'il vous convient de lui en réserver la primeur.

Veuillez recevoir, Monsieur et cher compatriote, l'assurance de mes sentiments de cordiale sympathie.

CH. GUERLIN DE GUER,

Docteur ès lettres,  
Directeur de la *Revue des Parlers Populaires*.

## LES EMPRUNTS DE LA LANGUE ANGLAISE

---

La Société du Parler français a pour objet principal l'épuration de notre langue. Elle accomplit une œuvre vraiment patriotique, car en perfectionnant notre langue, elle nous la fera apprécier et aimer davantage. Or, ne l'oublions pas, la religion et la langue sont les deux éléments qui contribuent le plus puissamment à la conservation de la nationalité.

Tout en recherchant les mots propres et leur signification vraie, il n'est peut-être pas sans intérêt de faire voir que bien des mots que l'on croit généralement d'origine anglaise sont de provenance française. Ainsi, prenons le mot *attorney* ; n'a-t-il pas bien l'air anglais ? Ce mot est cependant emprunté de l'ancien droit normand. A cette époque, il fallait plaider en personne et l'on ne pouvait se faire représenter en justice qu'avec l'autorisation du roi. On appelait *attournés* ceux qui représentaient pour autrui en justice et ces termes ont passé dans le droit anglais.

Il en est de même de *summons*, le bref d'assignation. Ce terme vient de la vieille expression *semonce* qui était l'assignation du défendeur dans le droit normand.

Le mot *plaintiff* paraît aussi bien anglais. Eh bien, il dérive de la même source que les autres. Bracton, l'ancien juriconsulte anglais, cite une formule où l'on trouve ce mot ; il était employé par le défendeur au début du procès : "le plaignant ne pourra rien conquérir".

L'*indictment* vient du mot français *enditement*, en latin du moyen-âge, *indictumentum* (d'*indico*) ; c'était l'action criminelle intentée à la requête du roi.

Et d'où vient le mot *presentment* des Grands Jurés ? Encore de source française. Il y avait sous le roi Edouard I, en Angleterre, ce que l'on appelait le jury d'accusation, qui a aussi existé en Normandie. Il se composait de douze chevaliers, ou à leur défaut des *liberi et legales homines*. Après avoir prêté serment, les douze chevaliers *présentaient*, c'est-à-dire indiquaient aux juges les noms de ceux qui dans le canton étaient soupçonnés de crime ; de là est venu le terme *presentment* employé plus tard pour désigner l'acte d'accusation par les Grands Jurés.

De même encore du mot anglais *nicely*. Au quatorzième siècle on le sait, le litige est une véritable guerre de mots où chaque partie

en vertu de l'irrévocabilité de ce qui a été dit cherche à prendre son adversaire par la parole. Cuvelier, un trouvère du quatorzième siècle, cite le brocard suivant : "Souvent perd-on son plaid à parler nicement". C'est de ce temps que date le dicton :

" Comme les bœufs par les cornes on lie,  
Ainsi les gens par leurs mots font folie ".

J'ai pris tous ces détails dans le savant ouvrage de M. Ernest Glasson, membre de l'Institut, intitulé : *Histoire du Droit et des Institutions politiques, civiles et judiciaires de l'Angleterre*.

Si nous nous mettions à étudier les sources de la langue anglaise, il serait intéressant de constater tout ce qu'elle a pris à nos aïeux les Normands.

CHS LANGELIER.

---

## L'ANGLOMANIE

---

Sous ce titre, le *Pays Normand*, publié à Honfleur, reproduit quelques passages de l'article de M. Adjutor Rivard sur *L'Anglais en France*, paru dans le BULLETIN d'octobre, et ajoute :

"Voilà de très judicieuses paroles, mais nous voudrions partager l'optimisme de M. Adjutor Rivard en ce qui regarde la France. Malheureusement nous sommes obligés d'avouer que l'anglomanie produit chez nous de véritables ravages ; non seulement notre langue est atteinte, mais aussi nos traditions d'élégance, de goût, de galanterie, auxquelles le monde entier rendait hommage. En vérité, nous ferions bien de mettre à profit le bel exemple de patriotisme que nous donnent encore aujourd'hui "nos gens" du Canada".

Dans un numéro précédent, la revue honfleuraise avait dit de la Société du Parler français au Canada :

"Voilà une belle œuvre patriotique, qui devrait servir d'exemple à nous, habitants de la mère-patrie, car nous sommes depuis longtemps beaucoup trop enclins à faire entrer des mots étrangers et surtout anglais dans le langage courant. Cette mode est humiliante et dangereuse".



# L'HIATUS

## DANS NOTRE LANGAGE POPULAIRE

---

Notre parler populaire laisse tomber un grand nombre de consonnes finales, et quelques initiales; il ajoute parfois une voyelle au commencement des mots; il ne fait pas sentir certaines liaisons; il transpose souvent les éléments des groupes initiaux *se* et *re*.

Ces phénomènes—*apocopes* et *aphérèses* de consonnes, *prosthèses* de voyelles, *liaisons* négligées, et *méthathèses* (puisqu'il faut les appeler par leurs noms) — loin d'être particuliers au langage du peuple canadien-français, se rencontrent aussi dans la plupart des parlers de France; à vrai dire, il n'en est guère dont on ne puisse trouver l'origine et la raison d'être dans l'histoire du vieux français.

Les cas les plus fréquents, qu'on puisse relever dans le langage de nos campagnes, de lettres tombées, ajoutées, ou transposées, sont les suivants:

### APOCOPES

“su”<sup>1</sup> = sud; “bœ” = bœuf; “œ” = œuf; “nœ” = neuf; “cėti” = chétif; “sœ” = seul; “i” = il; “linœ” = ligneul; “ékurœ” = écureuil; “fiyœ” = filleul; “tûjû” = toujours; “su” = sur; “lœ” = leur; “câtœ” = chanteur; “mājœ” = mangeur; “kètœ” = quêteur; et en général les finales en *eur* des noms d'agents, qu'on prononce “œ”; “batwa” = battoir; “salwa” = saoir; “dévidwa” = dévidoir; “mirwé” = miroir; “mûcwé” = mouchoir; et en général les finales en *oir* des substantifs, qu'on prononce “wa” ou “wé”; etc.

### APHÉRÈSES

“ékolté” = décoller; “azâr” = hasard; “aisab” = haïssable; “ardi” = hardi; “ardyès” = hardiesse; “ûrà” = hurra; “ôtœ” = honteux; “i” ou “yi” = lui; “yêk” = rien que; etc.

---

(1) Les signes entre guillemets figurent la prononciation populaire du mot suivant. Voir l'*alphabet phonétique*.

## PROSTHÈSES

"avis" = vis; "èskādal" = scandale; "èskelèt" = squelette;  
 "èskarlatin" = scarlatine; "èstāsyō" = station; "èstātu" = statue;  
 "èkopó" = copeau; "éròs" = ronce; "aridèl" = ridelle; etc.

## LIAISONS NÉGLIGÉES

pas, vais, donc, cinq, sept, huit, neuf, vingt, cent, avant, suis, allez,  
 venez, et en général le *z* des finales en *ez* des verbes, etc.

## MÉTATHÈSES

"èskwé" = secouer; "èskûs" = secousse; "erfu" = refus;  
 "ermark" = remarque; "ermiz" = remise; etc.

Ces produits de la phonétique populaire grossissent le nombre de mots commençant ou finissant par des sons-voyelles. Il en résulte que, les voyelles ayant plus d'occasions de se heurter dans le discours, l'hiatus devient plus fréquent.

Or le peuple n'aime pas l'hiatus. Pour éviter le bâillement qui choque son oreille, il introduit une consonne entre les deux mots, dont l'un finit et dont l'autre commence par une voyelle. Dans la phrase : *Je leur ai dit que*. . . si l'on ne fait pas entendre l'*r* du mot *leur*, la rencontre des deux voyelles *eu* et *ai* produit un hiatus : "j lœ é di ke"; mais le peuple intercale un *z* euphonique, et dit : "j lœ z' é di ke . . ." Le passage d'une voyelle à l'autre est adouci, l'hiatus est évité.

Ce procédé est connu dans la langue française. C'est à lui que nous devons le *t* euphonique des expressions : *a-t-il ? va-t-il ? aime-t-il ? ne voilà-t-il pas ?* etc. Cependant le *t* des formes verbales interrogatives de la première conjugaison n'est pas à proprement parler une lettre interposée; c'est le *t* muet de la troisième personne du singulier en vieux français : *aimet*; ce *t* a persisté dans la tournure interrogative, mais on l'a séparé par un tiret du corps du mot; de *aimet-il*, on a fait : *aime-t-il*. Par analogie, on a écrit : *voilà-t-il*, etc.

C'est aussi par analogie sans doute que le peuple intercale dans son langage des consonnes destinées à adoucir le heurt des voyelles. Mais la grammaire populaire est plus riche que la grammaire classique en consonnes euphoniques.

Au Canada, nous en avons cinq : *z*, *t*, *y*, *n* et *v*.

Quelques exemples montreront comment, au moyen de ces consonnes, les Canadiens-Français savent éviter les hiatus.

z

“sā: z' o'm” = cent hommes; “üi z' o'm” = huit hommes;  
 “sē: z' o'm” = cinq hommes; “do'n mwé z' ā” = donne m'en;  
 “a·vā: z' i'yè:r” = avant-hier.

t

“j ā: n' é t' ē[é]” = j'en ai un; “c su t' a·lé” = je suis allé;  
 “ē[é] gró: t' ā:br” = un gros arbre.

y

“a·lō: y' i” = allons-y; “j é vû·lu y'i doné” = j'ai voulu lui  
 donner; “i y' étè lā:” = il était là; “a·lé y' i dir” = allez lui dire.

n

“mné: n' ā: kri” = venez en chercher; “vû z' a·lé n' ā prā:d”  
 = vous allez en prendre; “y ā lō:tā: k a n' é mort” = il y a longtemps  
 qu'elle est morte; “i n' ā: māj” = il en mange.

v

“lé: scē:z k ô·pā v' u·d pri” = celles qui n'ont pas eu de prix.

Ces mêmes artifices euphoniques se retrouvent dans les patois français, sauf peut-être l'intercalation du *v*. Les parlers du Bas-Maine ont les consonnes intercalaires *y*, *g* palatal, *j*, *n*, *t*, *k* palatal, et *z*; le patois saintongeais se sert de *l*, *m*, *n*, *z*, *t*, etc.

Il peut être intéressant de comparer certaines interpositions de consonnes euphoniques recueillies dans ces provinces, avec celles que nous avons relevées ici.

Dans le Bas-Maine, on dit :

“j y é di de y' i donœ” = je lui ai dit de lui donner; “k tu y' ay” = que tu ailles; “vz alé n' ā prār” = vous allez en prendre; “i n' ā pœrdi l abitud” = il en perdit l'habitude; “j avō t' i n' u” = avons-nous eu; “sē z' om” = cinq hommes; “j lé z' é di” = je leur ai dit; “pœ z' a pœ” = peu à peu; etc.

Dans la Saintonge, le peuple fait les liaisons artificielles suivantes :

“k[t]yœ grû t' animó” = ce gros animal; “ē grû t' ābr” = un gros arbre; “k[t]yœ l' om” = cet homme; “o l' é z' œ” c'est eux  
 “i n' ā vcé” = il en veut; “su z' è” = sur un; etc.

En France comme au Canada, les consonnes intercalaires les plus souvent employées sont *t* et *z*. De ces deux consonnes, l'une, *t*, nous l'avons dit, est reçue dans la langue comme articulation euphonique ; l'autre, *z*, fut jadis usitée même à la cour. Vaugelas affirme que de son temps on disait : "ô z' a" pour : on a, "ô z' ôvr" pour : on ouvre ; Ménage enseignait qu'il faut dire les *quatre éléments*, et non les *quatre' éléments*, comme disent "la plupart des dames et les mieux chaussées". Cet usage n'a pas prévalu.

Il semble bien, d'ailleurs, que, pour le peuple, *t* et *z* soient les consonnes intercalaires *classiques*. Dans ses chansons, où il évite l'hiatus avec plus de soin encore, ce sont les seules qu'il emploie.

Ecoutez plutôt les chansons populaires du Canada :

N'y a-t-il que toi-z-et moi-z-en France....  
 Il reviendra-z-à Pâques....  
 Car en voilà-z-assez....  
 Ne vous mettez point-z-en peine....  
 De sous marqués j'en ai-z-assez....  
 Dans l'eau-z-il est tombé....  
 L'anneau-z-a voltigé....  
 Malbrough s'en va-t-en guerre....  
 Emport'moi-t-une lettre....  
 Tu lui diras qu' j'suis-t-embarqué....  
 C'est dans Paris y a-t-une brune....  
 Y a-t-un arbre planté....  
 A son cheval l'a-t-attachée....  
 Mariann' s'en va-t-au moulin....  
 A présent j'en ai-t-une....  
 Elle m'envoi'-t-à l'ouvrage....  
 Il lui ya-t-un étang....  
 M'envoi'-t-à la fontaine....  
 Dans ce jardin lui ya-t-un puits....  
 Moi qu'étais-t-encore jeunette....  
 Car j'en ai-t-un joli....  
 Lui ya-t-un bois joli....  
 Lui ya-t-un pommier doux.... Etc.

Est-il besoin de rappeler que la plupart de ces *licences poétiques* ont une origine française ?

La chanson populaire se sert aussi du *z* intercalaire pour éviter les élisions qui détruiraient la mesure du vers :

Je l'ai vu porter en terre  
 Par quatre-z-officiers.

Ces quatre-z-officiers sont parents des quatre-z-yeux mentionnés par l'Académie,—pour ne rien dire des quat-z-arts.

Dans le centre de la France, on chante même :

Je l'ai vu porter-z-en terre....

Nos beaux chanteux n'ont pas toujours su conserver cette superbe liaison. C'est dommage. Mais on n'apprend pas la grammaire pendant deux siècles sans inconvénient.

ADJUTOR RIVARD.

---

## LES JEUX

---

Le *Pad away* est un jeu bien connu des jeunes écoliers. Un écolier s'établit dans un camp tracé à l'extrémité de la cour : tenant les doigts croisés, sous peine d'être chassé dans son camp et de recommencer, il se met à la poursuite des autres joueurs qui cherchent à l'éviter, et fait tous ses efforts pour en atteindre un. Sitôt qu'il y a réussi, il fuit avec son prisonnier vers le camp, en tâchant de se soustraire aux persécutions de tous les autres élèves, qui se placent sur leur passage, pour leur appliquer des coups de mouchoir sur le dos jusqu'à ce qu'il soient entrés dans le camp. Ils sortent ensuite tous les deux en se donnant la main et continuent la chasse. Chaque nouveau prisonnier vient se joindre à eux. Chaque fois qu'ils prennent quelqu'un, ils retournent à leur camp ; c'est ce qu'ils doivent faire aussi, si dans leurs poursuites il leur arrive de se désunir, car ils sont alors exposés aux coups des joueurs. La chasse se termine lorsque tous les joueurs sont pris. Ce jeu s'appelle en France le jeu de la mère *Garuche*. L'écolier qui le premier s'établit dans le camp et en sort pour poursuivre les autres porte le nom de *Mère Garuche* et il donne le signal de sa sortie par ces mots : " La mère Garuche sort du camp ".

CH. DAVELUY.

## LA LANGUE FRANÇAISE À L'ÉTRANGER

---

M. Emile Faguet a consacré un article, publié dans le *Gaulois*, à la discussion des *Fautes de français* à l'étranger. Après avoir relevé un certain nombre de locutions belges, qu'on signale comme des fautes, mais qui lui semblent autorisées par le "bon usage" de France, l'éminent critique conclut par des considérations d'un ordre général qui peuvent servir d'orientation aux écrivains canadiens-français. Il veut que les étrangers qui parlent français, Suisses, Belges, Canadiens, se persuadent bien :

"1° Que la langue qu'ils parlent, comme toutes les langues *excentriques*, c'est-à-dire éloignées du centre, a toutes les chances du monde d'être *excellente*, parce qu'elle se compose d'archaïsmes. Tel le français de Genève et de Lausanne, tel le français du Canada. Qu'ils ne se défient donc pas trop de leurs provincialismes, de leurs "étudier pour être prêtre", etc. Qu'ils les *vérifient* seulement avec soin dans les auteurs français de la bonne époque ;

"2° Qu'ils se persuadent que tout ce qui est du dix-septième siècle, fût-il tombé en désuétude, est excellent, est français de bonne souche et de bon aloi et irrépréhensible ;

"3° Que ce qui est du dix-huitième siècle est toujours douteux, excepté quand c'est d'un homme qui évidemment ne veut parler que la langue du dix-septième siècle, comme Voltaire ;

"4° Que ce qui est du dix-neuvième siècle n'a aucune autorité de soi, et doit toujours être vérifié par un retour et une référence au dix-septième siècle, *quelque grand que soit le nom* de l'auteur du dix-neuvième siècle que l'on prend pour autorité ;

"5° Et qu'enfin la plus mauvaise langue de France, avec ses "partir à Rouen", "malgré que je tousse", "sortir son chien" et "nous deux ma femme", est la langue qu'on parle à Paris".

---

Nouveaux membres de la Société du Parler français au Canada (admis le 11 décembre 1902) : R. P. F.-Rosaire Miville, Ottawa ; le docteur S. Grondin, Q. ; \* l'abbé B.-P. Dufour, Notre-Dame, N. B. ; \* V.-E. Beauvais, Q. ; \* l'abbé R.-Ph. Sylvain, Rimouski ; \* Mlle C. Masson, Sainte-Hélène, Bagot ; \* F.-F. Houde, Q. ; \* Robert Laroche, Q. ; \* le T. Rév. P. Provincial des C. S. V., Outremont ; \* George Bellerive, Q. ; \* Mgr H. Têtu, Q. ; \* Adj. Turcotte, Q. ; \* Jos. Hudon, Q.

## HONFLEUR ET QUÉBEC

---

M. Léon Le Clerc, directeur du *Pays Normand*, écrivait il y a peu de temps à notre secrétaire, une lettre dont nous détachons quelques passages.

Le *Pays normand* <sup>(1)</sup> est une revue d'ethnographie et d'art populaire, qui mérite d'être encouragée par les Normands de la Nouvelle comme de la Vieille France. M. Le Clerc veut resserrer les liens qui unissent les Canadiens-Français à la *petite patrie* de là-bas. Au mois de juillet dernier, sous le titre de la *Tradition française à Québec*, le *Pays normand* a publié un compte rendu détaillé de nos fêtes "si magnifiquement françaises" de la Saint-Jean-Baptiste et du cinquantenaire de l'Université Laval; un numéro entier de la revue a été consacré au récit de ces rejouissances nationales et à la reproduction des discours de M. Thomas Chapais, de M. le consul de France, de Mgr Mathieu.

"Fils de marins honfleurais, attaché étroitement au sol de mes ancêtres, dit M. Léon Le Clerc dans la lettre qu'il nous a écrite, je nourris pour mes cousins du Canada, pour "nos gens de là-bas", comme nous les appelons ici, la plus sincère sympathie et la plus vive admiration.

"Et comment pourrait-on ne pas admirer la vaillance avec laquelle vous autres, Canadiens, défendez l'intégrité de votre pays, de vos traditions, de votre vieille âme française?.....

"Quoi de plus touchant que l'œuvre de la Société du Parler français au Canada?....

"La revue le *Pays normand* a pour but d'étudier le génie de notre race à ses sources mêmes, c'est-à-dire dans la vie populaire, afin de lutter contre l'unification désastreuse des mœurs et des modes. Nous voudrions raviver des foyers près de s'éteindre et rendre à notre province la conscience de sa personnalité.

"Dans cette action patriotique, qui, Dieu merci, commence à porter ses fruits, nous n'avons jamais, mes amis et moi, perdu de vue le Canada. Maintenant que nous possédons une assise solide en Normandie et que nous avons groupé toutes les activités de notre région, nous nous tournons vers lui, nous venons lui demander de resserrer les liens séculaires, et c'est de Honfleur, d'où partit Champlain, que les Normands lancent cet appel...."

---

(1) Revue mensuelle illustrée. Dir. M. Léon Le Clerc, rue Bourdet, Honfleur. Abonnement : 4 fr. 50. MM. Pruneau et Kirouac, libraires, de Québec, sont les représentants de M. Le Clerc et sont autorisés à recueillir les abonnements.

# TERMINOLOGIE

## LES CHEMINS DE FER

(suite)

**En cours de route** (*in transit*).—Pendant le voyage.

Marchandises qui ont subi des avaries *en cours de route*.—FÉOLDE

**Enregistrement** (*way billing*).—C'est l'inscription dans un livre-journal—au moins en France—des marchandise destinées au transport. Cette inscription a pour objet de constater la remise des marchandises et d'assurer l'expédition suivant l'ordre des remises.

Quant aux bagages en particulier, l'enregistrement s'effectue sur présentation du billet de place; il est constaté par la délivrance du bulletin.—SARRUT, PICARD.

**Entrebâillement des aiguilles** (*the opening of the switch*).—Il importe au plus haut point que les aiguilles ne puissent fléchir ou s'ouvrir au passage des trains ni *s'entrebâiller* sous l'action de la dilatation des appareils de manœuvre.—PICARD.

**Entrevoie** (*the road bed*).—Espace compris entre les deux rails de la voie.—PALAA.

**Epaves** (*lost and strade freight or baggage, etc.*).—Matériaux et outils abandonnés sur la voie; abandon de colis, dans l'enceinte du chemin de fer; objets perdus ou égarés par les voyageurs, soit dans les voitures, soit dans les gares. Droit d'*épaves*.—PALAA et autres.

**Escarbilles** (*cinders, sparks*).—Escarbilles ou flammèches d'une locomotive.—PICARD.

**En vrac**.—Ce mot vient de *wrak*, hol., objet de rebut. Expression maritime.

C'est l'état des marchandises que l'on jette pêle-mêle dans le navire, sans donner aucun soin à leur arrimage. On charge les boulets en *vrac*. S'écrit quelquefois *vraque* ou *vrague*. Dans le langage de l'administration des chemins de fer, on dira, par exemple, des meubles expédiés *en vrac*, parce qu'ils sont chargés *pêle-mêle*, ou à *découvert*, sans enveloppe, sans emballage, etc.—PALAA.

**Feuille d'expédition** (*way-bill*).—Pièce plus remplie que la *déclaration d'expédition*. Elle contient toutes les indications relatives à l'expédition et aux divers faits de transport. Mais elle n'est signée d'aucune des parties et n'est autre chose qu'une feuille de comptabilité intérieure. Ainsi que dit précédemment, c'est une feuille de papier



libre que les compagnies font voyager avec leurs marchandises.—SARRUT.

**Facteurs de gare** (*freight checker, billing checker*).—Agents préposés dans les gares à la réception, au pesage, à l'enregistrement des colis et à leur remise aux destinataires.—PALAA.

**Feuille de service des trains** (*train order*).—Dès que le train est composé et chargé, le conducteur chef de train, muni de la *feuille de service du train* et de la feuille des chargements, dirige le convoi vers sa destination, etc.—VIGOUROUX.

**Fourgon de bagages** (*bagage car*).—Wagon destiné aux bagages.

**Garde-barrière** (*gateman*).—Pour surveiller les passages à niveau.—PICARD.

**Gardiennage** (*guardianship*).—Entretien. Manœuvre des aiguilles et des signaux.—PICARD.

**Garage** (*side tracking*).—Action de mettre un convoi, un wagon sur une voie ou dans une gare d'évitement. Voie de *garage*, voie dans laquelle on doit *garer* les wagons de service.—PALAA.

**Garde-frein** (*breakman*).—On emploie aussi le mot *serre-frein*. *Garde-frein de queue* (*rear breakman*): — ceux qui s'occupe du bon éclairage et du bon entretien des signaux d'arrière des trains.—PALAA.

**Garde-ligne** (*section man*).—Qui surveille la ligne du chemin de fer.—GUÉRIN.

**Gare de triage** (*terminal station*).—Gare spéciale comportant des voies nombreuses pour le classement des véhicules et la formation des trains.—PICARD.

**Grille fumivore** (*start arrester*).—Appareil dont sont pourvues les machines locomotives pour consumer leur fumée.—PALAA.

**Groupage** (*grouping*).—Réunion dans un même envoi de plusieurs colis.—SARRUT.

**Halle** (*shed*).—*Halles* et hangars disposés auprès des stations pour recevoir les marchandises.—VIGOUROUX.

**Halte** (*signal station*).—Stations où, en France, on ne reçoit que des voyageurs sans chiens ni bagages.—VIGOUROUX.

Les stations qui nous paraissent le mieux correspondre, ici, aux haltes, sont ces endroits, entre deux stations importantes, où l'on obtient une permission spéciale de faire arrêter un train, soit pour embarquer soit pour débarquer.—L'AUTEUR.

**Haut-le-pied** (*running light*).—Lorsqu'une machine locomotive revient seule après avoir été porter assistance à un train qui gravit une rampe, ou est en détresse, etc., on dit qu'elle revient *haut-le-pied* à son dépôt.—PALAA.

J.-E. PRINCE.

(à suivre)

# LEXIQUE

## CANADIEN-FRANÇAIS

(suite)

### Archaismes, Néologismes, Barbarismes, etc.

**About** (pron. a·bû·) s. m. Extension de sens.

1° || Certaine étendue de terrain confinant, par l'une de ses extrémités, à des terrains connus et déterminés.

2° || Planche de labour où aboutissent les sillons d'une pièce de terre.

¶ Cette planche de labour, dans la région de Trois-Rivières, s'appelle *cintre*.—Dans l'anc. franc., *about* sign. bout, extrémité (LA CURNE), borne, limite (BONNARD).—Dans le franç. moderne, l'*about* est l'extrémité par laquelle un morceau de bois de charpente ou de menuiserie est assemblé avec un autre (ACAD.); c'est aussi une petite planche, ajoutée à l'extrémité d'une autre planche, qui sans cela, serait trop courte (BESCH.).—Dans le centre de la France, l'*about* est le bout d'un champ, l'extrémité où aboutissent les sillons (JAUBERT); le saintongeais a le mot *abouture*, bout d'un champ, d'un sillon (EVEILLÉ).

**A brasse-corps** (pron. a· bra's ko:r) loc. adv. pop.

|| A bras-le-corps.

¶ La locution à *brasse-corps* était autrefois familièrement employée pour à *bras-le-corps*, pour dire: prendre ou tenir des deux bras à l'entour du corps (BESCH.). Elle est encore usitée en Normandie (DuBois).

**Accaparer (s')** (pron. sa'ka·pa·ré) v. réfl.

|| Accaparer. Ex.: *S'accaparer* les voix, = accaparer les voix (se les assurer par des sollicitations, par la brigue, etc.).

¶ *S'accaparer* sign. être accaparé. Ex.: Les suffrages s'accaparent facilement.—Mais il faut dire: Il accapare tout, et non: Il s'accapare tout.

**Accrochoir** (pron. a·kro·cwè:r). **accrochat** (pron. a·kro·câ) s. m. *Accrochat* a été relevé à Sainte-Croix (comté de Lotbinière) et à la Rivière du Loup (comté de Témiscouata).

|| Crochet, patère, portemanteau.

Un *crochet* est une petite pièce recourbée servant à suspendre et fixer quelque chose (DARM.).

Une *patère* est une pièce de métal, de bois, ornée, de forme circulaire, et fixée au mur par un pied analogue à celui de la coupe, pour suspendre des rideaux, des vêtements (DARM.).

Un *portemanteau* est une attache pour suspendre les manteaux, les pelisses, etc. (DARM.), un morceau de bois attaché à la muraille et où l'on suspend des habits (ACAD.).

**Achiffe** (pron. a'chîf) s. f. Intersion de *c* et *f*. Comté d'Ottawa.

|| Affiche.

**Acter** (pron. akté) v. intr. Acc. dét. ← ang. *to act*.

|| Jouer, représenter un rôle ou une pièce de théâtre. Ex. : Ce comédien *acte* bien, = joue bien.

¶ *Acter* est un vx mot franç., sign. faire des actes juridiques ou diplomatiques (DARM.) ; il ne peut s'entendre du jeu théâtral.

Cf. *action* théâtrale, *acteur*.

**Adonner** (s') (pron. sa-doné) v. réfl.

1° | *S'adonner à faire quelque chose*, = faire quelque chose par hasard. Ex. : Je *m'adonnais* à passer là, = je passais là par hasard.

¶ Le v. réfl. *s'adonner*, en franç., n'a pas précisément ce sens, qui semble pourtant indiqué par la citation suivante : " Le seigneur de Thomas mandait à celui d'Airon qu'il chasserait dans son voisinage, et qu'il eût à abattre une certaine quantité de murs de son parc, pour ne point trouver d'obstacle, au cas que la chasse s'adonnât à y entrer " (SAINT-SIMON). Dans cette phrase de MONTAIGNE : " Son chemin s'adonnant au travers d'une église, il ne passait jamais qu'il " . . . *s'adonner* a plutôt le sens de se diriger, en parlant d'un chemin (LITTRÉ), de se présenter dans une direction (DARM.).

2° || Se convenir, s'entendre, s'accorder mutuellement, en parlant des personnes. Ex. : Je *m'adonne* bien avec lui, = je m'accorde bien avec lui.—Ces deux personnes *s'adonnent*, = sympathisent l'une avec l'autre.

¶ *S'adonner* peut se dire, en ce sens, en parlant des choses morales. Ex. : Deux caractères *s'adonnent* (BESCH.).—*S'adonner*, en franç., sign. encore s'attacher particulièrement à une chose, bonne ou mauvaise, ou à une personne (BESCH.).

**Adresser** (pron. a-drè-sé) v. tr. Acc. dét. ← ang. *to address*.

|| S'adresser à, parler à, adresser la parole à. Ex. : *Adresser* une assemblée, = prononcer un discours devant une assemblée, lui adresser la parole, la haranguer.

**Adret** (pron. a·drè·t) adj. Arch.

|| Adroit.

¶ Adroit (← lat. pop. *addirectum* : *ad* + *directum* → *directum* → *dreit* → droit) se prononçait encore “adrè” et “adrèt” aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> s. (DARM.). Dans l'évolution phonétique de l'*e* tonique latin + *i*, “drèt” correspond à l'étape immédiatement antérieure à l'étape française moderne “adrwa”.—Cette forme a persisté dans le Bas-Maine (DOTTIN), dans le centre de la France (JAUBERT), et dans la Normandie (BUTET-HAMEL, *Patois de Vire*, Bull. des Parlers normands, p. 340).—*Adret*, au Canada, comme dans le centre de la France, s'entend non seulement de la dextérité, mais aussi de l'intelligence et du savoir. Ex.: C'médecin-là est ben adret (JAUBERT).

**Affiquets** (pron. a·fi·kô) s. m. pl. pop.

|| Affiquets, menus objets d'ajustement, ornements de toilette.

¶ On trouve dans les patois normands *afficot*, petit instrument de buis, dans lequel on fixait des aiguilles (DuBOIS); le mot français *affiquet* a aussi ce sens.—Dans la Saintonge, on dit *affûtiau* pour brimborion, chiffon, ornement de toilette (EVEILLÉ). *Affûtiau*, au sens de bagatelle, brimborion, affiquet, se trouve dans l'ACAD. Il est populaire et sign., au pl., tout l'attirail dont on a besoin pour faire une chose. Ex.: Donnez-moi tous mes affûtiaux (BESCH.). Ce mot avait le même sens en vx franç. (ROQUEFORT). “Je ne saurois trouver dans tous vos affutiaux...” (HAUTEROUCHE, *Crispin*, a. II, sc. 2.).

**Agacer** (pron. a·ga·sé) v. tr. Arch.

|| Emousser. Ex.: *Agacer* une scie, = l'émousser.

¶ Dans le franç. moderne, *agacer* sign., au sens propre, mettre dans un état de légère irritation nerveuse, et au fig., dans un état de légère irritation morale (DARM.).—Autrefois, *agacer* signifiait émousser (LACURNE). “Des dents agacés, ou comme on parloit anciennement, *esguassées*, sont des dents rebouchées et hors d'état de couper” (LEDUCHAT, cité dans MÉNAGE, *Dict. étym.*). De là le verbe *agacer* a pu signifier en général émousser (ROB. ESTIENNE, NICOT, MONET, COTGRAVE).

**Agent de station** (pron. a·jã de sta:syð).

|| Chef de gare.

**Agoniser** (pron. a·go·ni:zé) vr. tr. pop.

|| Accabler d'injures, de sottises.

¶ *Agonir d'injures*, t. pop., se trouve dans LITTRÉ, BESCH., DARM., LAR. “Mot populaire et du plus mauvais langage”, dit LITTRÉ. Le peuple, en France, dit aussi, à tort, *agoniser* (DARM.). — *Agoniser* se

dit en effet dans le Bas-Maine (DOTTIN), dans la Saintonge (EVEILLÉ), dans le centre de la France (JAUBERT), et dans la Normandie (DU BOIS), où l'on emploie aussi le verbe *agoniser* (BUTET-HAMEL, Bull. des P. N., p. 471).—*Agoniser*, en franç., veut dire être à l'agonie (DARM.).

**Agrains** (pron. a-grè) s. m. pl. Acc. dét.

|| Criblures.

*Criblures*: résidu de ce qui est passé au crible (DARM.).

¶ En franç., *agrains* (non admis par l'ACAD.) s'entend des graines que le chasseur dispose en certains endroits pour attirer le gibier à plumes (DARM., LAR.).—Dans le parler can.-franc., ce mot a le sens de criblures, comme dans la Saintonge, où l'*agrain* s'entend de menus grains, résultant du vannage du blé, de déchets qu'on donne pour nourriture aux volailles (JAUBERT).

**Bargain day** (pron. bargèn dè) loc. ang. (voir *Bargain*).

|| Vente d'occasion, vente en solde, solde de marchandises, solde.

REM. Un *bargain day*, au Canada, est un jour où un marchand vend des marchandises avec diminution de prix. C'est une vente d'occasion, une vente en solde, un solde de marchandises, par exemple, un solde de soiries, de gants, etc.—*D'occasion* est une locution qui se dit en parlant de choses que l'on achète à bon marché, soit parce qu'elles ont déjà servi, soit pour tout autre raison: marchandises d'occasion (ACAD.); un *solde de marchandises*, ou simplement un *solde*, s'entend de marchandises au rabais (DARM., LITTRÉ); *vendre en solde*, c'est vendre avec diminution de prix des marchandises restées en magasin (LITTRÉ).—Littéralement, *bargain day* pourrait aussi se traduire par *jour de soldes*.

**Belt** (pron. bèlt) s. fr. ← ang.

1° || Courroie sans fin, courroie de transmission.

C'est une bande continue de cuir ou de caoutchoux, dans les bouts se rejoignent de manière à former un cercle flexible, qui sert à transmettre le mouvement d'une machine (DARM.).

2° || Ceinture.

3° | *Cross-belt*, = baudrier. | *Waist-belt*, = ceinturon (des militaires, servant à suspendre l'épée ou le sabre).

(à suivre)

## Mots Français

• **Acquêts** s. m. ← **acquérir**.

1<sup>o</sup> *T. de jurisprudence.* = Chose acquise, ce que l'on a acquis, et biens acquis pendant le mariage par l'un ou l'autre des époux, et qui tombent dans la communauté (ACAD.).

2<sup>o</sup> *Fam.* = Avantage, profit, gain. Ex.: Vous avez plus d'acquêt de le payer que de plaider (ACAD.).—"La vérité, c'est l'acquêt de l'expérience humaine" (BRUNETIÈRE).

REM. Au sens 2<sup>o</sup>, le mot *acquêt* a vieilli, mais il est encore franç.

• **Adonner**, v. intr.

= Etre favorable, se présenter favorablement, venir dans une direction favorable en parlant du vent: Le vent adonne (DARM.).

REM. *Adonner* est un t. de marine, dont nous étendons l'application. Ex.: Viendrez-vous me voir demain? Oui, si ça *adonne*, c'est-à-dire si l'occasion s'en présente, si j'en ai l'occasion, si je le peux sans inconvénient, ou, au fig.: *si le vent adonne*.

• **Affaler** (s') v. réfl. Néol. fam. (DARM.).

= Se laisser tomber. Ex.: S'affaler sur un banc, c.-à-d. s'y laisser tomber (DARM.).

REM. *S'affaler* se dit, en marine, d'un vaisseau qui accoste trop la terre, s'y engage et ne peut plus se relever, ou qui, par une fausse manœuvre, dépasse l'endroit où il voulait aborder, et d'un matelot qui se laisse glisser le long d'un cordage pour descendre plus vite (BESCH.); au sens noté plus haut, c'est un néologisme.

• **Ajoutement**, s. m. Vx. Non admis par l'ACAD.

= Action d'ajouter, ce qu'on ajoute (LAR.).

• **Alentir**, v. tr. Non admis par l'ACAD.

= Ralentir (DARM., LITTRÉ, LAR.).

• **Alentir** (s'), v. réfl. Non admis par l'ACAD.

= Se ralentir, devenir plus lent (DARM., LITTRÉ, LAR.).

REM. "Mot très bon, employé par Corneille, Molière et Rotrou" (LITTRÉ).

• **Bouledogue** s. m. Admis par l'ACAD. en 1835.

= Variété de dogue.

LE COMITÉ DU BULLETIN.

(à suivre)

## COMPTE RENDU

CH. GUERLIN DE GUER.— *Atlas dialectologique de Normandie*. 1<sup>er</sup> fascicule. In-8°, 158 pages. H. Welter, Paris. 1902. 15 fr.

L'*Atlas* de M. Guerlin de Guer est une œuvre scientifique de haute valeur.

Le premier volume contient plus de cent clichés qui reproduisent la distribution topographique d'un certain nombre de produits patois, choisis soit comme types phonétiques, soit comme types lexicologiques. Le territoire exploré est la région de Caen à la mer et comprend cinquante-deux localités. Un commentaire, des observations et des éclaircissements accompagnent chaque série de cartes, et les phénomènes les plus dignes de remarque dans le vocalisme et le consonantisme des parlers de cette région sont ainsi passés successivement en revue.

Un chapitre particulièrement intéressant est celui où l'auteur examine suivant quelles lois les parlers populaires ont été influencés par la langue de la ville, et étudie l'œuvre de l'infiltration du français dans le patois des communes explorées.

L'*Atlas* est suivi d'un répertoire toponymique, comprenant l'appellation patoise des communes et de quelques hameaux, la mention du nom de la fête patronale, des indications étymologiques relatives à l'origine des noms de lieux, etc.

Des phénomènes étudiés par M. G. de Guer dans ce premier volume, plusieurs nous paraissent tout à fait étrangers à notre parler. Tels les phénomènes relevés dans le consonantisme; nous ne connaissons pas de formes populaires canadiennes auxquelles on puisse appliquer le traitement des produits mentionnés dans ce chapitre. Il n'en est pas ainsi pour le vocalisme normand, dont on trouve des témoignages nombreux chez nous.

Aussi les observations de M. G. de Guer sur chaque série présentent-elles un intérêt singulier au point de vue de notre langage. Les lois de l'évolution phonétique normande peuvent expliquer la formation d'un grand nombre de mots canadiens, tels que: *mâtine* (mâtine), *frit* (fruit), *breume* (brume), *breune* (brune), *nos deux* (nous deux), *sou-cisse* (saucisse), *tèrir* (tarir), etc., et les formes similaires.

L'*Atlas* de la région de Caen à la mer sera suivi de ceux des régions de Troarn, de Falaise, de Pont-l'Évêque-Honfleur. Peut-être ces trois autres fascicules renfermeront-ils un plus grand nombre encore de types se rapprochant des nôtres.

A. R.-LAGLANDERIE.

## SARCLURES

\* \* \* "Saluons le départ de 1902 *avec gracieuseté*".

Voilà qui est bien pensé : soyons polis, même en saluant le départ des années qui s'en vont ; offrons-leur quelque gratification. Mais il est permis de croire que 1902 n'a pas besoin des gracieusetés qu'on peut lui faire.

\* \* \* "Rendez-vous en foule à la salle X et prouvez par là que ce n'est pas en vain que les directeurs du nouveau théâtre se sont imposé un sacrifice pour nous doter de ce que toute la ville doit être fière sans en arriver à un résultat raisonnable".

Le journaliste qui a écrit cette phrase sera sans doute heureux d'apprendre qu'à l'époque où les plaidoyers se faisaient en latin, un avocat fut chargé par un client, répondant au nom de *Mathias*, de réclamer un coq qu'on lui avait volé ; à force de répéter les noms de *gallus* (coq) et de *Mathias*, l'avocat finit par s'embrouiller, et au lieu de dire *gallus Mathias* (le coq de Mathias), dit *galli Mathias* (le Mathias du coq). De ces deux mots on fit une locution dont on se sert encore pour exprimer un discours confus, obscur, inintelligible, qui ne signifie rien : c'est du *galimatias*.

\* \* \* "On se sépara, le cœur content et profondément *gravé* du souvenir d'une réunion aussi agréable".

On a vu des personnes *gravées* de petite vérole ; mais des *cœurs gravés d'un souvenir*, cela est extraordinaire.

\* \* \* "Il *perpétru* ce crime dans sa demeure".

C'est français, bon français si l'on veut. Mais, dans les faits-divers, on ne devrait pas *perpétrer* des phrases comme celle-là.... Il est vrai qu'on en *commet* bien d'autres !

LE SARCLEUR.

---

Nous avons été heureux d'apprendre la fondation de deux nouveaux *Cercles d'étude du Parler français au Canada* affiliés à notre Société, l'un au Collège Joliette, l'autre au Collège de Lévis. Espérons que les élèves des autres maisons d'éducation de la Province, collèges et couvents, ne tarderont pas à former des associations pareilles.

Le 16 décembre dernier, le *Cercle d'étude* du Collège Joliette a choisi ses officiers : Président, M. Anthyme Ducharme ; Vice-président, M. Clovis Rondeau ; Secrétaire, M. Alphonse de Grandpré ; Directeurs, MM. Irénée Gervais, Louis-Philippe Lamarche, Joseph Manseau, Edmond Marion et Joseph Geoffroy.



## FEU LE DOCTEUR A. VALLÉE

*La Société du Parler français au Canada a perdu, le mois dernier, l'un de ses membres fondateurs, M. le docteur Arthur Vallée. Dès la première heure, il avait épousé avec un zèle ardent et sage la cause du parler français, et aussi longtemps que sa santé le lui permit, il fut assidu non seulement à toutes les séances de l'assemblée générale et du bureau de direction, dont il était, mais encore aux réunions du comité d'étude. Il prenait un intérêt singulier à nos travaux et y apportait une rare connaissance de notre langue, un goût délicat, un jugement sûr et éclairé. Médecin distingué, son autorité reconnue faisait l'orgueil de l'Université Laval. Monsieur le docteur Vallée était un lettré; sa parole, claire, élégante, et toujours correcte, savait rendre faciles les démonstrations les plus élevées, agréables les matières les plus arides; ses conférences attiraient à l'Université l'élite de la société québécoise. L'éminent professeur employait la plus grande partie de son temps à la médecine, spécialement à l'étude des maladies mentales; ses loisirs étaient consacrés à la littérature, à la linguistique, aux questions d'apologétique; il étudiait même la Somme Théologique de saint Thomas d'Aquin. Ses connaissances étendues, ses convictions scientifiques et religieuses donnaient à ses paroles une grande et légitime autorité.*

*Nous prions la famille de M. le docteur Vallée d'agréer l'expression de notre plus vive sympathie.*

## SPORT

On sait que ce néologisme a définitivement acquis le droit de cité en français. *Sport* se dit des exercices d'adresse ou de force, spécialement des exercices en plein air, tels que courses de chevaux, chasse, pêche, tir, etc.

Si ce mot sonne étrangement à nos oreilles, c'est que nous le prononçons mal et plutôt à l'anglaise ; pour me servir de l'alphabet phonétique du BULLETIN, nous disons "spo:rt" ou "spo[ô]:rt". Au contraire, prononçons-le, comme il doit l'être, avec le son *o* ouvert long et sans faire entendre le *t* final, "spo:r", il nous paraîtra français. <sup>(1)</sup>

Cependant, pour plusieurs, *sport* est un intrus qu'il faut désavouer. N'avons-nous pas les *jeux* ? disent-ils ; quel besoin avons-nous de *sport* ?

Il est vrai que nous avons le mot *jeux*. Mais encore faut-il considérer que certains *jeux* ne sont pas des *sports*, et que certains *sports* ne sont pas des *jeux*, et que ces termes ne sont pas synonymes, et que chacun d'eux a sa place dans le lexique. Et puis, faisons attention que le mot *sport* n'est pas, à proprement parler, un emprunt fait à l'anglais ; dérivé jadis du français, l'anglais *sport* nous est aujourd'hui restitué, et ce n'est pas la même chose. Cette distinction veut être faite dans l'examen des produits étrangers qu'une langue incorpore à son vocabulaire.

Si par son fonds primitif l'anglais se rattache à l'idiome germanique, la conquête de l'Angleterre par Guillaume le Conquérant y a introduit un nombre considérable d'éléments français. Au frottement des sons d'origine allemande, les vieux mots normands ont changé de figure. Ils ont aujourd'hui l'air saxon, mais chez la plupart l'empreinte romane est reconnaissable encore. Ce sont—le rapprochement, hardi peut-être, est suggestif—ce sont les enfants prodiges de la langue française. Ils nous reviennent, déformés, déchirés, mutilés ; ils font pitié, tant leur voyage a été pénible, dur leur exil, et grande leur misère ; ils ont laissé des lambeaux d'eux-mêmes à tous les buissons ; les uns sont estropiés, d'exotiques excroissances défigurent les autres. N'importe ! Nous les reconnaissons. S'ils ont conservé quelque chose de leurs éléments primitifs, si les contacts barbares n'ont pas tué en eux le germe latin, ils peuvent redevenir français. Dépouillons-les de leurs dehors postiches, jetons-les dans le creuset populaire où le

---

(1) Voir Hatzfeld et Darmesteter, Favre, Michaelis et Passy ; ces derniers écrivent, suivant le système de l'Association phonétique internationale, "spo:r".

verbe national s'élaboré, et fermente, et se purifie. Peut-être ces exilés, qui lourdement, gauchement sortaient naguère des gosiers anglais, se prendront-ils à voler, gracieux et légers, sur les lèvres françaises. L'Angleterre nous les avait empruntés, nous les lui reprenons. C'est justice.

Que si le vieux mot français nous revient méconnaissable et tel qu'il ne puisse plus jamais reprendre l'air de famille, il vaut mieux sans doute l'abandonner à ceux qui l'ont ainsi maltraité. Disons alors, un peu chauvins : "C'est un vieux mot français, soit ! Mais *ils* l'ont pris, qu'*ils* le gardent !"

Les mots qui nous reviennent d'Angleterre, et qui lui venaient de France, sont nombreux. Citons *budget, bill, jury, verdict, covenant, partenaire, confort, confortable, festival, rout, tost, mess, cottage, fashionable, gentleman, performance, flirt, warrant, chèque, stock, drainer, accise, excise, groom, reporter, square, tunnel, rail, railway, stopper, sport*, etc. Tous ces néologismes anglais sont aussi, au point de vue de leur origine médiate, des archaïsmes français.

*Sport* est donc un de ces mots portés en Angleterre par la conquête normande. C'est le vieux mot français *desport*, qui signifiait jeu, amusement, divertissement, récréation, joie, plaisir.

*Desport* était le substantif verbal de *desporter*, divertir, amuser, récréer. On trouve dans les vieux auteurs les deux formes *desporter* et *deporter*, *desport* et *deport*.

Alerent à Roem desduire et desporter.—(WACE, *Rom. de Rou*, v. 1956.)

En bois et en rivières demener son desport.—(ID., v. 299.)

Joies et déduits, oubliances et deportes.—(FROISSART, XV, 77.)

Les mots *déporter* et *déport* n'ont plus, dans le français moderne, le sens qu'ils avaient autrefois, mais la vieille acception nous revient par l'anglais, un peu moins générale cependant.

*Desport* a d'abord donné en vieil anglais *disport*, puis, par aphérèse, *sport*, comme le normand *despendre* est devenu successivement *to dispende* et *to spend*. Le tableau suivant raconte l'histoire de *sport* et ses étapes ;

bas-latin : \* *disportus, disporture* (DUCANGE) ➡ vieux français : *desport* ➡ vieil anglais : *disport* ➡ anglais moderne : *sport* ➡ français moderne : *sport*.

C'est au XVIII<sup>e</sup> siècle que *sport* a fait sa réapparition en France ; en 1878, l'Académie en a sanctionné l'usage et l'a introduit dans la langue officielle.

L.-Z. BOURGES.

360019

## LARMES ET RÉJOUISSANCES DE COMMANDE

---

Mes confrères de la Société du Parler français au Canada lisent sans doute les journaux canadiens-français. Il leur arrive parfois d'y trouver des *résolutions de condoléance* ou de *félicitation*, suivant qu'il s'agit de la mort d'un membre d'une société, ou de son élection, de sa promotion à une position quelconque. Ne trouvent-ils pas pour le moins étrange qu'une société décrète soudain qu'à ce sujet elle a ou elle va avoir de la peine ou de la joie, suivant le cas ?

Que dire du genre ?

Pour ma part, j'avoue en toute sincérité que cela produit sur moi un drôle d'effet ; je ne puis m'empêcher de trouver bizarres, cocasses, ces regrets et ces larmes, ces félicitations et ces réjouissances arrivant à point nommé.

Passons outre aux réjouissances. A vrai dire, elles sont rarement le sujet de pareille littérature ; à notre époque, elles provoquent plutôt de la *boustifuille*, soit qu'on célèbre l'élection d'un président de société, ou, moins que cela, d'un député, d'un échevin, d'un marguillier, soit qu'on veuille fêter un ami à l'occasion du vingt-unième ou trente-neuvième anniversaire de sa naissance, de ses *noces de fer-blanc*, de son retour d'un voyage pour affaires en Europe, à Beaumont ou à Saint-Tite, ou de l'heureuse apparition de sa première dent de sagesse.

Je ne m'occuperai que des *résolutions de condoléance et de sympathie*.

Un membre d'une société, d'une association quelconque, décède. . C'est peut-être moins ennuyeux pour lui, qui part, que pour les autres, qu'il laisse ; on s'était habitué à compter sur lui. Vite, le président ou le secrétaire de convoquer une réunion des membres de la société.

On a rédigé d'avance, ou l'on rédige séance tenante des *résolutions sympathiques*, qui s'écartent bien rarement, pour le style et l'agencement, du cliché suivant :

*Proposé* par Népomucène Bordeleau,

*Secondé* par Pancrace Malenfant,

*Et résolu* unanimement :

*Que* cette Société a appris avec une vive douleur la mort de M. X. . . .

*Que* les membres ressentent vivement la perte qu'ils font dans la personne de leur collègue, qui etc. . . . et déplorent la mort de ce citoyen honorable, dont etc. . . .

*Que* les brillantes qualités qui distinguaient M. X... lui avaient mérité l'estime, etc....

*Qu'ils* présentent à la famille leurs plus sincères sympathies ;

*Que* copie des présentes soit envoyée à la famille et à la presse pour publication.

Lecture faite, chacun tire un mouchoir de la poche de son veston et prend un air de circonstance, en débitant les phrases usitées en pareil cas. C'est un mouvement obligé, car l'assemblée a *décidé* que l'on regrette, elle a *résolu* que l'on déplore, elle a *décrété* enfin qu'on a de la peine... unanimement !

Il serait pourtant facile d'exprimer en français ses regrets, sa tristesse, son affliction, et d'éviter les clichés rebattus *secondé*, *proposé* et *résolu*, qui sentent leur anglais à grande distance, sans compter les *que* au commencement de chaque paragraphe.

La société ou l'association perd un de ses membres, ne peut pas ignorer le fait, et se réunit. Fort bien ! Elle désire exprimer son regret de la démission ou de la mort de ce membre. Le président ou tout autre officier pourrait, à la suite d'un préambule de circonstance, passer à l'*ordre du jour*, et le dire. Et cet *ordre du jour* pourrait être conçu dans les termes suivants :

La Société de ..... a appris avec un sentiment de douloureuse surprise la mort de Monsieur X... l'un des ses membres le plus dévoués. Dans cette pénible circonstance, elle se fait un devoir de rappeler les services précieux que le regretté défunt lui a rendus au prix de maintes fatigues et de nombreux sacrifices de temps et d'argent. Sa mort crée un vide, etc....

La Société désire informer la famille de Monsieur X... qu'elle prend sincèrement part à son deuil.

Elle exprime le *vœu* que les sociétaires assistent aux funérailles de leur confrère et que cet *ordre du jour* soit communiqué à sa famille ainsi qu'aux journaux de la ville.

Ce n'est pas une formule ; c'est un exemple, et un exemple sans prétentions. Cette rédaction ne me semble pas moins l'emporter sur le vieux cliché, du moins en ce qu'elle supprime les *proposé par X.... secondé par Z....* et *résolu unanimement....* qu'on a de la peine.

N. LEVASSEUR.

# TERMINOLOGIE

---

## LES CHEMINS DE FER

(suite)

**Heurtoir** (*butting post*).—Généralement en usage pour retenir les wagons.

Dans les gares, le *heurtoir* termine les voies. Il consiste ordinairement en une poutre en bois verticale solidement établie au bout de chaque rail.

On dit aussi *butoir*. Voir lettre B.—PALAA et autres.

**Lettre d'avis** (*advice note*).—C'est l'avis par écrit que doit envoyer la compagnie au destinataire quand la marchandise est livrable en gare.—SARRUT.

**Lettre de voiture** (*shipping bill* ou *bill of lading*).—Contrat de transport de l'expéditeur avec la compagnie. Correspond au *connaissance* en matière maritime. Remplacé aujourd'hui par le *récépissé* tout simplement.—SARRUT et autres.

**Lorry** (*lorry*).—On donne ce nom à de petits wagonnets ou trucks poussés à bras d'hommes.—PALAA.

On dit aussi : *wagonnets de service*.

**Manquants** (*shortage*).—Colis qui manquent au moment de la remise au destinataire.

*Avaries, manquants* et déchets.—SARRUT.

**Mât** (*semaphore* ou *switch post*).—La nuit, une lanterne est placée au sommet du *mât* pour indiquer par un feu rouge ou blanc si la voie est libre ou fermée.—VIGOUROUX.

*Mât* vaut presque autant que *poteau*.

**Magasinage** (*storage*).—Ce sont des frais accessoires au transport. Des marchandises sont laissées dans une gare au delà du temps réglementaire ; elles paient des frais de *magasinage*.

Appelé quelquefois *entrepôt*. Porte plus spécialement le nom de *stationnement* quand il s'agit de voitures, wagons, chariots.—SARRUT, PALAA.

**Messageries** (*express matter, fast freight*).—Colis, objets et paquets de toute espèce transportés *par grande vitesse*.

Ce sont des choses qui d'ordinaire ne souffrent pas de longs délais de transport ; ainsi les excédents de bagages des voyageurs, les denrées, les fruits, les poissons frais, etc., tous ces objets sont articles de *messagerie*.

On dit aussi *messageries* tout court, pour désigner ces marchandises.—PALAA et autres.

**Ordre de service** (*train sheet*).—Il suffit lorsqu'on veut se rendre compte des délais, de consulter les *tableaux des ordres de service* réglant la marche des trains.—SARRUT.

**Patinage** (*slipping of the wheel*).—Quand les machines tournent sans que le train avance, par exemple à cause de matière grasse sur le rail, on appelle ce mouvement *patinage*.—PALAA.

**Passage à niveau** (*level crossing*).—Voir *Croisement à niveau*.

Endroit où la voie ferrée rencontre la voie ordinaire, lorsque la différence de niveau n'est pas assez considérable pour nécessiter un pont.—M<sup>re</sup> GUÉRIN.

**Permissionnaire** (*holder of a pass or free ticket*).—Celui qui est porteur de carte de circulation gratuite est *permissionnaire*.—PALAA.

**Poseurs** (*sectionmen*).—Les brigades de *poseurs*, chargés des relèvements, réparations et travaux partiels des voies, sont uniformément composées d'un brigadier et d'un certain nombre de *poseurs*.

Ils doivent visiter, tous les matins, avant de se mettre à l'ouvrage, les voies de fer dans toute l'étendue de leur circonscription et renouveler cette visite, le soir, avant de quitter la ligne.—PALAA.

**Pilotage**. — Circulation temporaire sur une seule voie, en attendant que l'autre soit réparée, dans les routes à double voie.—VIG.

Un *pilote de service* est employé à cette fin.

**Ponceau** (*culvert, one span bridge*).—Pont d'une seule arche.—LAROUSSE.

**Permis nominatif** (*special permit*). — Ces permis de voyager sont appelés *permis nominatifs*, quand ils sont destinés à l'usage exclusif d'une certaine classe de personnes.—FÉOLDE.

Il y a aussi les *permis personnels, temporaires, etc.*

**Quai** (*platform*). — Pour l'embarquement ou le débarquement des voyageurs, animaux ou marchandises. Les quais pour les personnes portent aussi le nom de *trottoirs, etc.*—VIGOUROUX.

**Récépissé** (*shipping bill, bill of lading*).—La compagnie doit délivrer un *récépissé* à l'expéditeur, ou encore un double de la *lettre de voiture*. Voir ce dernier mot.

J.-E. PRINCE.

(à suivre)

# LEXIQUE

## CANADIEN-FRANÇAIS

(suite)

### Archaismes, Néologismes, Barbarismes, etc.

---

**Bill** (pron. bi:l) s. m. ← ang.

1° || Facture, note, addition (que le vendeur fournit à l'acheteur des marchandises qu'il livre, avec le prix auquel il les vend). Ex.: *Régler un bill* = acquitter une facture, une note.

2° || Feuille d'expédition, lettre de voiture, connaissement, etc. (en général tout document de transport de marchandises par chemin de fer, par bateau à vapeur).

3° || Affiche, écriteau, placard, pancarte. Ex.: *Poster un bill*, = coller une affiche, un placard.

4° || Menu, carte (ang. *bill of fare*).

5° || Billet de banque. Ex.: Un gros *bill*, = un billet de banque d'un chiffre élevé.

6° || Acte (dans la pratique légale). Ex.: *True bill*, = acte, arrêt de mise en accusation.—*No bill*, = acte, ordonnance, déclaration de non-lieu, (ou simplement) non-lieu.

¶ Le mot *bill* a la même racine que le franç. *billet* (*bullet* ← *bulle*, au sens de cédule, rescrit).—On trouve *bil* dans la *Gazette de France*, en 1685 (TRÉVOUX).—En 1762, l'Acad. a admis *bill*, dans le sens d'acte du Parlement anglais; on se sert de ce mot indifféremment pour une loi présentée (projet de loi) ou pour une loi promulguée (LITTRÉ, BESCH.). *Bill* commence à se glisser dans la politique française avec cette acception (BESCH.). Mais dans les six acceptions que nous avons relevées, c'est plutôt le mot anglais que nous employons, au Canada.

**Black-hole** (pron. bla:kó:l) s. m. ← ang.

|| Violon. Ex.: Passer la nuit au *black-hole*, = au violon.

*Violon*: prison contiguë à un corps de garde, où l'on enferme provisoirement ceux qui sont arrêtés le soir, en attendant que la justice les interroge le lendemain (LITTRÉ, DARM.).



**Bloc** (pron. blo-k) s. m. Acc. dét. ←= ang.

|| Pâté de maisons.

Un *pâté de maisons* est un assemblage de maisons formant une masse séparée des maisons voisines (DARM.), ou un seul édifice isolé ayant une forme arrondie ou carrée (LITTRÉ, BESCH.).

REM. C'est en ce sens qu'on dit, au Canada, un *bloc*, un *bloc de maisons*, acception empruntée de l'anglais *block*. Le plus souvent, on entend par *bloc* un groupe de maisons circonscrit par des rues; ex.: Il demeure deux *blocs* plus loin, c.-à-d.: Vous avez deux rues à traverser avant d'arriver chez lui.—Dans certaines villes de France, on dit, en ce sens: *île* ou *îlot*, du lat. *insula*, usité dans l'énumération des quartiers de Rome (LITTRÉ).

**Blotter** (pron. blo-tœ-r) s. m. ←= ang.

|| Feuille de papier buvard ou brouillard, buvard.

Un *buvard* (subst.) est un cahier de feuilles de papier buvard (DARM.).

**Bommer** (pron. bo-mé) v. intr. ←= ang.

1<sup>o</sup> || Nocer, fainéanter.

2<sup>o</sup> || Carotter ses amis, leur tirer des carottes.

**Bommeur** (pron. bo-mœ-r, var. bo-mœ:r) s. m. et adj. ←= ang.

1<sup>o</sup> || Noceur, fainéant.

2<sup>o</sup> || Carotteur.

**Booby** (pron. bâ:bé) adj. ang. sign. nigaud, et usité dans la locution

| *Booby-price*, = nigaud (s. m.). Ex.: Gagner le *booby-price*, = gagner le nigaud.

Le *nigaud* est un lot d'attrape dans une loterie (DARM.).

**Boodlage** (pron. bû-dla:j) s. m. ←= ang.

|| Concussion, corruption. Ex.: La fortune de cet ancien fonctionnaire est le produit du *boodlage*, = de la concussion.—C'est par le *boodlage* qu'il a pu faire rendre cet arrêt, = c'est au moyen de la corruption.

REM. La *concussion* est le gain illicite fait par un fonctionnaire abusant du pouvoir que lui donne sa charge (DARM.). La *corruption*, en droit criminel français, est le crime du fonctionnaire public qui trafique de son autorité, ainsi que le crime de celui qui cherche à le corrompre (LAR.). La *concussion* est donc le fait du fonctionnaire qui abuse de son autorité, de son influence, et reçoit de ses administrés ce qu'il sait ne lui être pas dû. La *corruption* est à la fois le fait du fonctionnaire concussionnaire et le fait de celui qui détourne ce dernier de son devoir et l'engage par des dons à exercer son influence en faveur d'une personne, d'une entreprise.

**Boodler** (pron. būdlé) v. intr. ← ang.

|| Concussionner, faire de la concussion, faire de la corruption.

REM. *Concussionner* ne s'entend que du fonctionnaire qui se laisse corrompre.

**Boodleur** (pron. bū:dlœ:r, var.: bū:dlœ:r) s. m. et adj. ← ang.

|| Concussionnaire.

REM. Le *concussionnaire* est proprement celui qui fait de la concussion, qui accepte des pots de vin, qui trafique de son autorité, qui se laisse corrompre. Le *boodleur* qui corrompt l'autre serait plutôt un *corrupteur*.

**Boom** (pron. bū:m, var.: bū:m) s. m. ← ang.

1° || Ce mot, qui n'a pas d'exact équivalent en français, désigne une hausse extraordinairement rapide dans les valeurs et dans les propriétés immobilières, une période que caractérisent un afflux de capitaux, une augmentation excessive de la population urbaine, une spéculation énorme portant surtout sur les biens-fonds, en particulier sur les terrains des villes, et une inflation générale (PIERRE LEROY-BEAULIEU, *Nouv. Soc. Anglo-Saxonnes*, p. 86 et p. 116).

En maints endroits, M. L.-Beaulieu emploie le mot *boom*, " la grande période d'inflation et de spéculation " (p. 117).

2° || Rustre. Ex.: Voyez quelles manières grossières il a : c'est un *boom*, = c'est un rustre.

**Boom** (pron. bō:m) s. m. ← ang.

|| Estacade flottante (barrage mobile destiné à retenir les bois de commerce).

**Boomer** (pron. bū:mé, var.: bū:mé) v. tr. ← ang.

|| Faire hausser (les valeurs); lancer, mousser, pousser (une affaire au moyen de réclames extraordinaires).

**Boss** (pron. bō:s) s. m. ← ang.

1° || Maître, patron, chef, chef d'atelier, propriétaire. Ex.: Le *boss* de la boutique, = le maître, le patron, le propriétaire, le chef de l'usine, de l'atelier.

2° || Contre-maître, celui qui conduit une équipe, qui dirige des travaux.

3° || Le plus fort, le plus habile. Ex.: Dans notre village, c'est lui qui est le *boss*, = le plus fort de tous, le plus habile.

4° || Bourgeois. Ex.: C'est un *gros boss*, = un riche bourgeois, un homme à l'aise.

5° || *Faire son boss*, = prendre de faux airs de supériorité et d'indépendance.

6° | *Faire le boss*, = vouloir se faire passer pour maître, pour propriétaire, pour patron, pour un homme riche.

¶ Cf. vx franç. *boseur* = vantard (MOISY).

**Bosser** (pron. bo:sé), *var.* : **Boster** (pron. bo:sté) v. intr. ← ang.

|| Conduire, diriger (des travaux, une entreprise); remplacer le maître. Ex. : Quand le maître est absent, c'est son secrétaire qui *bosse*, = qui dirige, qui conduit.

¶ La variante *boster* semble propre à l'Islet.

**Botchage** (pron. bo:ta:ʃ) s. m. ← ang. *to botch*, ravauder, saveter.

|| Bousillage, gâchage.

Le *bousillage* est un ouvrage exécuté sans soin, avec négligence, précipitation (DARM.), mal fait, peu solide (LAR.). Le *gâchage* est l'action de perdre quelque chose faute de soin, d'ordre (DARM.).

**Botcheur** (pron. bo:tœ:r) s. m. ← ang. *botcher*, ravaudeur.

|| Bousilleur, gâcheur.

C'est l'ouvrier qui fait du bousillage, du gâchage.

**Botcher** (pron. bo:té) v. tr. ← ang. *to botch*, ravauder, saveter.

|| Bousiller, gâcher, saveter.

*Boussiller* : exécuter quelque chose avec négligence (DARM.), d'une manière grossière, défectueuse (LAR.). *Gâcher* : perdre quelque chose faute de soin, d'ordre (DARM.). *Saveter* : faire un travail d'une manière grossière (DARM.).

**Bouppier** (pron. bo:pié) v. tr. ← ang. *to bounce*.

|| Berner.

*Berner* : molester quelqu'un en le faisant sauter sur une couverture ou *berne*, que secouent quatre personnes (DARM.).—La *berne* est la couverture même sur laquelle on fait sauter celui qu'on berne. "Etre poussé d'un coup de *berne* jusqu'à moitié chemin des cieux" (MAYNARD, cité dans Richelet).—On trouve aussi, dans certains auteurs modernes, l'expression *sauter en couverte*, pour être berné.

**Bracket** (prop. bra:két, *var.* : bra:kœt) s. m. et f. Ang.

1° || Applique.

Une *applique* est une plaque portant une ou plusieurs branches de candélabre, qu'on fixe au mur (DARM.).

2° || Tasseau, console.

Un *tasseau* est un petit support en forme de cul-de-lampe, fait dans une encoignure, pour poser un chandelier, un vase (DARM.). Une *console* est une pièce en saillie qui sert à porter des vases, des figures (LITTRÉ).—Le peuple, au Canada, dit plus souvent *tablette* que *bracket*, au sens 2e.

LE COMITÉ DU BULLETIN.

(à suivre)

## GLANURES

On trouve souvent dans la bouche de l'habitant canadien des expressions d'une justesse et d'un pittoresque étonnants. Il y a quelque temps se déroulait devant M. le juge Andrews, à Québec, un procès intenté à la municipalité de Saint-Marc (comté de Portneuf) par un citoyen de l'endroit. Un témoin, appelé à rendre compte d'un accident de voiture, dit que certaines parties du véhicule avaient été avariées, mais que l'âme était restée intacte.

O. A.

---

Par une nuit sans lune mais criblée d'étoiles, l'hiver surtout, une lumière indécise flotte dans l'air; c'est comme un crépuscule, c'est presque un clair de lune. Nos paysans appellent cela un *clair d'étoiles*. Nos paysans sont des poètes!

L.-Z. B.

---

On entend dire parfois d'un cheval pris dans un *banc de neige* et qui ne peut en sortir, qu'il est *embourbé* dans la neige. Cela fait sourire; car *s'embourber dans la neige* présente une association d'idées qui rappelle *monter à cheval sur un âne et tomber à plat ventre sur le dos*. Mais le peuple exprime la même chose par le mot *enneiger*, qui est fait sur le modèle *enterrer*. *Enneigé* se dit aussi, dans nos campagnes, d'une personne dont les habits sont couverts de neige.

Un substitut lexicologique assez bien inventé, recueilli à Québec : *malcompris* pour *malentendu*. "Y a pas de faute : c'est un malcompris"; c'est-à-dire : "Il n'y a pas lieu de blâmer personne; c'est un malentendu".

A. R.-L.

---

Un paysan vient à la ville vendre, avec les produits de sa ferme, des lièvres tués sur les plaisirs... du gouvernement. Or la chasse est à peine ouverte; ce sont les premiers lièvres de la saison. Aussi notre homme les offre-t-il comme il ferait une primeur : "Je les vends un peu plus cher que de coutume, mais pensez-y, Madame, c'est *matin* pour des lièvres".

L.

## SARCLURES

\*\*\* Depuis assez longtemps, un grand journal politique de Montréal a pris pour devise : "Le Canada pour les Canadiens". C'est la traduction littérale, mais peu littéraire, de "*Canada for Canadians*". En France, on dit : "La France aux Français"; c'est plus élégant, et surtout... plus français.

\*\*\* La *transportation*, d'après Guérin (*Dictionnaire des Dictionnaires*), est "l'action de transporter d'un pays dans un autre". Ce mot signifie le plus souvent la condamnation à être transporté dans une colonie pénitentiaire, et se rapproche, par cette signification du moins, de déportation. Il n'y a qu'en notre pays qu'on l'emploie pour *transport*, en parlant de marchandises.

\*\*\* A tout moment, nous lisons dans nos journaux que telle administration publique est *sous le contrôle* de M. Un Tel, qu'un incendie a été *contrôlé* par les pompiers, que tel parti politique a pris le *contrôle* des affaires de tel ou tel pays. *Contrôle* est devenu une espèce de mot-cheville que, à la manière anglaise, nous fourrons partout où apparaît une idée de domination, de maîtrise, ou même de simple direction. En français, ce mot a pourtant un sens bien précis; il signifie *vérification*, surtout dans le langage administratif. Par extension on l'applique au personnel chargé de la vérification, au lieu où elle se fait, etc. Il ne s'emploie jamais dans les acceptions énumérées plus haut. Il faudrait dire :

"Telle administration est *dirigée*...."

"L'incendie a été *maîtrisé*...." ou "L'incendie a été *circonscrit*."

"Tel parti politique *s'est emparé du pouvoir*...."

Ces observations ont déjà été faites par la plupart des écrivains canadiens-français qui ont fait la guerre à l'anglicisme : Buies, Clapin, Lusignan, Tardivel et autres. Malheureusement, elles n'ont guère produit de résultats. Certaines expressions consacrées sont si commodes qu'il faudra encore bien des efforts pour les extirper de notre langage. *Contrôle* est de celles-là.

\*\*\* Un journal de Québec, et non des moindres, traduit habituellement *quotations* (terme de finance) par *cotutions* et même par... *quotations*, ce qui est bien un comble. Il suffit d'ouvrir un journal français pour savoir que l'indication du cours des effets publics s'appelle *cote*, qu'il n'y a pas de *cotation* en français, et que—toujours

en français—la *quotation* ne touche ni de loin ni de près à la finance. Allons ! confrères, un peu de bon vouloir ! Notre origine française nous le commande.

\*\*\* Un journal de Montréal annonçait l'autre jour que "M. Monk serait *banquetté*". Il a probablement voulu dire qu'on banquetterait en l'honneur de M. Monk, ou tout bonnement qu'on lui offrirait un banquet. Bescherelle dit, au mot *banqueter* : "V. n. Fréquenter les banquets. Faire bonne chère. Fam. et peu usité".

Il est donc absolument impropre de donner à ce verbe la forme active, comme le font la plupart de nos journaux politiques.

Encore une faute qu'il serait facile de corriger, si l'on voulait s'en donner la peine.

\*\*\* "L'argent américain *investi* dans les différentes institutions financières".

C'est *placé* qu'on a voulu dire. On *investit* une place, on *investit* quelqu'un d'une mission ou de certains pouvoirs, mais on *place* des capitaux dans une entreprise.

Nous faisons cette observation, non pour le plaisir de taquiner un confrère, mais dans l'espoir qu'elle contribuera à faire disparaître de nos journaux un des anglicismes le plus fréquents et les plus disgracieux qui les déparent.

\*\*\* Le directeur d'un grand journal de Montréal, après avoir ridiculisé de son mieux l'œuvre de la Société du Parler Français, écrivait :

"M. Ernest Pacaud, rédacteur en chef du *Soleil*, est à Montréal depuis hier, en *relation* avec une cause importante dans laquelle il est demandeur".

En plaidant pour le baragouin, certains journalistes canadiens-français plaident *pro domo*. Ils serviraient mieux leur race en observant les vieilles règles de la grammaire française—les mêmes partout, quoi que l'on dise.

O. A.

\*\*\* "Un grand nombre de Canadiens-Français éminents des environs *et même de plusieurs endroits* ont accepté. . . ."

Les *environs* d'une ville comptent généralement *plusieurs endroits*, et si les Canadiens-Français éminents de W. . . . ne demeurent pas tous dans le même village, il n'y a pas lieu de s'étonner. A-t-on voulu dire : *et même de plusieurs endroits éloignés* ?

\* \* \* "Sensation dans les pianos".

Qu'est-ce que cela ? . . . C'est une vente de pianos destinée à produire une sensation dans le public. Mais l'annonce n'est guère rassurante au point de vue musical.

\* \* \* "M. X. est arrivé à la gare Bonaventure sur un char privé".

Il a dû avoir froid ; mais on suppose que durant le voyage, M. X se trouvait dans le char et qu'il n'est monté sur la voiture que pour entrer en gare.

. LE SARCLEUR.

Les patois de la Suisse romande s'éteignent ; à la fin du vingtième siècle, il n'y en aura plus trace ; le français littéraire les aura supplantés. Pour conserver aux générations futures au moins le souvenir de cette langue, bientôt disparue, en même temps que l'image de la vieille civilisation qui s'y reflète, quelques patoisants ont songé à créer un *Glossaire des Patois de la Suisse romande* ; ils y travaillent depuis deux ans, avec une vaillante cohorte de collaborateurs. Dans le *Bulletin du Glossaire*, M. L. Gauchat publie sur les parlers de la Suisse française une étude dont nous détachons la fin : "Le *Glossaire* sera tout simplement l'image aussi fidèle que possible, en même temps que la pierre funéraire de nos parlers romands. On y inscrira l'épithaphe : Ci-gît la langue au moyen de laquelle nos ancêtres ont exprimé leurs pensées pendant vingt siècles. Cette langue était rude et imparfaite, mais elle suffisait à leurs besoins. Aussi l'aimaient-ils et ont-ils voulu que sa tombe fût ornée d'une pierre commémorative. Des herbes de toute sorte pousseront autour de cette pierre. Les herboristes viendront en cueillir quelques échantillons, ils les examineront soigneusement, et feront peut-être quelques-unes de ces petites découvertes grâce auxquelles s'enrichit de jour en jour la science humaine".

\* \* \*

Le 29 décembre dernier, le *Cercle d'étude* du Collège de Lévis a élu ses officiers : Président, M. Jean-Thomas Nadeau ; Vice-Président, M. David Michaud ; Secrétaire, M. Edouard Fortin ; Assistant-Secrétaire, M. Alphonse Tardif ; Directeur, M. l'abbé S.-J. Lecours.

## COMPTES RENDUS

JAMES GEDDES JR.—*American French Dialect comparison*. Paper N° 1: *Two Acadian-French Dialects compared with the Dialect of Ste-Anne-de-Beaupré*. Deprinted from "Modern Language Notes", vol. VIII. Baltimore, Md.

Quelques philologues des Etats-Unis font du français parlé au Canada l'objet de leurs études. L'*American Journal of Philology* (Baltimore) a publié, de 1885 à 1889, une série d'articles sur l'histoire de la langue française chez nous, dûs à la plume de M. A.-M. Elliott, professeur à l'Université Johns Hopkins. En 1887, M. le professeur E.-S. Sheldon, de l'Université Harvard, le premier philologue des Etats-Unis, faisait paraître, dans les *Mémoires de l'Association américaine des langues modernes*, une étude sur le français parlé dans l'état du Maine. Mentionnons encore les travaux de M. A.-F. Chamberlain, publiés en 1890 dans les *Dialect Notes* (Boston), et en 1892-1893 dans les *Modern Language Notes* (*Dialect Research in Canada.—Notes on the Canadian-French Dialect of Granby, P. Q.*), ainsi que les observations faites à Sainte-Anne-de-Beaupré par M. J. Squair, professeur à l'Université de Toronto, et parues dans les *Mémoires de la Société Royale du Canada* en 1888. Enfin, M. James Geddes jr, professeur de langues romanes à l'Université de Boston, a consacré à notre parler deux études très fouillées. On a lu plus haut le titre de la première ; il sera rendu compte de la deuxième dans un autre numéro du *Bulletin*.

Dans ce premier fascicule, M. Geddes publie les observations qu'il a faites à Carleton et à Chéticamp, et fait comparaison des formes acadiennes recueillies dans ces localités avec les mots relevés par M. Squair à Sainte-Anne-de-Beaupré.

M. Geddes paraît avoir exploré Carleton et Chéticamp consciencieusement et enregistré le résultat de ses observations avec la plus scrupuleuse exactitude. Le savant professeur de Boston a dû choisir de bons sujets dans les deux centres acadiens, et ses transcriptions font preuve du soin minutieux qu'il y a apporté. Mais on peut lui reprocher de n'être pas venu lui-même observer sur place le langage de *nos gens* de Sainte-Anne, et d'avoir pris pour base de son étude comparative les notes insuffisantes et souvent erronées de M. Squair. Je ne sais comment celui-ci a procédé, mais les résultats de son enquête ne sont guère satisfaisants. Son oreille a-t-elle mal saisi les sons canadiens ? Sa méthode de transcription était-elle défectueuse ? A-t-il mal choisi ses



sujets, et interrogé par exemple de bons Pères belges ou français pour obtenir des types du langage des paysans canadiens de Sainte-Anne?... Je l'ignore. Mais son travail a dû pêcher par quelque endroit; les résultats en témoignent assez.

Dans une étude qui veut être si minutieuse et si exacte au point de vue de la transcription des parlers de chaque région et de la répartition topographique des produits, on aime à connaître l'âge, l'état social, le degré de culture intellectuelle des sujets interrogés. Ces renseignements sont du plus haut intérêt; car l'âge, la condition, le lieu même de naissance du sujet affectent parfois singulièrement la portée d'une observation. Celui qui est né dans le pays dont il étudie le langage, qui y a vécu, qui a fréquenté les différentes classes de la population, celui-là choisit sûrement les sujets qu'il faut; même, dans certains cas, réunissant des observations diverses, il peut conclure à un produit moyen. Mais celui qui explore un terrain étranger, où l'on parle une langue étrangère, risque de mal choisir ses sujets, d'enrichir inutilement son calepin de mots représentant un parler disparu ou de prendre pour parler moyen de la région celui d'un individu. Bien plus, la diversité des éléments qui ont constitué le peuple canadien-français, la situation particulière que nous ont faite les événements, notre contact avec les Anglais, font au dialectologue une obligation de prendre chez nous des précautions, inutiles peut-être dans d'autres pays.

Il serait trop long de faire un relevé de toutes les inexactitudes qui se trouvent dans les listes du professeur de Toronto. Qu'il suffise d'en signaler quelques-unes.

LISTE 1<sup>RE</sup> *Esclave, carotte, fable, châiment*. La lettre *a*, dans ces quatre mots, se prononcerait à Sainte-Anne, suivant M. Squair, comme l'*a* de l'anglais *hat*; ce serait donc un *a* ouvert, assez semblable à l' (*a*) de l'Association phonétique internationale, celui enfin qu'on entend dans *patte* mais tendant un peu vers l'*e* de *dette*. — Cela est inexact. Le paysan canadien-français, celui de Sainte-Anne aussi bien que d'ailleurs, prononce ces mots avec le son *a* fermé: "èsklà:v, ká:rot, fá:b, cá:t[s]imâ".

LISTE 2<sup>ME</sup> *Las*. — Evidemment, M. Squair a interrogé des étrangers. Nos gens disent plutôt, à peu près comme les Acadiens, *futigué* ("fá:t[s]i:ké").

LISTE 3<sup>ME</sup> *Age, âme, âne, arbre, base, blâmer, classe, espace, lâche, mурdi, pâte, rare, sable, vase*. Suivant M. Squair, *a* et *â*, dans ces mots, se prononceraient à Sainte-Anne comme *au* dans *chaud*. — La prononciation moyenne de ces mots, à Sainte-Anne, est plutôt celle que

M. Geddes a recueillie chez les Acadiens; elle fait entendre un *a* très fermé, correspondant à *aw* dans l'anglais *saw*, un son intermédiaire entre "à" et "o", et que nous noterions par "á[o]". Dans *mardi*, M. Squair remarque que l'*s* est muette. . . . Cela n'étonnera personne.

LISTE 4<sup>ME</sup> *Affaiblir, faible, aiguille, maison*. Les habitants de Sainte-Anne, d'après M. Squair, donnent à *ai* le son "è". — On entend beaucoup plus souvent "œ" dans les deux premiers mots, "é" dans le troisième, et le son "é" nasalisé dans le quatrième.

LISTE 9<sup>ME</sup> *Lèvre, fièvre, trèfle*.—Même remarque. Le son "œ" est plus fréquent dans ces mots que le son "è".

LISTE 12<sup>ME</sup> *Citerne, clergé, éternité, lanterne, liberté, proverbe, perpétuel, personnage, sergent, université, verdure*. M. Squair a entendu ces mots prononcés avec le son "é": "sitérn, klérjé," etc.—Nous nous demandons qui il a interrogé; car le peuple prononce plutôt "sitarn, klarjé", etc., avec le son "a" ouvert. Ici, M. Squair paraît se contredire: dans la liste 11<sup>ME</sup>, il affirme, ce qui est vrai, que *verbe, personne*, etc., sont prononcés par le peuple "varb, parson", etc., et dans sa liste 12<sup>ME</sup>, il veut que *proverbe* et *personnage* se prononcent chez nous "pro-vérb, pérsonaj". M. Geddes a aperçu cette anomalie et en a fait le sujet d'une note.

LISTE 14<sup>ME</sup> *Droite, étroite*. M. Squair dit qu'on prononce, à Sainte-Anne, "drwét, étrwét". — On prononce plutôt "drwèt, étrwèt", sinon "drèt, étrèt".

CONSONNES. *Cheval*. Suivant M. Squair, *v* = "f".—Dans la conversation rapide des gens instruits, soit. Mais, pour le peuple, et le plus souvent, *ch* = "j": "jval" (parfois "jwal" ou "jial").

*D + i ou u*. D'après les observations de M. Squair, *d* devant *i* ou *u* donnerait, à Sainte-Anne, *d + g*, c'est-à-dire l'articulation initiale de l'anglais *gender*, "dj".—Ce n'est pas la réalité. A Sainte-Anne, et dans tout le Canada français, *d + i* = "d[z]i", et *d + u* = "d[z]u". Un Canadien-Français n'a jamais prononcé "djur" pour *dur*.

*T + i ou u*. Ces groupements donneraient "tci, teu". — On n'a jamais entendu cela chez nous. Nous prononçons "t[s]i, t[s]u".

Avec un pareil point de départ pour établir une comparaison entre le français de la province de Québec et celui de l'Acadie, il n'est pas étonnant que M. Geddes ait éprouvé quelque difficulté à conclure. Il semble s'être lui-même défié, et fort judicieusement, des notes de M. Squair; il a souvent cherché à les contrôler au moyen de références à des ouvrages canadiens ou français; et il n'a tiré de son travail que deux conclusions générales: 1° que le parler acadien se rapproche

plus que le nôtre du "standard french"; 2° que tous les deux représentent assez bien le français du XVII<sup>e</sup> siècle.

Une comparaison faite sur des données plus exactes (je veux dire plus exactes pour ce qui concerne notre parler) permettrait peut-être de contester la justesse de la première conclusion. Et puis, j'en fais l'aveu, je ne saisis pas bien ce que veut dire l'expression anglaise "standard french", et ce que M. Geddes entend par là. Est-ce le français classique du XVII<sup>e</sup> siècle, ou la langue littéraire de nos jours? Cela ferait une notable différence. Il arrive au savant professeur de parler de la *formation définitive*, "the definite formation", de la langue française. Le "standard french" serait-il le français de l'époque où la langue aurait ainsi été définitivement formée?..... Mais à quel moment de l'histoire devrait-on placer cette époque? Et la langue française a-t-elle jamais été *définitivement formée*? N'est-elle pas plutôt une langue toujours vivante, qui n'a jamais été arrêtée, et qui évolue encore?... C'est un point qui, dans l'étude de M. Geddes, peut me paraître obscur, mais qu'une connaissance plus approfondie de l'anglais rendrait clair sans doute.

Quant à la deuxième conclusion, pour n'être pas nouvelle, elle n'en est pas moins juste. Il suffirait d'y ajouter quelques mots pour avoir une exacte définition de notre parler.

En somme, cette étude mérite des éloges pour tout ce qui représente le travail personnel de l'auteur. La critique que nous avons faite s'adresse plutôt à M. Squair. Mais le travail de ce dernier étant reproduit presque en entier dans celui de M. Geddes, il fallait examiner le premier pour juger le second.

A. R.-LAGLANDERIE.

UNE VIEILLE QUESTION.—Sous ce titre, M. Ed. Fabre-Surveyer a publié dans la *Revue Canadienne* (janvier) un article sur l'anglicisme.

La thèse de notre confrère est toute dans cette phrase: "*Le seul remède contre l'anglicisme, c'est l'anglais*". Nos anglicismes seraient "le résultat d'une connaissance insuffisante de la langue anglaise"; nous reproduirions servilement des tours anglais, faute de savoir qu'ils sont anglais. Il faudrait donc étudier davantage l'anglais et fréquenter ceux qui le parlent.

C'est, on le voit, de l'homéopathie. *Similia similibus*....

Sans doute, il est bon d'apprendre l'anglais; cela peut servir. Mais que la connaissance de cette langue conduise à la connaissance de l'autre, voilà qui paraît étrange! Nous usons de tournures anglaises,

non pas parce que nous ignorons qu'elles sont anglaises, mais bien parce que nous ignorons qu'elles ne sont pas françaises. De ce qu'un mot appartient à une langue, il ne suit pas nécessairement qu'il soit étranger à une autre; et cela est vrai surtout de l'anglais, dont le vocabulaire est en partie d'origine franco-normande. Celui qui traduit *co-respondent* par *correspondant*, dit M. Surveyer, commet un anglicisme affreux, faute de savoir l'anglais. . . . Au contraire! il fait un anglicisme, parce qu'il ne sait pas le français, parce qu'il ignore le sens du mot *correspondant*, parce qu'il ne connaît pas le mot qui doit traduire *co-respondent*. A quoi me servira d'avoir appris qu'un terme est anglais, si je ne sais pas comment exprimer la même chose en français? . . . . .

Aussi, M. Surveyer veut-il qu'on fréquente les anglais *qui parlent bien le français*. . . . A quoi bon, si l'anglais est le *seul* remède? Et s'il nous faut aussi du français, pourquoi aller chercher nos maîtres chez ceux qui ne connaissent pas cette langue, et à qui — M. Surveyer le dit lui-même — nous devons d'abord l'enseigner?

M. Surveyer, qui évidemment a voulu faire un paradoxe, y a réussi.

A. R.-LAGLANDERIE.

---

Nouveaux membres de la Société du Parler français au Canada (admis le 22 janvier 1903): Rév. P.-L. Guertin, C.-S.-V., N.-B.; Ch. Angers, M. P., Malbaie; C.-J. Angers, Chicoutimi; \* Paul Tardivel, Chicoutimi; \* l'abbé A. Simard, Webster, Maine; \* l'abbé Edmond Paradis, Séminaire de Québec; \* Ed. Gauvreau, Québec; \* J.-Alex. Gilbert, Québec; \* Arthur Geoffrion, Montréal; \* Mme H. Gérin-Lajoie, Montréal; \* E. Letienne, Saint-Boniface, Man.; \* Raoul Leduc, Ville Saint-Paul, Montréal; \* Urbain-J. Ledoux, consul des Etats-Unis, Trois-Rivières; \* l'abbé J.-A. Perrault, Terrebonne; \* Aug. Pacaud, St-Joseph, Beauce; \* J.-A. Poirier, Waterloo; \* l'abbé L.-N. Raymond, Saint-Hyacinthe; \* l'abbé Alex. Roy, Québec; \* l'abbé D.-C.-A. Winter, Washington, E.-U.; \* l'abbé D. Chénard, Saint-Eleuthère; \* J.-L.-P. Houde, Montréal; \* Germain Beaulieu, Montréal.

## LE PARLER FRANÇAIS DANS NOS COLLÈGES

---

On se remémore l'âpre débat soulevé par cette question il y a quelque dix ans. Sans vouloir intervenir entre les contestants, on ne saurait être mal vu à confesser des excès de part et d'autre. Pour notre part, nous admettrions sans peine des déficiences dans notre parler collégial. Seulement nous n'allons pas nous en étonner.

### I

Dans aucun milieu ne se manifeste davantage ce que nous appellerions volontiers le "cosmopolitisme canadien". Vers ces foyers de l'enseignement secondaire accourent les générations de toutes les parties de notre province, des provinces-sœurs, même de l'avoisinante république. Chacun y apporte ses usages, ses mœurs, son tempérament, mais encore son langage provincial ou paroissial. Tous ces éléments disparates s'amalgament et composent une langue telle qu'on y distingue difficilement les constitutifs originels.

Vu l'irréflexion native de tous ces esprits juvéniles, la succession précipitée et désordonnée de leurs pensées entraîne l'incomplet de l'expression, le peu de précision dans le vocabulaire et la syntaxe.

Parce que nos élèves sont jeunes, le cercle de leurs idées est nécessairement restreint. Cette pénurie idéologique les prive, par contre-coup, d'une foule de termes et réduit considérablement leur vocabulaire.

Et le contact donc avec des confrères d'une race hétérogène, considérés parfois—et combien à tort au point de vue classique surtout!—comme les membres d'une nation supérieure! Cette promiscuité, cette fausse conception incitent nos élèves canadiens-français à adopter certaines expressions, tout étonnées de cette accolade avec la pure et nette et limpide langue française.

Ces confrères leur arrivent d'ordinaire plus avancés en âge, l'esprit orienté vers un ordre d'idées assez différent, et alléchant au premier

abord. Pour traduire les mêmes concepts, nos jeunes, ignorants du vocabulaire qui les exprimerait, s'autorisent d'eux-mêmes pour en emprunter l'expression à la langue étrangère plutôt que de la puiser dans la leur. Et si par hasard ils utilisent leurs vocables nationaux, combien indûment parfois ils en revêtent ces idées nouvelles, étrangères même, quand encore elles n'atteignent pas l'étrange !

On sait enfin l'infatuation souvent inconsciente de l'écolier pour le langage métaphorique. Si l'on nous permettait de détourner un mot célèbre, nous dirions volontiers qu' "il se crée plus de métaphores en un jour dans les conversations de nos collégiens qu'en un an sous la coupole de l'Institut". Malheureusement—et là réside le défaut—les transpositions verbales ainsi prodiguées ne se caractérisent pas toujours par leur justesse, une des lois fondamentales du style métaphorique. L'idée imagée, surtout si l'image côtoie la caricature, s'épand de bouche en bouche pour grossir bientôt le vocabulaire écolier. Non pas que, dans ce pétrin, on mélange les substances les plus disparates : mais on ne veille pas avec assez de soin à la pureté des éléments combinés.

Ces incorrections n'enlèvent pas au parler collégial une pureté relative. Le mal tient moins à leur intrusion qu'à l'absence de certaines qualités.

## II

Pour s'expliquer par des causes naturelles, ces défauts n'en deviennent pas plus excusables. Ils doivent, croyons-nous, provoquer l'attention de nos étudiants et de la Société du parler français. Dans la réforme entreprise, c'est à la langue des collèges qu'il faut s'attaquer d'abord. Toutes les circonstances facilitent la tâche, toutes les raisons engagent à la poursuivre.

Nos écoliers, jeunes pour la plupart, ont l'esprit souple. Cet esprit, peu chargé encore, adhère sans peine à la première impression, qui s'y dépose comme sur la cire et s'y incruste à la longue comme dans le granit. Qu'on y laisse donc se fixer des expressions et des tournures vicieuses : il sera difficile de les effacer plus tard, quand elles s'y seront gravées. Au contraire, remplacez-les dès maintenant par les locutions du vrai parler national : elles ne pourront que s'y imprimer davantage avec les années.

C'est dans la jeunesse surtout qu'il faut s'imprégner l'esprit d'idées justes. Or "les mots sont les signes représentatifs des idées". Plus donc vous rendrez complet le vocabulaire, plus abondantes aussi seront les connaissances ; plus corrects les vocables, plus justes également les

notions qu'ils recouvrent. Quel meilleur moyen alors d'assurer la précision dans leurs concepts que de les exercer d'abord à la justesse de l'expression ?

La correction du langage constitue l'un des caractères essentiels du style. Puisque le style est la manière propre à chacun de traduire par des mots sa pensée, cette traduction ne se transformerait-elle pas en une véritable trahison, si l'écrivain futur, non prévenu au collège, ignorait quels vocables la langue autorise, quelles locutions ou formes syntaxiques elle condamne ? Ne parlons pas de la clarté : la pensée ne saurait jaillir limpide si l'on n'emploie les mots du parler usuel ou si l'on ne conserve aux anciens le sens qu'ils ont gardé jusqu'à ce jour.

Puis, quelle influence n'exercent pas nos jeunes au sein de leurs paroisses ! Pour nos populations, l'étudiant digne de ce nom devient presque un oracle : chaque mot tombé de ses lèvres est aussitôt relevé. S'il possède un langage distingué, on se fait un devoir de se modeler sur lui. On se reprocherait d'employer en sa présence une expression vulgaire ou incorrecte ; s'y risque-t-on ? on s'en excuse. Quel malheur que l'écolier abusât consciemment ou non de cette influence pour accroître les déficiences de notre parler populaire ! Corriger la langue collégiale, c'est donc travailler, d'une manière indirecte si l'on veut, mais encore efficace, à purifier l'héritage de la vieille France parmi les classes rurales.

Nos élèves joueront demain leur rôle sur la grande scène. On nous permettra d'appliquer à leur langage ce que l'Écriture affirme de la conduite : " L'homme suivra dans son âge mûr les voies parcourues dans sa jeunesse ". Auront-ils veillé, sur les bancs du collège, à en proscrire l'incorrection et la vulgarité ? dans leurs discours futurs leur verbe sera pur et portera d'heureux fruits <sup>(1)</sup>. Au contraire, s'ils ont laissé pénétrer dans leur esprit ces tournures non autorisées, leur parole alors sera pétrie de vocables inintelligibles. Au lieu de passionner la foule au profit de leurs convictions, ils provoqueront peut-être contre eux-mêmes des scènes comme celle que Buies a si allègrement racontée (Anglicismes et Canadianismes, pp. 99-103).

Toutes les raisons donc semblent engager les élèves à réformer leur langage dès les années du collège.

### III

Comment y parvenir ? Mgr Laflamme en a exposé les moyens dans son article de novembre dernier ; on ne peut qu'appuyer ses propositions.

---

(1) Cf. Mgr Laflamme (Bulletin, Novembre 1902).

Que l'on fonde, dans toutes les maisons de l'enseignement secondaire, des Cercles du parler français affiliés à la Société du même nom. Déjà le Séminaire de Québec a pris l'initiative du mouvement : nous espérons créer bientôt la même impulsion dans notre milieu.

Aucune société ne requiert une organisation et un fonctionnement moins compliqués. Une fois le groupe constitué avec un bureau de trois membres, chacun se place au poste d'observation pour recueillir les fautes des confrères : travail de récréation qui ne dérange en rien la marche des études. Aux heures de loisir on redemande à sa mémoire les formes incorrectes entendues pendant les voyages, au cours des vacances, dans les visites ou les relations d'amitié. Rien n'empêche que l'on entre en collaboration avec quelques confrères pour cette chasse à l'expression : les listes, complétées les unes par les autres, se chargent bientôt d'une foule de vocables fautifs dont on cherche en commun le correctif exact. Si l'on craint la surcharge, on divise la tâche. L'un se réserve de dénicher les mots français revêtus d'un sens étranger ; l'autre pourchasse les anglicismes ; la découverte des provincialismes et des vocables paroissiaux est confiée à un troisième, les tournures syntaxiques à un quatrième. Leurs listes, coordonnées par un secrétaire ou un rédacteur intelligent, fournissent au comité du Bulletin, qui en reçoit communication, des documents précieux pour son entreprise de réforme.

Les élèves des classes supérieures semblent plus aptes à cette œuvre. Elle exige la curiosité intellectuelle, la finesse d'observation, une certaine influence et une connaissance assez approfondie de la langue maternelle : toutes qualités qu'ils ont le devoir de posséder par naturel ou par acquisition. Avec un directeur actif pour veiller de loin aux opérations et indiquer la méthode à suivre, les moissonneurs découvriront et peut-être extirperont en peu de temps toute l'ivraie qui menace d'étouffer le bon grain dans le champ du parler collégial.

EMILE CHARTIER, PTRE

Séminaire de Saint-Hyacinthe, janvier 1903.

(à suivre)

---

Le 26 février dernier, l'hon. P. Boucher de la Bruère a été élu directeur de la Société, pour remplir la vacance créée par la mort du docteur Arthur Vallée.



## NOTE SUR LE MOT: CHENIQUER

---

On se souvient de la dispute de M. Firmin Paris et de M. B. sur l'origine du mot *cheniquer*, dispute qui, commencée dans la *Semaine Religieuse de Québec*, se continua dans l'*Événement* et le *Soleil*.

M. Guerlin de Guer a bien voulu écrire là-dessus, pour le *Bulletin du Parler français*, la note que nous publions. Il est juste, croyons-nous, de faire connaître les données que lui avait fournies notre secrétaire. Les voici.

"*Cheniquer* ("cni-ké") est un verbe intransitif. Il signifie renoncer à la lutte sans coup férir, céder lâchement devant un adversaire, manquer de courage, abandonner une entreprise par crainte d'insuccès ou de danger. Il ne va pas sans un certain mépris; on *chenique*, quand on recule devant un obstacle, une difficulté, que, par honneur, devoir, ou parole donnée, on était tenu de rencontrer. *Cheniquer* est l'acte d'un lâcheur, d'un peureux, d'un couard, d'un lâche. Par exemple, Pierre s'est vanté qu'il froterait les oreilles à Jean; rendu sur le terrain, il refuse de se battre: il *chenique*. Deux amis conviennent de faire quelque chose ensemble, l'un d'eux refuse ensuite: il *chenique*. Parfois, *cheniquer* signifie simplement céder, plier (comme le verbe normand *baquer*). Aux enchères publiques, deux enchérisseurs se disputent un objet mis en vente; le premier renonce à acquérir cet objet et retire sa mise: il *chenique*.

"Voilà le sens canadien de *cheniquer*. D'où vient ce mot? Les uns pensent qu'il nous vient de France; qu'il a toujours existé dans les parlers français, après avoir existé dans le latin populaire sous la forme \* *canicare*. *Canicare* serait l'action du chien qui "lève la cuisse et puis s'en va tout à fait refroidi". Les autres veulent tirer *cheniquer* du verbe anglais *to sneak*. *To sneak*, en anglais, c'est s'esquiver, fuir comme une personne qui aurait honte, qui ne voudrait pas être vue, c'est agir lâchement. *Sneak* (← saxon *snican* ← danois *sniger*) se prononce "sni:k".

"Au sujet de cette dernière hypothèse, je vous ferai remarquer deux choses:

"1° Le gr. *ea* anglais, qui se prononce "i:", devient généralement "i" dans les mots anglais francisés au Canada. De plus, nous avons l'habitude de former nos verbes empruntés à l'anglais en ajoutant au radical la terminaison verbale *er* = "é". Cela serait en faveur de l'étymologie anglaise.

"2° D'autre part, il y a pas d'exemple, dans les mots anglais francisés au Canada, d'*s* initiale permutant avec "c". En outre, on aurait dû dire "sniké" puis "cniké", et le produit "sniké" n'a pas été relevé.

"D'où nous vient donc le mot *cheniquer*?"

LE COMITÉ DU BULLETIN

M. Adjutor Rivard, le dévoué collaborateur de la "Revue des Parlers populaires", a bien voulu me soumettre une question relative à l'étymologie du mot canadien-français *cheniquer*, au sens de : "céder lâchement, reculer devant une lutte".

Je crains de n'être pas en état d'apporter beaucoup de lumière dans le débat.

J'ai la conviction intime — je commence par le déclarer — que le fond de la langue franco-canadienne consiste en apports de mots du français dialectal, normands, poitevins, saintongeais, introduits au Canada, il y a deux siècles, et que, partant, c'est au latin qu'il convient de rapporter la grande majorité des mots de cette langue.

Mais—je dois le dire—la forme *cheniquer*, objet du litige, ne me paraît pas d'origine romane.

On propose, pour l'expliquer, un hypothétique *canicure*, qui n'est pas attesté dans le latin populaire (le *Glossaire* de du Cange n'en fait pas mention) et qui, s'il existait, donnerait, en tout cas, tout autre chose que *cheniquer*.

On fait appel à l'argot français *schnick*, que n'a pas enregistré le *Dictionnaire général*, mais qui figure dans Littré. Ce produit n'a rien à voir avec celui qui nous intéresse. *Schnick*, au sens d'eau-de-vie forte, est directement emprunté du patois allemand *schnick*, de sens identique, et le verbe "cniké" (= boire), cité dans Dottin, n'est qu'un dérivé de ce même produit. Inutile de dire qu'il n'a pu, de près ou de loin, exercer aucune influence sur notre canadien "cniké".

Reste l'étymologie par l'anglais *to sneak*. Elle serait assurément acceptable si l'on nous offrait la forme intermédiaire "sniké". Mais cette dernière paraît faire défaut.

Je reconnais, avec mon savant maître, M. Antoine Thomas, que j'ai tenu à consulter sur ce point, que l'influence d'une forme comme *rechigner* a peu de vraisemblance.

En conséquence, j'engage les membres de la "Société du Parler français au Canada" à rechercher si le canadien n'offre pas quelque exemple de *ch* = *s* + consonne dans les mots empruntés à l'anglais, ou si, par exemple, l'argot américain n'aurait pas modifié la forme de l'anglais primitif *to sneak* en une forme *to shneak*, qui donnerait le mot de l'énigme.

Il me sera permis de finir par un conseil.

Je suis loin de méconnaître l'intérêt que présentent les recherches étymologiques. Mais j'estime qu'un intérêt plus pressant s'attache à l'étude de la distribution topographique des produits linguistiques et,

notamment, à la fixation des limites précises du domaine linguistique français au Canada.

C'est à cette tâche que je convie les dialectologues franco-canadiens d'outre-mer.

CH. GUERLIN DE GUER,

Docteur ès lettres.

Paris, le 15 janvier 1903.

---

## LE BULLETIN EN FRANCE

De la *Revue des Parlers populaires* (décembre 1902):

" Nous sommes heureux d'annoncer que la Société du Parler français au Canada . . . . a décidé la publication d'un *Bulletin* périodique, dont nous avons sous les yeux les deux premiers numéros. Hâtons-nous d'ajouter que, si l'idée en est excellente, elle nous paraît aussi réalisée excellemment.

" Tous nos compliments aux promoteurs de cette utile entreprise qui ont compris—alors qu'on s'entête, chez nous, à ne le vouloir pas toujours comprendre—la nécessité d'une transcription phonétique. On comprendra qu'en outre, nous soyons particulièrement flattés de voir nos frères du Canada adopter notre propre méthode de graphie dialectologique.

" Tout est à lire dans ce *Bulletin*.

" Les noms seuls des membres de la nouvelle Société ont pour nous je ne sais quelle piquante saveur de terroir, et nous éprouvons un sentiment de surprise émue à nous retrouver comme en famille.

" Les premières listes de mots publiées par le comité du *Bulletin* nous font présager une abondante et précieuse récolte de bons vocables de jadis dont le rapprochement avec les formes de nos patois modernes présentera un intérêt puissant".

---

Nouveaux membres de la Société du Parler français au Canada (admis le 26 février 1903): Th.-A. Blanchet, avocat, New-Carlisle ; \* le docteur M.-J. Ahern, Q. ; \* J.-B. Blanchet, avocat, Saint-Hyacinthe ; l'abbé G. Côté, Sainte-Croix ; \* l'abbé T.-C. Duret, Paspebiac ; \* Alph. Dumais, Q. ; \* l'abbé H. Gignac, Sherbrooke ; \* L.-Z. Joncas, Q. ; \* Eugène Lafontaine, Montréal ; \* le docteur Alph. Lessard, Q. ; \* l'abbé P. Moulin, Saint-Laurent-de-Montréal ; \* Ph. Valiquette, Montréal ; \* Mlle Eugénie LeBel, New-Carlisle.

# LE PARLER CANADIEN-FRANÇAIS

## OBSERVATIONS

---

Notre comité d'étude reçoit des membres de la Société, des abonnés du *Bulletin* et des cercles affiliés, des listes de mots populaires recueillis dans différentes régions de la Province. Or le comité, dans ses études, suit l'ordre alphabétique, et beaucoup de mots lui sont soumis qui devront attendre longtemps leur tour. Aussi avons-nous songé à publier de temps en temps quelques-uns de ces vocables canadiens-français, choisis parmi les plus caractéristiques. Nos collaborateurs pourront les étudier et communiquer à la Société le résultat de leurs recherches.

Nous nous abstiendrons, dans ces listes, de faire les remarques que suggèrent certains mots, comme *duire*, *jouxte*, *bazir*, etc. Nous nous contenterons de reproduire chaque forme, telle qu'elle nous est communiquée, avec le sens qu'on nous indique et comme on nous l'indique. Ce sont des matériaux, bons à noter, mais qu'il faudra examiner, peser, juger. Pour les produits qui ne paraissent pas d'un usage absolument général, d'après nos informations, nous mentionnons les localités où on les a recueillis ; simple indication qui ne veut pas dire qu'on ne puisse aussi les rencontrer ailleurs. Plusieurs, enfin, nous sont fournis dans une phrase entendue : nous reproduisons la phrase.

Dans ces listes, respectant l'orthographe employée par nos correspondants, nous ne nous servirons de la transcription phonétique que pour certaines formes spéciales.

Notre but n'étant pas de classer les observations, mais seulement d'enregistrer les plus caractéristiques, nous ne séparons pas les produits phonétiques et les substituts lexicologiques, les irrégularités morphologiques et les syntaxiques.

---

*Ça ne me duit point* = ça ne me convient pas, ça ne me plaît pas. . . . *Ma maison est jouxte le chemin* = ma maison est près du chemin. . . . *Le mouton est bazi* = le mouton est disparu. . . . *J'espère que vous ne bazirez pas* = j'espère que vous ne mourrez pas, que vous ne disparaîtrez pas. . . . *Gelaudé* = un peu gelé. . . . *J'en ai à goêche* = j'en ai beaucoup. . . . *Des m'nutés* = des choses menues, petites. . . . *Peu m'en chant* = je ne m'en occupe pas. . . . *Elle est bien gingeollente* = elle est gaie, elle est folâtre. . . . *Infoucable* = maussade, difficile à dompter. . . . *S'agrouer* = s'accroupir. . . . *Chamborder* = entourer, border. . . . *Afficolant* = inutile, nuisible (Montcalm 1).

---

(1) Parler acadien.

*Adroisse* = adresse.... *Désamain* = désavantageux.... *Déserrer* = désarter.... *Ecriancher* = disloquer.... *Charlander* = achalandier.... *Mulotter* = aller lentement au travail.... *Gabionner* = habiller chaudement.... *Sagant* = malpropre (Saint-Edouard-de-Lotbinière).

*Quat' poteaux, quat' épées* = espèce de voiture à deux roues (région de Québec).

*Goudrille, gaudrille* = lame de bois ou de métal destinée à conduire l'eau d'érable de l'arbre à la chaudière (Comtés de Portneuf, Dorchester, Bellechasse, Beauce, Lévis, Lotbinière, Montmorency, L'Islet, Kamouraska, Témiscouata, Rimouski, Matane, Lac-Saint-Jean).... *Gouterelle* = même sens (Deschambault, Cantons-de-l'Est).... *Chalumeau* = m. s. (plus rare).

*Cerise-à-grappier* = cerisier à grappes (Saint-Romuald).... *Bat-touète* = battoir de blanchisseuse (L'Islet).... *Comportement du temps* = apparence du temps.... *J'm'enlève* = je m'en vais.... *Fiofer* = faire avec la bouche un bruit spécial, quand on mange avec appétit (Lotbinière).... *Super* = m. s. que *fiofer* (Région de Québec).

*Béloné* = espèce de gros saucisson (Comtés de Joliette, Berthier, L'Assomption, Montcalm).

*Débrette* = fête de famille, grand souper (Maskinongé).

*Déplette* = vive.... *Endorer*.... sortir, passer vite par une porte.... *Norturo* = petit cochon.... *Je couserai* = je coudrai.... (Saint-Edouard-de-Lotbinière).

*Précipite* = précipice.... *Ferreur* = maréchal-ferrant (Saint-Henri-de-Montréal).

*Aras* (arà) = près, près de (Comtés de Portneuf, Dorchester, Bellechasse, Beauce, Mégantic, Lévis, Lotbinière, Montmorency, Montmagny, L'Islet, Kamouraska, Témiscouata, Rimouski, Matane, Lac-Saint-Jean).... *Auras* (orà, orá) = m. s. (Comtés de Joliette, Berthier, l'Assomption, Montcalm; Saint-Henri-de-Montréal).

*Oiseau de pré* = oiseau de proie.... *Fonçure de chapeau* = coiffe.... *Cornas* = cadenas.... *Bébelleries* = jouets.... *Une bossuse* = une bossue.... *Aiaux* = noyaux (Chateauguay).

*Rossignaux* = rossignols, pl. (Saint-Edouard-de-Lotbinière).

*Bretter* = se faire attendre (presque partout dans la région de Québec): = pénétrer là où l'on n'a pas affaire (Saint-Romuald); = faire: *qu'est-ce que tu brettes là?* = qu'est-ce que tu fais là? (Joliette).

*Pigras* = boue gluante.... *Pigrasser* = patauger, marcher dans la boue (Région de Québec).

LE COMITÉ DU BULLETIN

(à suivre)

# TERMINOLOGIE

## LES CHEMINS DE FER .

(suite)

**Réexpédition** (*reshipment*). — On entend par là le transport des marchandises en dehors de la limite du factage et du camionnage auxquels les compagnies sont tenues. Mais ces services prennent plutôt le nom de *correspondance* pour la grande vitesse et de *réexpédition* seulement pour la petite vitesse.

Ce mot de *réexpédition* désigne aussi le fait de renvoyer un colis. Ainsi, sur ordre de l'expéditeur, la compagnie arrêtera une marchandise en cours de route et la lui retournera. — De la part de la compagnie, c'est *expédier* une deuxième fois.

Les manœuvres par lesquelles les employés d'une compagnie font passer un wagon de la ligne d'un réseau sur la ligne d'un autre réseau se nomment encore *réexpédition* (*transfer*). — SARRUT, PALAA.

C'est une nouvelle *expédition* qui s'opère.

**Registre des arrivages** (*inward freight register*). — On y inscrit tous les colis arrivés, qu'ils soient livrables en gare ou à domicile.

**Remises à machines** (*round houses*). — Ce sont des bâtiments construits pour dépôt des machines. — PALAA.

Les rotondes à machines locomotives sont des *remises*.

On dit : *remiser* une machine, une voiture.

**Rail** (*rail*). — Expression universellement employée. Bien entendu, on doit prononcer à la française. — Le mot, du reste, est d'origine anglo-normande. Nous avons repris notre bien simplement.

**Sabot d'enrayage** ou **sabot** tout simplement. A deux acceptions :

1<sup>o</sup> Plaque de fer qu'on met sous l'une des roues d'une voiture, (le *camion*, par exemple, ou tout autre *charriot*) dans les descentes, afin d'augmenter le tirage en substituant le glissement au roulement. — M<sup>GR</sup> GUÉRIN.

Les cochers, à Québec, connaissent bien le *sabot d'enrayage*.

2<sup>o</sup> Appliqué aux wagons du train, le sabot est cette partie du frein qui touche à la roue et produit le frottement. BACLE (Les voies ferrées).

J.-E. PRINCE.

(à suivre)

# LEXIQUE

## CANADIEN-FRANÇAIS

(suite)

### Archaïsmes, Néologismes, Barbarismes, etc.

**Acmoder** (pron. akmodé) v. tr.

|| Accomoder.

¶ Cette syncope se fait dans le centre de la France (JAUBERT), et dans la Normandie (MOISY, DU BOIS). MONTESSON (*Haut-Maine*) donne : *aquemoder*.

**Adonner** (pron. adoné, *var.* : adèné) v. intr.

|| Convenir, s'ajuster, se prêter à, être à sa place. Ex. : Ces deux morceaux de bois *adonnent* bien l'un sur l'autre = s'ajustent bien.— La pendule *adonne* bien sur ce meuble = paraît bien sur ce meuble.— Cette pièce de bois *n'adonne pas* pour cet ouvrage = ne convient pas, n'a pas la forme ou la dimension voulue.— Viendrez-vous nous voir ? Oui, si *ça adonne* = oui, si les circonstances s'y prêtent, si l'occasion s'en présente.

¶ En franç., *adonner* est un terme de marine, sign. : être favorable, se présenter favorablement, venir dans une direction favorable, en parlant du vent : le vent *adonne* (DARM). Nous ne faisons qu'étendre l'application de ce verbe : la marée *adonne*, etc.— En Normandie, on emploie *s'adonner* avec le sens de convenir, s'ajuster (ROBIN).

**Affiler** (pron. afilé) v. tr.

1<sup>o</sup> || Amadouer. Ex. : Pour m'amener à son but, il a commencé par m'*affiler* avec de belles paroles = m'amadouer par de belles paroles.

2<sup>o</sup> || Préparer. Ex. : Il ne craint pas la discussion là-dessus, il est bien *affilé* = il est bien préparé, il est ferré, ferré à glace sur ce sujet.

¶ On trouve *s'affiler* au sens de se préparer dans le vx franç. (BONNARD).— Dans le Haut-Maine, *s'affiler* se dit de la tournure que prend une affaire : ça *s'affile* bien ou mal (MONTESSON). Dans la Normandie, *affilé* = qui va bien (*Bull. des P. N.*, p. 467).

**Agrès** (pron. agrè) s. m. Acc. dét.

1° || Engin, accessoires. Ex.: Des *agrès* de pêche = des engins de pêche.—L'*agrès* d'une voiture = les coussins, le fouet, etc.—L'*agrès* d'une maison = le mobilier.

¶ *Agrès*, en franç., est un terme de marine qui sign. l'ensemble des objets nécessaires pour équiper un navire; les *agrès* comprennent donc les cables, les vergues, les voiles, les avirons, les ancres, la barre et, en général, tout ce qui n'est pas la coque, les mâts seuls, les armes ou les munitions (LAR.). Les engins de pêche ne sont pas compris dans les *agrès*, et c'est par extension de sens qu'on dit, au Canada: *agrès de pêche*.

2° || Outils, outillage (l'ensemble des outils de divers métiers). Ex.: Emporte tes *agrès* = tous tes outils.

¶ C'est encore une extension de sens.

3° || Importun, personne incommode, désagréable.

**Aigrette** (pron. é-grèt) s. f. Acc. dét.

|| Fêtu de chanvre ou de lin.

¶ Nous appelons *aigrettes* des morceaux de l'écorce du lin. La *chènevotte*, en franç., est le chanvre dépouillé de son écorce.—*Aigrette* a le sens de fêtu de chanvre dans le Maine (DOTTIN, MONTESSON).—"Le fermier sortant doit employer les *égrettes* à faire des litières" (Renault, *Notice sur Saint-Christophe-en-Champagne*).—*Aigrette*, en franç., sign.: faisceau de crins, de plumes, dont on orne une coiffure (DARM.).

**Air** (pron. è:r) s. m. et f. Arch.

|| Erre (s. f., t. de marine), élan, vitesse, train, allure. Ex.: Avoir de l'*air* = avoir de l'erre (t. de m.), avoir pris son élan, aller vite.—Donner de l'*air* = donner de l'erre (t. de m.), accélérer le mouvement d'une machine, l'allure d'un cheval.—Donner un *air d'aller* = donner de l'erre (t. de m.), mettre en mouvement, faire partir, chasser loin.—Prendre de l'*air* = accélérer son train, son allure, prendre de la vitesse.—Prendre un *air d'aller* = prendre son élan, s'élancer.

¶ C'est une faute que d'écrire *air* en ce sens, bien que les grammairiens aient longtemps hésité entre *air*, *aire* et *erre*, pour dire l'allure, le train, la vitesse (BESCH.); aujourd'hui, on écrit *erre* (ACAD., DARM.). Mais *erre* est plutôt aujourd'hui un terme de marine, sign.: vitesse d'un navire en marchant (DARM.): diminuer l'erre d'un vaisseau (ACAD.); ce bâtiment n'ayant pas assez d'erre, le gouvernail ne fonctionne plus (LITTRÉ). Prendre de l'erre, c'est prendre de la vitesse, quand un navire appareille ou se remet en route; donner de l'erre, c'est donner une grande vitesse à une embarcation. *Erre* est cependant



usité dans les locutions suivantes: aller belle erre, aller grand'erre, pour marcher ou courir très vite, et au fig. aller grand train dans une voie quelconque (LAR.); pour prendre la fuite, on dit aussi bien: prendre de l'erre (LAR.), que: se donner de l'air (LITTRÉ).

Autrefois, *erre* (← *errer* ← lat. *itinerare*, marcher), que l'on écrivait aussi *air*, *aïr*, *ahir*, *aire*, signifiait course, voyage, chemin, train, allure, ardeur, impétuosité, violence (LACURNE, BONNARD, GODEFROY, LACOMBE), et on l'appliquait en général à l'allure, etc., d'une personne, d'un animal, etc.

Nous employons donc le mot *erre* (que nous écrivons *air* et que nous faisons souvent masculin) dans un sens français, mais nous l'appliquons—comme dans le vieux français—au train, à la vitesse, à l'allure d'une personne, d'un cheval, d'un objet quelconque, alors que dans la langue moderne il s'entend plutôt de la vitesse d'un vaisseau.

**Aïrer** (pron. è:rè, var.: è:rè) v. tr. Arch.

|| Aérer, exposer à l'air, donner de l'air. Ex.: Une chambre bien *aïrée* = bien aérée.

¶ On trouve *ayrer* dans LACURNE; dans PALSGRAVE: "Ayrés ces dras de paour de vers" (*Escl. de la langue fr.*, p. 419); dans MELLENA (*Dictionnaire ou Promptuaire françoys-flame*: g, en 1589). OUDIN (*Recherches*) donne *aéré*, *aerer*. RICHELET écrit *airier*, *aerier* et *aerer*, et ajoute: "Ce mot n'a pas grand cours, et en sa place on dit *mettre en bel air*". L'ACAD. a écrit *airier* en 1694 et en 1740, *aérer* en 1762, etc.—"Voilà comment on met en avant plusieurs mots, comme ceux qui disent: Voici une maison bien *aérée*, au lieu de dire *aérée*" (BÉROALDE DE VERVILLE, *Le Cabinet de Minerve*, p. 151).—On dit encore *airer* dans la Normandie (MOISY, DUBOIS, ROBIN), dans le centre de la France (JAUBERT), dans le Berry (LITTRÉ), dans la Suisse Romande (LITTRÉ), dans la Saintonge (EVEILLÉ).—Dans son *Esthétique de la langue franç.* (1899), RÉMY DE GOURMONT dit: "*Aïré*.—B. en meilleur que *aéré*. Il faudrait oser s'en servir".

**Airs** (pron. è:r) s. m. pl.

|| Etres, aïtres. Ex.: Connaître les *airs* = les êtres d'une maison.

*Etres*: disposition des lieux dans un bâtiment (DARM.). *Aïtres*, m. s., est rare.

**Aïrrhes** (pron. è:r) s. f. pl. Arch.

|| Arrhes.

*Arrhes*: argent qu'un acquéreur ou un locataire donne pour garantir l'exécution d'un marché verbal, et qu'il perd s'il rompt le marché (ACAD.).

¶ Dans le vieux français, *erre* a été synonyme de *arrhe* (LACURNE), et cette prononciation, "èr", a duré jusque dans le XVIII<sup>e</sup> siècle (LITTRÉ). Au témoignage des grammairiens, au XVI<sup>e</sup> siècle et jusque vers le milieu du XVII<sup>e</sup>, on prononçait *erre* (ODET DE LANOUE, *Dict. des rimes françoises* [1596]; MARTIN, *Grammatica gallica* [1632], p. 3; OUDIN, *Grammaire françoise* [1633], p. 1 de l'édit. de 1645; CHIFFLET, *Essay d'une parfaite grammaire de la langue françoise* [1659], p. 3). A la fin du XVII<sup>e</sup> s., *arrhes* ne se disait qu'au figuré, en parlant des choses saintes: *les arrhes du salut*; au propre, on se servait du mot *erres* (BOUHOURS, *Remarques* [1694], p. 449 de l'édit. de 1692; RICHELET, *Nouveau Dict. françois* [1693]; ACAD., *Dict.* [1694]: "on prononce ordinairement *erres*"; DE LA TOUCHE, *l'Art de bien parler françois* [1696], p. 3 de l'édit. de 1710, vol. I). Jusqu'au milieu du XVIII<sup>e</sup> s., on prononçait encore *erres* (ACAD., *Dict.* [1740]). Enfin, on se mit à prononcer *arrhes* dans tous les cas (ACAD., *Dict.* [1762]), et le peuple seul garda l'ancienne forme: *donnez-moi des erres* (VOLTAIRE, *lettre à d'Olivet*, 5<sup>e</sup> janvier 1767).—Aujourd'hui, le peuple, en France, prononce encore "èr", notamment dans le centre de la France, dans le Berry et dans la Picardie (JAUBERT, LITTRÉ).

**A lieu de** (pron. a lyœ:r de) loc. pop.

|| Au lieu de. Ex.: *A lieu de faire cela* . . . = au lieu de faire cela.

¶ La patois saintongeais a *en lieu de* et *au lieu de*, même sens.

**Allumelle** (pron. alumèl) s. f.

|| Surplis sans manches.

¶ *Allumelle* est français, quoique vieilli, dans le sens de lame de couteau (ACAD., DARM., LITTRÉ).

**Ambre** (pron. â:br) s. m.

|| Amble.

*Ambre*: allure dans laquelle le cheval lève ensemble les deux jambes du même côté alternativement avec celles du côté opposé (LITTRÉ).

¶ Par agglutination de l'article, les Canadiens-Français disent plus souvent *lambre*: aller l'*lambre* = aller l'amble.

LE COMITÉ DU BULLETIN.

(à suivre)

## SARCLURES

### \* \* \* PROPRIÉTÉ DES TERMES ET JUSTESSE DES IMAGES.

Un journal recommandait, il y a quelques semaines, une revue qui mérite certainement qu'on lui fasse de la réclame en termes plus convenables.

On compare la revue à une *source intellectuelle (sic)*, et l'on invite tous nos gens instruits à "réchauffer dans cette source leur ardeur". Au surplus cette source est plus extraordinaire qu'on ne le peut croire, et, sans cesser jamais d'être source, elle s'étend comme une frontière entre deux provinces, "elle sépare le futile du sérieux"; à moins que l'auteur, dont la pensée n'est pas aussi limpide que l'eau de sa source, n'ait voulu dire que cette source est un crible qui sépare la balle du grain, le futile du sérieux, ce qui serait une autre façon à elle d'être originale.

Nous ne disons rien des sujets qui sont la matière variée de cette source, sujets dont il faut "communiquer l'esprit et l'influence à nos compatriotes", tout comme si un sujet d'étude pouvait par lui-même avoir l'une ou l'autre de ces deux choses.

Veillons à la propriété des termes et à la justesse des images.

J.-C. R.

\* \* \* Un journal de Québec défend M. Cannon de l'accusation d'avoir parlé en anglais devant un jury français :

"M. Cannon, dit-il, expliqua en français au tribunal qu'il était entendu avec M. Lachance que celui-ci *plaiderait la cause de Gosselin* et que M. Cannon *plaiderait celle de Mathurin*. C'est ce qui fut fait. M. Cannon adressant le tribunal dans l'affaire Gosselin seulement pour répondre à quelques questions qui lui furent posées par les juges et celui en français".

1° Où M. Cannon a-t-il adressé le tribunal ?

2° Dans ces affaires de Montmagny, MM. Lachance et Cannon ont-ils plaidé la cause des accusés ou celle de la Couronne ?

3° M. Cannon a-t-il plaidé dans l'affaire Mathurin ou dans l'affaire Gosselin ?

4° Est-ce le tribunal qui s'est exprimé en français, ou M. Cannon ?

O. A.

\* \* \* "Un beau cadre".

C'est d'une photographie qu'il s'agit, non d'un cadre.

\* \* \* "Le *party* se rendra jusqu'au détroit de Belle-Isle, afin d'étudier aussi *la practicabilité de la continuation* du fil télégraphique jusqu'à la mer".

Un interprète, s'il vous plaît !

\* \* \* Lu dans un livre nouveau :

"Comme *dans* tout mensonge historique bien préparé, ces assertions perfides renferment du vrai et du faux".

Comme dans plusieurs autres phrases du même écrivain, il y a dans celle-ci un mot de trop ; ou, si l'on veut, comme plusieurs autres phrases du même écrivain, celle-ci renferme un mot de trop. *Avant donc que d'écrire, apprenez... la grammaire.*

\* \* \* "*S'apercevant* que le feu avait *pris origine par la cheminée*, le travail des hommes de brigade fut dirigé *de ce côté* et en même temps un *autre* jet d'eau était lancé dans l'une des fenêtres du second étage".

Voilà un désordre qui n'est pas beau, et qui n'est pas un effet de l'art.

\* \* \* "*Malgré* que le conseil ait commencé à macadamiser".....  
*Malgré* que, très parisien, dit M. Fagnet, mais pas français.

\* \* \* "*Nous vous prions d'attiré* votre attention sur le montant dû pour service du téléphone, pour lequel un compte vous a été envoyé. Veuillez-donc nous *m'illé* un chèque pour le montant".

C'est la prose que sert à ses abonnés "la Compagnie Canadienne de Téléphone Bell". Ces messieurs de la Compagnie Bell ne pourraient-ils retenir les services de quelque petit écolier, et lui confier la rédaction de leurs lettres ?... Il est vrai que la compagnie, avec une humilité qui lui fait le plus grand honneur, avoue qu'elle est "limitée".

LE SARCLEUR.

La part active que prend à l'œuvre du parler français la Société Saint-Jean-Baptiste de Waterloo mérite d'être signalée. Déjà, cette société a payé à l'administration du *Bulletin* l'abonnement de plusieurs maisons d'éducation et elle cherche à répandre notre revue parmi ses membres. Bien plus, nous apprenons qu'elle offre des prix au Collège et au Couvent de Waterloo, pour encourager les élèves à corriger leur langage. C'est un exemple à suivre.

## COMPTE RENDU

GILLIÉRON et EDMONT. — *Atlas Linguistique de la France*, 2<sup>e</sup> fascicule. H. Champion, Paris. 1902.

M. Antoine Thomas, le savant romaniste, disait de cet ouvrage, il y a quelques mois : " Il sera accueilli avec la plus vive reconnaissance par tous ceux que préoccupe l'étude de nos patois nationaux ". Pour nous, l'*Atlas* présente un intérêt plus grand encore, s'il se peut. A l'aide de ces cartes, un Canadien-Français peut faire, sans sortir de chez lui, un tour de France d'un genre nouveau. Ici et là il fait halte : c'est au nord, au centre, à l'ouest ; c'est dans la Normandie, dans le Poitou, dans la Saintonge ; il écoute parler, et il entend des mots qui lui sont familiers, il reconnaît sa prononciation, il retrouve le parler de *nos gens*. De hameau en hameau, de village en village, de province en province, il suit comme à la trace les formes ancestrales.

L'examen détaillé qu'il faudrait faire de ce deuxième fascicule ne convient pas aux limites d'un simple compte rendu ; je signalerai seulement les cartes qui nous intéressent plus particulièrement et où nous nous reconnaissons mieux.

N<sup>o</sup> 46. "*Antoine*".—Notre prononciation de ce nom, "âtwèn" et "âtwèn", se rencontre, avec des variantes, dans le nord et le centre de la France. Dans une localité des Deux-Sèvres, je remarque "twanic", et à Poilly, dans le Loiret, "titwèn".

N<sup>o</sup> 48. "Je me suis assis sous un arbre, appuyé contre le tronc". On substitue, comme au Canada, *accoté à appuyé* dans plusieurs localités des départements suivants : Calvados, Manche, Ille-et-Vilaine, Orne, Mayence, Sarthe, Loire-Inférieure, Maine-et-Loire, Indre-et-Loire, Vendée, Indre, Yonne, Cher, Nièvre, Deux-Sèvres, Vienne, Charente, Gironde.

N<sup>o</sup> 50. "*Araignée*".—La forme "ariñé", connue chez nous, est répandue dans le nord et le centre de la France.

N<sup>o</sup> 51. "Je me suis assis sous un arbre". *Sous* devient *sour*, "sûr", dans les départements suivants : Loire-Inférieure, Loire-et-Cher, Loiret, Seine-et-Marne ; on trouve même notre "dsûr" ("tsûr" ?) dans une localité de l'Ille-et-Vilaine. *Un* est un *e* fermé nasal dans le Loiret et la Haute-Marne. Enfin, la forme "â:br" est générale dans le nord, le centre et l'ouest.

N<sup>o</sup> 52. "Vous auriez dû voir comme les arbres en étaient chargés".

N° 55. "*Arête* (de poisson)".—Notre produit populaire "*arè:c*" a été relevé à Barc (Eure), à Droue et à Vaupillon (Eure-et-Loire); la forme dialectale correspondante "*èrè:k*" se rencontre surtout dans le Nord et le Pas-de-Calais.

N° 55. "*L'argent* (métal)".—N° 57. "*Gagner de l'argent*".—Dans certaines communes des départements suivants : Oise, Somme, Pas-de-Calais, Nord, Calvados, Ille-et-Vilaine, Aisne, et Meuse, on prononce "*arje*"; dans les Charentes, "*arhâ*". Au Canada, ces deux formes existent. Les Canadiens qui disent "*arhê*" semblent donc avoir pris l'*e* nasal des Normands et des Picards, et l'aspiration des Saintongeais. Ce dernier produit, à la fois normand et saintongeais, a été relevé dans une seule localité, à la Tremblade (Charente-Inférieure).

N° 58. "*Se cacher derrière l'armoire*".—L'*o* ouvert substitué à l'*a* est répandu dans le nord et le centre : "*ormwèr*" et "*ormwér*". A Plessis-Piquet (Seine), non loin de Paris, c'est encore le parler des vieillards.

N° 60. "*Arroser*".—N° 61. "*Arrosoir*".

N° 62. "*Sasseoir*".—Notre archaïque "*s asir*" est encore usité dans le nord, le centre et l'ouest. A Abzac et à Andraut (Gironde), on trouve la forme dialectale "*s asité*", qui se rapproche de notre "*s asisté*".

N° 65. "*Je veux l'attacher au poteau*".—Le substitut *amurrer* se rencontre, avec des prononciations diverses, dans l'île de Serk, à Saint-Pierre-Port (Guernesey), à La Trinité (Jersey), à Guérande (Loire-Inférieure), à La Frenaye (Seine-Inférieure), à la Cotinière (Charente-Inférieure).

N° 69. "*Auberge*".—N° 71. "*Auguste*".—N° 72. "Ils devaient pourtant venir *aujourd'hui*".

N° 75. "*Automne*".—Féminin presque partout.

N° 78. "*Avant-hier*".—On dit "*avâ zyè:r*" à Templeuve-en-Pévèle (Nord), Bainethun (Pas-de-Calais), Bruille-Saint-Amand (Nord), Glageon (Nord), Suippes (Marne), Belval (Marne), Saint-Etienne (Aube), Les Riceys (Aube); et "*avâ zi'yér*" à Moutiers, Maligny et Molinons (Yonne), à Chenou et Longueville (Seine-et-Marne), à Auxon (Aube).

N° 79. "*Avere*".—*Avere* fait *avarde* au féminin, à Fort-Mardyck (Nord), Guérande (Loire-Inférieure), Chassy (Saône-et-Loire).

N° 80. "*Aveugle*".—N° 81. "*L'avoine* n'est pas encore mûre".—N° 82. "Je voudrais bien *avoir* de celle-ci".

N° 83. "... et vendre les deux *que j'ai* achetés.—*J'en ai* plein la tête.—*Je l'ai* entendu".—*En* = "nn" et *l* = "ll" dans le nord et le centre. *J* = "h" dans la Saintonge.

N° 84. " *Tu as* oublié que vous deviez".—*Tu as* = " *ta* " ou " *tá* ", presque partout.

N° 85. " *L'as-tu?* "—*L* = " *ll* " dans Indre-et-Loire, Indre, Loire-et-Cher, Cher, Oise, Somme, Pas-de-Calais, Nord, Aisne, Ardennes.

N° 86. " Quel âge *as-tu?* "—*As-tu* = " *ķe ta* " (que t'as) presque partout, excepté dans le midi.

N° 90. " *Quand on a soif* ".—*Quand on* = " *kākō* " à Pierremont, Ramecourt, Saint-Pol-sur-Ternoise, Isbergues (Pas-de-Calais), Domfront-en-Champagne, Saint-Pierre-du-Lorouër (Sarthe); dans cette dernière localité, c'est le parler des vieillards.

N° 91. " *Nous avons* ".—On trouve la forme acadienne " *jō* " ou " *jāvō* ", surtout dans le nord, le centre et l'ouest de la France.

D'un bel article de M. Mario Roques, publié dans le *Journal des Débats* (Paris, 4 février 1903), et qui mériterait d'être reproduit en entier, je détache quelques passages :

" La connaissance des parlers provinciaux est le complément nécessaire de l'étude du français. Celui-ci n'est, à l'origine, qu'une variété, propre à l'Ile-de-France, du latin importé par la conquête romaine et la comparaison avec les autres représentants du latin en Gaule peut seul éclairer bien des points de son histoire. Si d'ailleurs, grâce aux hasards de la politique, le français conquiert la prééminence, ce ne fut pas sans avoir emprunté aux autres parlers gallo-romans, ses frères et égaux, nombre de mots, tours, ou particularités de prononciation. De tout temps, enfin, les écrivains ont *francisé* des provincialismes. . . . Sans le témoignage des parlers locaux, ce seraient là autant de points obscurs dans l'histoire de notre langue.

" La linguistique tire de l'étude des patois des secours d'un autre ordre. Réduite à l'examen des langues littéraires, mortes ou vivantes, elle ne peut noter de l'évolution lente, à étapes multiples, du langage, que les résultats : elle n'aperçoit pas le mode d'éclosion et de libre propagation des phénomènes. Les parlers lui fournissent une matière vivante : en les étudiant, elle cesse d'être une science paléontologique, elle devient une science d'observation, une branche de la biologie. . . . M. Gilliéron a conçu et réalisé l'audacieux projet de devancer et de préparer les études partielles par une enquête linguistique sommaire, mais étendue à tout le domaine de langue française. En collaboration avec M. E. Edmont, il a étudié les parlers de 639 communes, choisies comme points de repère, et il nous donne aujourd'hui la grande et belle œuvre, fruit de ce travail préliminaire, *l'Atlas linguistique de la France*. . . .

" La richesse des matériaux recueillis dans *l'Atlas* est extrême : infinie variété de sons, formes et constructions proscrites de notre langue littéraire et qui triomphent dans les parlers : *j'allons, où qu'tu vas, qué qu'ta*, etc. . . .

" La forme de *l'Atlas* n'est pas moins précieuse que les matériaux qu'il renferme. Elle nous permet de saisir les phénomènes linguistiques dans leurs rap-

ports entre eux, dans leurs relations avec la disposition territoriale ou le développement historique et, par là elle nous permet d'atteindre en dernière analyse la vie sociale, l'histoire intime de la France....

"Je sais bien que la publication de l'*Atlas* est très onéreuse.... et que la France ne réserve pas toujours aux œuvres scientifiques l'accueil qu'elles pourraient attendre, mais je ne puis croire que celle-ci ne fasse exception. Elle intéresse trop de gens, lettrés curieux de l'histoire de notre langue, provincialistes, historiens ou sociologues, désireux de pénétrer la vie intime du passé, linguistes soucieux de fonder leur opinion sur des recherches précises, qui n'auront plus ni le droit, ni le désir, de se passer des matériaux réunis par M. Gilliéron et qui devront faire à ce nouvel instrument de leurs travaux, l'*Atlas linguistique de la France*, une place d'honneur dans leurs bibliothèques".

C'est un bel éloge, et qui n'est pas outré.

A. R.-LAGLANDERIE.

ARRIVISTE.—Ce néologisme, que n'enregistre pas le *Dictionnaire Général*, s'introduit dans la langue française. Nos journalistes aimeraient peut-être à l'employer. Nous le leur signalons. *Arriviste* se dit, en politique surtout, de celui qui veut arriver aux affaires prématurément et par tous les moyens (Larive et Fleury). Il vient de paraître, à Paris, un *Manuel de l'arriviste*, livre du reste "peu instructif et peu amusant". Le *Polybiblion* (janvier, partie litt., p. 62), rend compte de ce *Manuel*: "L'auteur suppose qu'un de nos arrivistes les plus notoires a pris soin de consigner, dans un écrit où il se raconte, les moyens par lesquels on arrive aujourd'hui aux honneurs, au pouvoir et à la fortune, et c'est ce manuscrit qu'il publie, pour l'instruction et l'exemple des arrivistes futurs"....

\* \*

L'AMOUR DES PROCÈS.—Un bonhomme trotinant sur son bidet sortait de Honfleur par le cours d'Orléans (aujourd'hui cours de la République). Un passant l'interpelle:—"Eh ben, père Simon, où donc qu'vous allez par là?—Me v'là parti au Ponnevêque (à Pont-l'Évêque), mon garchon.—C'est-y qu'vous ayez a co queuque procès par là?—Man paure fi, on n'a point tant qu'on voudrait n'avé.—Vous aimez donc ben à plaider, père Simon?" Alors le bonhomme avec un sourire épanoui:—"Ça s'rait ben agréable tout d'même, si c'n'était l'coûtément". (*Le Pays normand*).

Nos gens ne parlent pas autrement; il n'y a que les formes *garchon* (garçon), *a co* (encore), et *avé* (avoir), qui ne nous sont point connues. Quant à l'amour des procès et à l'obstacle du *coûtément*, cette petite histoire honfleuraise est bien aussi une histoire canadienne.

\* \*

"On a récemment insinué qu'un bon moyen pour incliquer aux Français une langue étrangère serait de les envoyer faire leurs études à l'étranger. Les petits français seraient remplacés en France par de petits anglais, par de petits allemands; ainsi chaque peuple, oubliant sa langue maternelle, irait patoisier chez son voisin: système excellent, grâce auquel les Européens, sachant toutes les langues, n'en sauraient parfaitement aucune". (RÉMY DE GOURMONT, *Esthétique de la langue française*, p. 79).



## MESSIRE—SIRE—SIEUR <sup>(1)</sup>

*Messire* est un vieux titre français d'une saveur toute particulière que nous avons réussi à garder dans la circulation et qui mérite d'autant mieux de vivre qu'il pourrait être assez difficilement remplacé.

Au quinzième et au seizième siècle on disait et on écrivait presque invariablement *messire* l'abbé, *messire* l'archi-diacre, *messire* le chanoine, *messire* le curé.

La même appellation était aussi en usage lorsque l'on s'adressait à un chevalier ou à un gentilhomme. On donnait du *messire* à l'un comme à l'autre, à l'exclusion des écuyers et des bacheliers.

Ce fut aussi pendant quelque temps, à la fin du seizième siècle, le qualificatif des princes du sang au palais.

Quelquefois *messire* était joint à *monsieur* et à *monseigneur*. C'est ainsi qu'on lit dans l'*Histoire de Cambray* par Carpentier, *monsignor* et *messire*, appliqués au même individu, de même que *monsieur messire*, dans *Petit Jehan*, de Saintré.

Ce qui est indubitable, c'est que cette appellation de *messire* a constitué anciennement un titre d'honneur que l'on ne donnait qu'à des personnes distinguées. Depuis, fait remarquer Guérin, ce titre ne s'est plus donné qu'au chancelier de France.

Ici, au Canada, nous avons conservé ce titre, mais nos journaux ne l'accolent généralement qu'aux noms de prêtres âgés.

---

(1) *Sire* et *messire*, *sieur* et *monsieur*, *seigneur* et *monseigneur* sont des débris de l'ancienne déclinaison française qui distinguait, jusqu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, deux cas : le cas sujet (le nominatif latin), le cas régime (l'accusatif latin). C'est ainsi que la langue a conservé les cas sujets : *on* (← *homo*), *gars* (← *\*warcio*), *copain* (← *companionio*), *moindre* (← *minor*), et les cas régimes : *homme* (← *hominem*), *garçon* (← *\*warcionem*), *compagnon* (← *companionem*), *mineur* (← *minorem*), etc. De même le nominatif latin *senior* a donné les formes *\*seior*, *\*sieire*, à côté de *\*sendre*, *\*sindre*, *\*sidre*, et a produit enfin *sire* ; l'accusatif latin *seniorem* a donné *\*seioiem*, et *sieur*, à côté de *senieur*, et *seigneur*. Les nominatifs *mes* (← lat. *meus*) et *sire* ont formé : *messire* ; les accusatifs *mon* (← lat. *meum*) et *sieur* : *monsieur* ; *mon* et *seigneur* : *monseigneur*.

*Sire* était le titre que l'on donnait au moyen-âge au seigneur d'une terre, et ce titre s'appliquait également aux hommes et aux femmes.

On désigna aussi sous ce titre les rois, les évêques, les abbés, les prêtres, mais par la suite, fait remarquer Lacurne, on appella *sire* "tout homme bien vêtu, qui parut quelque chose".

D'après Alexis Monteil, dans son *Histoire des Français*, l'appellation de *sire* devint d'un usage assez général, mais elle paraît surtout avoir servi à désigner les négociants et les gens de métier: *Sire Denis*, *sire Jean*.

Cependant certaines familles de France eurent seules pendant un certain temps le privilège de faire précéder le nom de leur maison du titre de *sire*: les sires de Joinville, de Courcy, de Beaujeu, etc.

En Angleterre et au Canada, *sir*, que l'on prononce *seur* ("sœr, sœr"), indique un chevalier ou un baronnet: sir Robert Peel, sir John Macdonald, sir Wilfrid Laurier.



*Sieur* est une forme parallèle de *seigneur*. Elle représente le vrai cas régime de *sire*, tandis que *seigneur* est le cas régime de *seindre*.

Dans le principe, ce fut sous le titre de *sieur* que l'on désignait les princes de l'Eglise. Dans une de ses lettres, Louis XIV appelle l'évêque d'Albi, le *sieur* d'Albi.

On a fait au moyen-âge une distinction entre les mots *sieur* et *monsieur*. Dans les mémoires de Tavanne, les ministres, gardes des sceaux et autres gens de robe sont appelés *sieurs*, tandis que les principaux officiers d'armée sont dénommés *messieurs*; mais cet usage n'était pas uniforme.

Ce titre de *sieur* tend aujourd'hui à tomber en désuétude. On ne l'emploie plus dans la conversation pour interpellier quelqu'un; il est cependant usité dans les plaidoiries, dans les actes authentiques, dans les documents d'un caractère public. On l'emploie encore dans les bans publiés à l'église: "Il y a promesse de mariage entre *sieur* X et....."

Hors ces quelques cas, le titre de *sieur* a perdu notablement de son prestige et de sa popularité. On l'a remplacé par *monsieur* et cette substitution paraît avoir rallié tous les suffrages.

EUG. ROUILLARD.

# LE PARLER FRANÇAIS DANS NOS COLLÈGES

(suite)

## IV

Au commencement du XVIII<sup>ème</sup> siècle (1708), Addison, dans le "Spectator", signalait déjà la manie d'abrégé les termes ou les locutions comme une particularité de la langue anglaise. Après l'avoir attribuée au caractère silencieux de ses compatriotes, un peu aussi à leur empressement en toutes choses, il concluait : "We have epitomized many of our words to the detriment of the tongue". La gent écolière ne se distingue pourtant pas par la vertu du silence ni par une hâte excessive ! Comment donc expliquer, si ce n'est par une inconsciente imitation de l'anglais, ces abréviations syllabiques qui pullulent dans ses entretiens ?<sup>1</sup> Et l'étonnant, c'est qu'on allonge souvent la phrase, ainsi mutilée dans les termes, par toute une série de mots parasites ! "Comment qu'ça va ? Qui qu'a dit ça ? Crés-tu pas ! J'sais pas qui-ce que c'est ? J'te dis qu'ça s'fra ! Va-t'en pas ! Y a des émites (limites)". La phraséologie parfois s'allonge : "qué-ce que c'est qu'est l' cel' est-ce qu'a faite ça ? (qui l'a fait), quoi qu't'as faite ? (qu'as-tu fait), qui c'est qu' c'est ? (qui est-ce), qui-cè que c'est qu'a dit ça ? (qui l'a dit), comment-ce que ça va ? (comment allez-vous)".

(1) Qu'on nous entende bien. Nous ne condamnons pas absolument toutes ces expressions ni ne soutenons qu'elles se retrouvent dans tous nos collèges. Nous les signalons seulement à l'attention des élèves, en y accolant leur sens habituel chez eux, le même qu'à celle des rédacteurs du BULLETIN, prêt à les accepter si on les appuie sur de solides autorités. Qu'on nous dise surtout quelle loi justifie leur création, quelle coutume légitime leur emploi. On invoque surtout l'usage populaire ; mais cet usage, sur quel fondement se base-t-il ? Même l'usage ne saurait légitimer une expression incorrecte en soi ni prescrire contre le bon sens ou la dignité de la parole. À supposer ces locutions autorisées par l'usage populaire, il faut encore remarquer que le peuple, assez tolérant chez lui pour ces tournures, serait le premier à les flétrir chez l'homme *instruit*. Si l'on doit lui rester conforme par le cœur, le peuple s'attend à ce qu'on le dépasse par les connaissances et donc par la langue qui les traduit au dehors.

E. C.

Que penser de formes comme "j' te quiens (tiens), vlimeux (venimeux), d' la monney (monnaie), razoua (rasoir), peigne (pingre), tu viens pas m'wère (voir), prendre tute chose ou queuque chose (quelque), compte-y' eux ça (leur), il répondit sèquement (sèchement), oublier (obliger), lâche-moin (moi), j' leuz-ai dit (je le leur), stringler (p. seringuer ? lancer de l'eau avec une seringue), pantoute (pas du tout) ?

Les comparaisons et les métaphores abondent, avons-nous dit, dans le langage. Voyez celles-ci et le sens qu'on leur attribue généralement : " Parler en Baptiste, en chausson (grossièrement), il fait un temps de chien (température maussade), c'est un possédé, un crapaud (un habile homme, un rusé), un rasoir (un écumeur, un grippe-sou), un chrono (un original), une poule mouillée (un être mou, lâche), tricoter un sermon (le dire avec volubilité), il tricote (marche en croisant les pieds), déplier un discours (développer avec vivacité de solides arguments <sup>(1)</sup>), ce fut beau au superflu (au superlatif), cela coûte \$200 dans le criminel (au plus haut prix), administrer, recevoir, attraper un chapitre, une chape, une gratte, une savonnade, un savon (une verte réplique ou une chaude râclée <sup>(2)</sup>), se faire sabrer, éplucher (idem) ".

D'autres locutions semblent au moins incorrectes, pour ne pas leur appliquer une autre note : " C'est embêtant (embarrassant), une trompe (erreur), prendre une plonge (faire le plongeon), ne décesser (ne pas cesser), question emberlificotée (embarrassée de questions incidentes ; id. d'une phrase), tapocher quelqu'un (pour talcher ? lui administrer des taloches), cela me fait un velours (me cause du plaisir, me sert de consolation, de compensation), ingérer pour les achats (y voir), je l'ai attelé (réduit à quia), habillé (enfoncé, accablé d'injures), agonne donc (avance donc?), maganer (maltraiter), avoir

(1) Cf. latin : " replicare orationem ".—Et, puisque nous en sommes au latin, pourquoi ne pas relever : " Il n'y a pas de *fiat* à faire sur lui (on ne saurait se fier à lui), manquer du *tu autem*, n'avoir pas le *quibus* (les dispositions ou aptitudes nécessaires à une entreprise) " ? Cette dernière expression serait-elle l'abrégé de " non habere facultates quibus perficiatur opus " ?

(2) " Recevoir un savon ". On lit, dans une des " Lettres de Montalembert à un ami de collège " (XXVI, 23 décembre 1827) : " Je viens de recevoir de M\* un fameux savon ". En employant cette métaphore, nos écoliers reproduiraient peut-être et tout simplement l'argot universitaire de 1830. L'étudiant du collège Sainte-Barbe continue : " pour une lettre.....qui était *pas mal* libérale ". Autre locution très fréquente dans notre pays. Si elle a conquis le droit de cité, est-il loisible d'accepter celle-ci, appréciation textuelle d'un travail littéraire : " C'est *pas mal bon* " ? Nous négligeons la pauvreté de l'éloge ; il s'agit de l'expression, où le mal et le bien nous semblent faire aussi mauvais ménage qu'ailleurs !

de la compréhension et comprendre le numéro (être intelligent), coltiller (lutter à bras le corps), se cornailler (se frapper réciproquement avec la tête), zigonner (ergoter, tirer quelqu'un en tous sens), vernaiiller (courir de côté et d'autre), berlander (pour brélander ?—ne rien faire), ferdasser (faire du bruit inutilement), se faire pincer, soincer, tarauder (recevoir une punition sévère), broucheter une tâche (l'accomplir à la diable), travail imbaisable (impossible), taner et achaler (importuner), trimer les cheveux ou la barbe (les tailler), gossier (fendre du bois en copeaux, soutirer de l'argent ou du moins le tenter), bougre-moi la paix (laisse-moi en paix), bougrina (veston), que brettes-tu là ? qu'est-ce que cela me brettes ? (que fais-tu ? que m'importe ?), se saprer de quelqu'un (ne pas s'en occuper), bêtiser (dire des sottises, des injures), fourrer (l'emporter dans un échange), se faire fourrer (y être dupé), barauder (errer de côté et d'autre, glisser d'un bord à l'autre du chemin glacé), imposer les églises (contraindre les fabriciens à solder les droits du fisc), bâcler une affaire (la terminer), s'embâcler (s'empêtrer), avoir de la javasse (parler sans cesse), caractère prime (prompt, prime-sautier), tirer des plans (former des projets).

Celui qui entreprend cette chasse passionnante se heurte aussi à des erreurs syntaxiques. Nous en avons nous-même relevé un certain nombre suffisamment caractéristiques : “ Etre d'*la* même âge, d'*la* bonne argent, d'*la* bonne ouvrage, *on* travaille *nous autres* ! j' m'en rappelle, j' m' *avais* adonné à le rencontrer, après qu'il *a eu* frappé, j' f' rai pas d' coups que j' s' rai puni pour, j'ai faite rien, j'ai beaucoup de papiers dont j' vais m' débarrasser d' queuques-uns, ces actions dont j' me glorifie d' les avoir faites ”.

Enfin, par leur contact avec leurs confrères anglais ou *yankees* il s'est insinué dans le langage de nos élèves une multitude d'anglicismes, locutions ou termes saxons, tantôt naturalisés, tantôt assez gauchement francisés. Au jeu surtout, dans ces exercices auxquels les Anglais s'appliquent avec tant d'ardeur, nos élèves ne croiraient pas être entendus s'ils ne disaient : “ lawn-tennis, hockey, tug-of-war (souque à la corde ?), skating-ring (patinoir), inning (reprise), on deck (le frappeur qui attend son tour), short stop (celui des joueurs chargé d'arrêter la balle à courte distance), white wash (reprise où l'adversaire ne remporte aucun point), jumper (sauter), skinner (dépouiller l'adversaire de son dernier jeton), kicker (frapper le ballon, dit *foot-ball*), faire une strike (frapper juste), une fall (prononcé fowl : un coup malhabile), base-ball (balle aux champs), hand-ball (balle au mur), bat (le maillet), home run (course ininterrompue autour du losange), breast-preserve

(plastron), guetters ou getters (guêtres), planter une somerset !” — On dote le confrère d'un caractère “ stiff (roide), blood (gentil, libéral), sharp (trop économe)”. — Ajoutez à cela des locutions comme “ shiner ses chaussures (les polir), shipper quelqu'un (le mettre à la porte), shipper un livre (le soutirer par un tour de passe-passe <sup>(1)</sup>), stringler (frapper avec une courroie ou corde, en anglais *string*), il tient un store (magasin), tu n'en auras pas une bit (miette, bouchée), se faire clipper (tailler les cheveux, mettre hors la loi), c'est un bulldog (homme solide physiquement et intellectuellement), un tough (dur à cuire), un sport (amateur de gymnastique, fervent de la mode), un dandy, un dude (idem), teacher (donner des leçons), botcher une tâche (la faire à la hâte), il a tout un stock dans sa valise (son sac de voyage est abondamment garni), tougher sous un fardeau (l'endurer en patience), bluffer un confrère (le jouer), faire un strike, un broken (rompre avec un ami), attrapper une schlide (slide ?), un speech (une râclée, une sermonce), bosser (commander), badrer (to bother ?—importuner), mouve-toi donc ! (get a move on you : avance donc !), kicker (prononcé tiquer—reculer devant le devoir ou la provocation), switcher (prendre la tangente, éviter une punition, la rencontre d'un surveillant), truster un confrère (lui donner crédit, se fier à lui), porter un stiff, un pull-over (chapeau de forme arrondie), un stove-pipe (chapeau de haute forme), avoir du go ahead, du push (de l'initiative, de l'énergie, faire du puff, du humbug (se vanter), parler sur les hustings (tribunes populaires), acheter un tenement (prononcé tenemann—partie d'une maison de location), prendre une slide (glisser), avoir une belle shape (conformation), passer pour un big bug (un gros monsieur, un homme au cœur large), affiler son rasoir sur sa strap (lanière), attacher avec une strap (courroie), se servir de blackbol (cirage à chaussures), avoir un scrape avec quelqu'un (une vive altercation), scraper (enlever la neige), scrapeur (instrument pour l'enlever), j' y vais right off (tout de suite), tout est all right (toutes les dispositions sont prises)”. Le personnage en visite avec sa suite promène tout son “ staff ” ; le citadin dont la barbe descend en pointe s'entend affubler d'un “ pinch ”, l'ivrogne d'un “ brandy-nose ” ; le cheval étalon devient un “ stud ”, quand on n'applique pas ce terme au bouton qui ferme le faux-col ou retient les manchettes. Et nous sommes loin d'avoir épuisé la liste !

---

(1) Larousse admet “ chiper un livre ” comme expression écolière.

Bien que toutes ces locutions n'appartiennent pas exclusivement à nos écoliers, nous les avons toutes recueillies dans leur vocabulaire. Ce n'est donc pas la tâche qui manque aux ouvriers, mais les ouvriers qui négligent la tâche. Nous n'accusons pas les coupables de mauvaise volonté; l'irréflexion, l'insouciance, même parfois le respect humain et l'engouement pour l'exotisme constituent les principales causes du mal. Il est temps, encore une fois, d'y porter remède.

Dotons chaque maison d'un cercle affilié à la Société du Parler Français : celle-ci recevra les listes de vocables à corriger et communiquera ses bulletins à nos élèves. Pourquoi aussi nos élèves ne se reprendraient-ils pas mutuellement sans ostentation ni aigreur ?

Et dans dix ans, non-seulement la physionomie du langage collégial aura changé, mais vu l'influence de l'écolier, durant les vacances comme au lendemain du cours classique, "dans dix ans notre parler sera l'un des meilleurs des parlers français". (1).

EMILE CHARTIER, P<sup>TR</sup>

Séminaire de Saint-Hyacinthe, janvier 1903.

(1) Mgr. Laflamme, loco citato.

---

Nouveaux membres de la Société du Parler français au Canada (admis le 26 mars 1903) : \* L'abbé Alphonse Belles-Iles, Témiscouata ; \* le docteur A. Bourdon, Laprairie ; \* Joseph Boivin, Québec ; \* J.-A. Boivin, Québec ; \* Ernest De-Varenes, N.-P., Waterloo ; \* L'abbé Zoël Decelles, Saint-Hyacinthe ; \* L'abbé L.-M. Laplante, Berlin Falls, N.-H. ; \* Frère Orestus, Lachine ; le docteur J.-D. Pagé, Waterloo ; \* Jules Rouillard, Québec ; \* G.-A. Vandry, Québec ; \* Mlle Léocadie Bourbeau, Warwick ; \* Mlle Alice Dubé, Worcester, E.-U.

\* \*

M. G. de Guer, rendant compte, dans la Revue des Parlers populaires (février 1903), du N° de Novembre du Bulletin, dit, à propos de la *Lettre Ouverte* de M. l'abbé H.-R. Casgrain :

"M. l'abbé Casgrain s'occupe de deux termes can-franç. : *aubel*, au sens d'*aubier*, et *ameuiller*, "qui se dit d'une vache près de donner son veau".

"Le Normand connaît le premier de ces produits, sous la forme "ó:bé", avec chute régulière de l'*l*, qui nous ramène au lat. *album* + *-ellum*, alors que le franç. *aubier* suppose le lat. *album* + *-iarium*.

"Le Normand connaît aussi la "vache amouillante", près "d'amouiller". Quant à la jolie métaphore : "Ameuille donc", au sens de "dépêche-toi, avance !" je crois qu'il n'est pas sans intérêt de la rapprocher de l'argot moderne : "accouche !" qui se dit à ceux dont la pensée paraît hésitante ou embarrassée".

## QUESTION D'ÉTYMOLOGIE

---

Le Comité du BULLETIN a reçu deux communications sur le mot canadien *cheniquer*, inspirées toutes deux, mais différemment, par la Note de M. Guerlin de Guer (BULLETIN, p. 121).

L'une, signée d'un pseudonyme, pose une question ; l'autre, de M. l'abbé P.-V. Jutras, de Tingwick (Arthabaska), donne " le mot de l'énigme " que notre collaborateur parisien nous engageait à chercher.

L'un donc de nos correspondants demande ce que \**canicare* eût donné en français, s'il eût existé, et pourquoi il n'eût pas donné *cheniquer*. Sans doute, et notre correspondant le dit bien, il est parfois possible de conclure, d'un produit français à une forme latine, bien qu'hypothétique et non attestée. Nul ne contredit à cela. Mais ces sortes de *déductions ascendantes*, d'étymologies à rebours, sont dangereuses, et celui qui croit opportun de s'y livrer, doit prendre garde aux trois règles suivantes, contre lesquelles on ne saurait aller :

1<sup>ère</sup> RÈGLE.—La forme latine hypothétique doit être construite suivant les lois phonétiques du latin de l'époque où l'on suppose qu'elle a existé ;

2<sup>ème</sup> RÈGLE.—Le traitement doit être régulier ; en d'autres termes, il faut pouvoir expliquer la forme française moderne par la forme latine supposée, et de celle-ci faire sortir celle-là, par l'application des lois générales de la phonétique, sans avoir recours aux exceptions ;

3<sup>ème</sup> RÈGLE.—L'étymologie par le latin hypothétique ne doit être acceptée qu'à défaut d'une autre explication plausible du produit étudié.

Dans le présent débat, la première de ces règles n'a pas grande importance. A la rigueur, *canicare* aurait pu exister dans le latin, bien que le suffixe verbal *-icare* se soit surtout développé à l'époque du gallo-roman. Le latin proprement dit n'aurait-il pas plutôt ajouté à la racine de *canis* l'un des suffixes *-ere*, *-ire*, *-are*, *-iare* ? En cherchant à appliquer à *canicare* la seconde règle, je réponds directement à la question posée par notre correspondant.

*Canicare* eût donné CHENIER.

Le tableau suivant, où chaque élément du mot est traité suivant les lois régulières de la transformation du latin en français, le fait voir.



<i>C</i>	initial isolé	⇒	<i>CH</i>
(pal. +) <i>A</i>	contre-tonique libre	⇒	<i>E</i>
<i>N</i>	médiale isolée (se maintient)	⇒	<i>N</i>
<i>I</i>	contre-finale (tombe)		
(i + ) <i>C</i>	médial isolé (+ a)	⇒	<i>I</i>
suff.— <i>ARE</i>		⇒	<i>ER</i>

Résultat: *CHENIER*

De ces formules, la quatrième et la cinquième seules, celles de l'*i* contre-finale et du *c* médial, sont faites pour contrarier notre correspondant. Elles ne sont pourtant pas moins régulières que les autres.

Sur la chute de l'*i* on peut étudier : *bonté* (de *bonitatem*), *santé* (de *sanitatem*), *accointer* (de *accognitare*), *allumer* (de *alluminare*), *accouder* (de *accubitare*), *amertume* (de *amritudinem*), *amitié* (de *amicitatem*), *ânier* (de *asinarium*), *âpreté* (de *asperitatem*), *bondir* (de *bombilare*), *cerner* (de *circinare*), *clôture* (de *clausitura*), *arpent* (de *aripennis*), *arracher* (de *exradicare*), *comté* (de *comitatem*), *cheptel* (de *capitale*), *clarté* (de *claritatem*), *douter* (de *dubitare*), *charmer* (de *carminare*), *cité* (de *civitatem*), *chaudière* (de *calidaria*), *dortoir* (de *dormitorium*), *dompter* (de *domiture*), *juger* (de *iudicare*), *ronger* (de *rumigare*), etc., etc., etc. La liste est presque inépuisable.

Sur le cas de *c* médial isolé, précédé de *i*, suivi de *a*, et s'adoucissant en yod, je cite : *amiable* (de *amicabilis*), *charrier* (de *carriare*), *communier* (de *communicare*) (1), *délié* (de *delicatus*), *dédier* (de *dedicare*), *frayer* (de *fricare*), *mendier* (de *mendicare*), *plier* (de *plicare*), *publier* (de *publicare*), etc., etc. S'il fallait citer tous les mots où *c* devient *i* dans ces conditions, on n'en finirait pas ; j'ai choisi des exemples parmi les mots dans lesquels le *c* médial précède immédiatement la voyelle accentuée (comme dans notre *canicare*). J'ajoute un autre exemple très suggestif : *manicare*, qui a fait *manier* et non pas *maniquer*. Au groupe *ma* initial (qui régulièrement donne *ma*), substituez le groupe imaginaire *ca* (qui régulièrement doit donner *che*), et vous avez :

<i>manicare</i>	⇒	<i>manier</i> (et non <i>maniquer</i> )
* <i>canicare</i>	⇒	<i>chenier</i> (et non <i>cheniquer</i> ) (2)

(1) *Communiquer* est un doublet formé par les savants au XIII<sup>e</sup> siècle.

(2) Traité comme les exceptions attestées, \**canicare* donne *canier*, *chanier*, *chenoyer*, *chanoyer*, *canoier*, *canayer*, *chanayer*, *chenayer*, *changer*, *chancher*, *can ger*, *cancher*, etc., tout ce qu'on veut excepté *cheniquer* ; ce dernier produit ne pourrait être que le résultat d'une formation savante ; et encore, de *canicare*, si ce mot eût existé dans le latin classique, les savants eussent plutôt fait *cani quer*.

La troisième règle veut qu'on ait recours à l'étymologie par l'hypothétique seulement quand aucune autre explication acceptable ne se présente.

Or, nous avons l'étymologie par l'anglais *to sneak*.

Pour rendre acceptable cette étymologie, il suffit d'expliquer le passage de l'*s* anglais au *ch* français. C'est ce que M. Guerlin de Guer a fait voir, dans le BULLETIN du mois de mars, et il ajoutait : "J'engage les membres de la Société du Parler français au Canada à rechercher si le canadien n'offre pas quelque exemple de *ch* = *s* + consonne dans les mots empruntés à l'anglais, ou si, par exemple, l'argot américain n'aurait pas modifié la forme de l'anglais primitif *to sneak* en une forme *to shneak*, qui donnerait le mot de l'énigme."

Il faut en effet que *s* soit devenu *ch* soit dans l'anglais avant la francisation du mot, soit par le procédé de francisation même, soit enfin dans le canadien après la francisation.

La deuxième hypothèse n'est pas acceptable, car il n'y en a pas d'exemple (cf. *snack*, *smart*, *strap*, *switch*, etc.).

La troisième pas davantage, car on n'a pas relevé le produit intermédiaire *sneaker*, qui dans ce cas eût existé dans le canadien. (1)

Reste la première hypothèse. Or, ce n'est pas une hypothèse, mais une réalité ; les Irlandais émigrés d'Irlande au Canada prononcent *to shneak*. L'un de nos plus zélés adhérents, M. l'abbé V.-P. Jutras, nous écrit :

"Je puis assurer que les Irlandais de nos cantons, émigrés d'Irlande à un certain âge, prononcent tous *shneak* pour *sneak*, *shlide* pour *slide*, *God blesh you* pour *God bless you*, *eternal blish* pour *eternal bliss*, *shmokz* pour *smoke*, *shnuff* pour *snuff*, etc. Les vieux Irlandais de Québec doivent prononcer de même ces mots-là."

Nous pouvons donc écrire : ang. *sneak* → irl. *shneak* → can. *cheniquer*. N'est-ce pas le mot de l'énigme ?

ADJUTOR RIVARD.

(1) M. l'abbé P.-V. Jutras nous dit cependant : "On trouve aussi des exemples de *ch* = *s* dans les mots français. Vous avez exprimé une opinion contraire en disant que la forme *garçon* n'est point connue au Canada (Bull., p. 136). Cependant il n'est pas rare d'entendre prononcer "cô, ca, cé" par *son*, *sa*, *ses*, et j'ai moi-même relevé, dans le comté de Champlain et à Trois-Rivières, la prononciation "garcô" pour *garçon*. Les Acadiens prononcent aussi "c" pour "s". Comme le remarque encore notre correspondant, ce sont des cas isolés peut-être, mais ils révèlent l'existence d'un phénomène qu'il faudrait observer.

# TERMINOLOGIE

## LES CHEMINS DE FER

(Suite.)

**Refoulement** (*Backing up—rear movement*).—Manœuvre par laquelle on fait reculer un train, en faisant pousser les voitures par la locomotive, au lieu de les faire tirer. *Refouler*, v. n., revenir en arrière.—*Refouleur* peut se dire de l'engin qui sert à faire refouler.—GUÉRIN.

**Service en navette** ou de **va-et-vient**.—Quand une ligne n'a que peu de longueur et peu de trafic, on peut y organiser un service *en navette* ou de *va-et-vient*, avec une seule machine qui remorque les trains à l'aller et au retour.—A. PICARD.

**Surtaxe**.—Certains objets nécessitent des soins particuliers et, dès lors, sont soumis à un tarif supérieur, à une surtaxe.—SARRUT.

**Sous-traitant**.—C'est notre sous-entrepreneur, qui est français aussi.—PALAA.

**Stationnement**.—(*Demurrage*).—Action de *stationner*. Droit de *stationnement*. Passé certain délai, il est perçu un droit de tant par wagon, entamé ou non entamé, et par jour de retard, quelle que soit la contenance du wagon.—PICARD.

**Sans tour de faveur**.—(*Without discrimination*).—Les compagnies, en France, sont tenues d'effectuer avec soin, exactitude et célérité, les transports de marchandises, etc., dans l'ordre des inscriptions, c'est-à-dire *sans tour de faveur*.

**Station**.—(*Station, Depot*).—Ce sont les *bâtiments de gare* où l'on reçoit les voyageurs et les bagages et où sont logés certains employés.

Ne pas confondre *station* avec *gare*. *Gare* se dit de l'ensemble de l'emplacement affecté au service des voyageurs et des marchandises, tandis que *station* désigne le bâtiment où se trouvent les bureaux et les salles d'attente des voyageurs.—VIGOUROUX, PALAA.

**Service de correspondance**.—(*Transfer service*).—C'est le service des voitures ordinaires qui mettent en *correspondance* avec les voies ferrées. On les appelle voitures publiques quand elles sont sous le contrôle et la direction des compagnies.—FEOLDE.

**Trains de correspondance.**—(*Connecting trains*).—Trains qui, aux endroits de bifurcation, correspondent aux trains de voyageurs ou de marchandises déjà en route.—PALAA, PICARD.

**Transporteur.**—(*Carrier*).—C'est le voiturier ou celui qui opère le transport.—FEOLDE.

**Trafic - voyageurs, trafic - marchandises.**—(*Passenger traffic, freight traffic*).—L'ensemble de ces trafics.—Ex. Une compagnie dont le *trafic-marchandises* présente une grande intensité, peut faire certains sacrifices au profit des voyageurs.—PICARD.

**Transfèrement.**—(*Transfer*).—Action de transférer.—Le *transfèrement de gare en gare*.—SARRUT.

**Tête de ligne.**—(*Terminal*).—Gare à laquelle aboutissent plusieurs lignes de chemins de fer appartenant à un même réseau. La gare de Toronto, par exemple, celle de Montréal, celle de Québec et celle de Halifax, forment têtes de ligne de divers réseaux ou chemins de fer.

**Tarage des wagons.**—(*Taring*).—Action de tarer, de peser. *Turage* des marchandises, etc.—GUÉRIN.

**Tampons de choc.**—(*Buffer*).—Placés à l'avant et à l'arrière des locomotives, tenders, véhicules de chemins de fer, etc.—Ce sont des bourrelets élastiques destinés à recevoir et à amoindrir le choc des voitures, etc.—GUÉRIN.

**Tendeurs.**—Partie du mécanisme d'attelage des véhicules, qui sert à rattacher les wagons entre eux et à amener les wagons au contact.

Le tendeur et ses deux tampons correspondants sont montés tous trois sur un même ressort appelé *ressort de choc* ou de *traction*.—PALAA.

**Tender.**—(*Tender*).—On dit aussi *tender* en français. C'est le wagon qui suit immédiatement la locomotive et qui porte l'eau, le charbon ou le bois d'alimentation.—FEOLDE.

**Truck.**—(*Truck*).—Se dit de même *truck* en français.—F. PALAA.

**Vérification des colis.**—De l'obligation qu'il y a pour les compagnies de répondre des avaries, manquants et déchets, découle le droit pour le destinataire de vérifier l'état des colis.—SARRUT.

C'est une formalité particulière à l'administration en France, où l'acte de vérifier est officiel. Nous ne connaissons rien de tel, ici, ce qui n'empêche cependant le destinataire de vérifier par lui-même l'état de ses marchandises quand elles arrivent, ni la compagnie de faire certaines enquêtes, au cas de plainte.

J.-E. PRINCE.

(à suivre.)

# LEXIQUE

## CANADIEN-FRANÇAIS

(Suite)

### Archaïsmes, Néologismes, Barbarismes, etc.

**Allitrer, halitrer** (pron. a-litré) v. tr.

|| Echaulfer (produire de l'irritation).

Le terme médical qui désigne cette irritation est *érythème* ou *intertrigo*.

¶ Dans les parlers du Bas-Maine, comme dans le nôtre, *halitré* sign. rendu sensible par l'effet du frottement des habits (DOTTIN). En Normand, *halitré* veut dire gercé par le froid, par le vent, par le grand air (DUBOIS, ROBIN, MOISY). COTGRAVE enregistre *halitrer* et lui donne ce sens. Moisy le rattache au lat. *halitus*, souffle.

**Allège** (pron. a-lé:j) adj. ← *a* + *lège*.

|| Lège. Ex.: Un navire qui revient *allège* = qui revient lège.

¶ *Lège* est un t. de marine, sign. qui n'a pas de chargement, ou qui n'a pas tout son chargement (DARM.). L'expression canadienne, *allège*, est appliquée, non seulement aux bâtiments, mais aux personnes, aux voitures.

**Amain** (pron. a-mè[é]) loc. pop. Arch. ← *ad* + *manum*.

|| A la main, sous la main, proche, à portée, commode, facile à conduire, à manœuvrer. Ex.: Un cheval *à main* = facile à conduire, vif et doux à la fois (CLAPIN).

¶ Le vx franç. avait *à main*: cheval *à main* = obéissant à la main; bon *à main* = m. s.; mal *à main* = antithèse de bon *à main* (LACURNE). COTGRAVE donne *amain* avec le sens de facile, prêt à, sous la main.— "Son cheval n'étoit pas si à main que la jument la suyt de toute sa force" (*Perceforest*, I). "Et avoit cheval si bon et si à main qu'on ne le pouoit nullement avoir ne tenir" (FROISSART, XIV, 230). "De ma part, dy-je, bien peu me soucie de jeusster: il n'est chose tant facile et tant à main" (RABELAIS, *Pant.*, l. V, ch. 1).—*Amain* se trouve dans le patois normand, où il a le même sens qu'au Canada: commode, qui se prête aisément à l'action de la main (MOISY; BRION,

*Lexique du Patois de la Villette*, Bull. des Parlers Normands, p. 416); au sens voulu, du côté le plus commode: "Amâre la fâ (arrange la faux) à t' n'amain (BUTET-HAMEL, *Patois de la région de Vire*, Bull. des P. N., p. 372); à l'aise, à la portée: "noz è: pu a' s namè" = on est plus à son aise (*Coutume rithmée* dans le patois de Fontenay-le-Marmion, Bull. des P. N., p. 69), pour le fanage, chacun se met "a' s n amwè" (*Patois du Bessin*, Bull. des P. N., p. 186); être placé à son amain = être commodément placé pour l'exercice de la main (DU BOIS).— Dans le Bas-Maine, être à son amain, c'est aussi être à l'aise, être dans la position voulue pour travailler commodément (DOTTIN).— Dans la Normandie, la locution à main a, pour opposée: à de main = incommode (MOISY); au Canada, on dit: désamain, à d'sumain.

**Amancher** (pron. a.mã:cé) v. tr. Arch. et acc. dét.

1<sup>o</sup> || Emmancher.

*Emmancher*: (a) Mettre un manche à quelque instrument: emmancher des couteaux, une cognée, une faux, un balai (ACAD., LITTRÉ); (b) fig. et pop., entamer (une affaire): affaire bien emmanchée = bien commencée (LITTRÉ); commencer, mettre en train (LAR.): c'est une affaire mal emmanché = mal saisie, mal commencée (DARM.). "Que dites-vous de cette affaire? Comment vous paraît-elle emmanchée?" (SÉVIGNÉ).

¶ *Amancher* = emmancher, dans le centre de la France (JAUBERT).

2<sup>o</sup> || Arranger, disposer, réparer, mettre en état, ajuster, assujettir, fixer, attacher, adapter ensemble (deux choses). Ex.: *Amancher* une barrière = l'arranger, la réparer, la mettre en l'état qui convient, la fixer, l'assujettir.

¶ *Emmancher* s'emploie aussi, par extension, en un sens analogue: pièces emmanchées = enclavées les unes dans les autres (DARM.); membres bien emmanchés = bien attachés au corps (techn., DARM.).— "Je ne vois point comment toute cette charge se pourra emmancher" (SÉVIGNÉ).

3<sup>o</sup> || Parer, habiller. Ex.: Il est bien mal *amanché* = il est bien mal habillé.

4<sup>o</sup> || Rouler, maltraiter en paroles, étriller, arranger (fig.), battre, mettre dans de mauvais draps, faire des reproches à. Ex.: Il l'a *amanché* de la belle manière = il l'a arrangé de la belle manière, il l'a étrillé, il l'a frotté d'importance.— Me v' là ben *amanché* = me voilà dans de beaux draps, me voilà dans une position fâcheuse.

¶ *Amancher* a ce sens dans la Normandie: Qu'il vienne, je l'amancherai de la belle manière (DELBOUTLE).

REM. *Amancher* est une forme ancienne de *emmancher* (LACURNE, OUDIN, COTGRAVE); var.: *amanchier* (BONNARD).—“Avoient apporté plusieurs syes sourdes et bien tranchées, amanchées de plomb” (MÉNARD, *Hist. de B. du Guesclin*, p. 482). “Frère Guillebert, ne vous déplaîse, Ce n'est pas ainsi qu'on amanche” (*Farce de frère Guillebert*, t. I, p. 309).

**Amancher** (s<sup>o</sup>) (pron. s a-mā:cé) v. réfl. V. *amancher*.

1<sup>o</sup> || S'emmancher. Ex.: Cette hache *s'amanche* bien = s'emmanche facilement, s'ajuste bien au manche.—L'affaire *s'amanche* mal = s'emmanche mal, s'ajuste mal aux circonstances, prend une mauvaise tournure.—Ca *s'amunche* pas comme ça = ça ne s'emmanche pas ainsi, cela ne s'ajuste pas de la sorte, cela n'est pas aussi aisé que vous le pensez.

2<sup>o</sup> || S'habiller, s'affubler. Ex.: Il *s'amanche* comme un fou = il s'habille, il s'affuble comme un fou, d'une façon ridicule.

3<sup>o</sup> || S'y prendre. Ex.: Je ne sais pas comment il *s'amanche*, mais il ne réussit jamais = je ne sais comment il s'y prend...

**Amanchure** (pron. a-mā:cu:r) s. f.

1<sup>o</sup> || Arrangement, disposition, situation, le plus souvent bizarres ou fâcheux. Ex.: Quelle *amanchure*! = quel affaire fâcheuse!—Nous v'là dans une belle *amanchure* = nous voilà dans de beaux draps, dans un bien mauvais pas, dans le pétrin.

2<sup>o</sup> || Disposition, combinaison qu'on ne comprend pas.

3<sup>o</sup> || Ajustement singulier et ridicule, affublement, accoutrement. Ex.: Il s'était fait une *amanchure* à faire rire tout le monde = il avait un affublement risible.

4<sup>o</sup> || Ouvrage mal fait, mal agencé.

¶ On trouve, dans les parlers du Bas-Maine, le mot *emmanchement* au sens 1<sup>er</sup> (DOTTIN).—*Emmanchure*, en franç., se dit des ouvertures d'un habit, d'une robe, d'une chemise, auxquelles on adapte les manches (ACAD.).

**Amarinades** (pron. amarina:d), **amarinages** (pron. amarina:j) s. f.  
← *marinades*.

|| Conserves végétales au vinaigre.

¶ *Amarinades* est une corruption de *marinades*: vinaigre assaisonné d'herbes dans lequel on laisse tremper de la viande, du poisson; saumure dans laquelle on conserve les viandes; aliments conservés dans la saumure (DARM.); sauce dans laquelle il entre surtout du vinaigre, du sel, des épices, et que l'on sert avec certains aliments (LAR.).—La var. *amarinages* devient souvent *marinages*, dans le parler can.-

franç. Dans certaines régions, on appelle les betteraves au vinaigre des *mariuges*.—L'*amarinuge*, en franç., est l'action d'amariner, de mettre un vaisseau en état de tenir la mer (DARM.).—Le mot anglais *pickles* = conserves végétales au vinaigre, s'emploie en France (L. & F.).

**Amariner** (pron. amariné) v. tr. ← ~~m~~ *mariner*.

1<sup>o</sup> || Mettre (des légumes) en conserves.

¶ *Mariner* sign. mettre des poissons, des viandes dans la saumure pour les conserver (LAR.).

2<sup>o</sup> || Donner une semonce à, mettre à la raison, mettre à sa main.

Ex.: Il ne veut pas m'obéir, mais je l'*amarinerai* bien = je le mettrai vite à ma main.

**Amarrer** (pron. amâ[o]:ré) v. tr. et intr. Ext. de sens et acc. dét.

1<sup>o</sup> v. tr. || Attacher, lier.

¶ *Amarrer*, en franç., sign. attacher, lier avec une amarre, c.-à-d. avec un cordage employé au service d'un navire (LITTRÉ). C'est un t. de marine que nous appliquons à l'action d'attacher, de lier des paquets, des chevaux, etc.: *amarrer* ses souliers.—Dans le patois saintongeais, *enmârer* s'emploie comme, au Canada, *amarrer*: "Ine couronne de laurié enmâré avec in biâ riban de souêe" (PIARE MARCUT, *In jharbot de Bouquet saintonjhoue*, p. 210). Dans la Normandie, *amarrer* sign. attacher, lier, assujettir. Ce verbe, dit Moisy, possède en Normandie, dans la région la plus éloignée de la mer, l'acc. générale qui vient d'être indiquée; on dit: *amarrer* une échelle, un étai, un paquet, etc.; à Pont-Audemer, on entend souvent les mères ou les bonnes dire aux petits enfants: Amarre ta culotte, ton tablier (MOISY, ROBIN, DELBOULLE).—Dans la phrase: "Je veux l'*attacher* au poteau", le substitut *amarrer* a été relevé dans l'île de Serk, à Saint-Pierre-Port (Guernesey), à la Trinité (Jersey), à Guérande (Loire-Inférieure), à La Frenaye (Seine-Inférieure), à la Cotinière (Charente-Inférieure), par MM. GILLIÉRON et EDMONT (*Atlas Linguistique de la France*, carte No 65).

2<sup>o</sup> v. intr. || Arrêter. Ex.: Tu m'en as dit assez, *amarre* là = arrête.

¶ On dit aussi, comme dans la Saintonge, *démarrer* pour *partir*.

3<sup>o</sup> v. intr. || Joindre les deux bouts (fournir difficilement à sa dépense annuelle). Ex.: Il ne gagne pas beaucoup, il a peine à *amarrer* = il a peine à joindre les deux bouts.

4<sup>o</sup> v. intr. || Avoir le même nombre de voix (dans une élection), de points (au jeu).

LE COMITÉ DU BULLETIN.

(A suivre)



## SARCLURES

---

\*\*\* "Les larmes des vieillards ont quelque chose de déchirant qui *font* mal au cœur".

Les phrases de cette façon ont quelque chose d'hétéroclite qui *fait* injure à la grammaire.

\*\*\* Sans *prétendre à vouloir* révolutionner le monde, on peut y aller de son petit coup d'épaule".

"*Sans prétendre vouloir*", ou, si l'on veut, "*sans prétendre à vouloir*", cela équivaut à "sans avoir l'intention d'avoir le dessein de.....". Ce pléonasme est tiré d'un livre qui vient de paraître.

\*\*\* Les coins du *poêle* étaient *six* pompiers."

On écrit *poêle*. Et puis, des pompiers qui sont des coins de poêle!..... Lisez: "Les coins (ou les cordons) du *poêle* étaient *portés* (ou tenus) *par* six pompiers".

\*\*\* Les journaux nous apprennent qu'à une assemblée du conseil municipal de\*\*\* il a été *proposé par.....secondé par.....et unanimement résolu* que les conseillers *ont appris* la mort de M. X. et qu'ils en éprouvent un chagrin considérable.

Il y a une lacune dans la résolution de messieurs les conseillers: ils auraient dû décider d'abord que M. X. était mort, puis qu'ils l'avaient appris, enfin qu'ils avaient de la peine. On ne prend jamais trop de précautions.

\*\*\* "Cependant les pêcheurs purent se procurer un peu de nourriture: quatre livres de café, trois chopines de pommes sèches, deux quartiers de jambon, une chopine d'alcool et *quelques allumettes*".

Il devrait être défendu de manger des allumettes; cette nourriture n'est pas hygiénique.

\*\*\* "Ce lieu redoutable est couvert de bancs de neige qui atteignent trente à quarante pieds de hauteur *et qui demandent des armées d'ouvriers pour se frayer un passage au travers*".

Bonne aubaine pour les sans-travail! Qu'ils n'aient souci du salaire; ceux qui répondront à cet appel des bancs de neige seront payés rubis sur l'ongle: rien n'est si généreux qu'un banc de neige. On aimerait seulement à savoir qui, des bancs de neige ou des ouvriers, devront *se frayer un passage à travers*.

\* \* " C'est un faste inaccoutumé, un rassemblement de toute la race canadienne, une évocation du Durbar indien que sera célébrée la St-Jean-Baptiste de 1903".

La phrase ne veut rien dire. Mais que vient faire ici le *Durbar indien* ?

\* \* " En 1901, on a voulu savoir la durée de l'assistance aux écoles et la langue parlée par chaque personne".

*Assistance* veut dire *présence* d'un officier public remplissant les fonctions de son ministère, *auditoire, aide, secours*. On ne peut employer ce mot pour désigner la durée des études, le temps de l'écolage, non plus que la présence à l'école, la fréquentation scolaire.

\* \* " La nourriture se composait seulement de saumon *en boîtes* et de bœufs salés aussi *en boîtes*."

J'ouvre ici un concours de calcul : Etant donné qu'il fallait nourrir 59 personnes avec du saumon et des bœufs salés pendant 17 jours, et le saumon étant une quantité négligeable, trouvez combien de douzaines de bœufs salés il y avait *en boîtes*.

\* \* Les bulletins du recensement de 1901 nous apprennent que " le français et l'anglais ayant été institués langues officielles de ce pays, on a pourvu spécialement *dans le tableau* à une inscription indiquant que *la personne énumérée* parle l'une ou l'autre de ces deux langues".

Plusieurs individus, par exemple les habitants d'un pays, peuvent être *énumérés*; on énumère les parties d'un tout, les caractères essentiels d'une chose, etc. Mais comment une seule personne peut-elle être *énumérée*? Ce doit être une opération dangereuse.

\* \* Un accident étrange est arrivé sur un chemin de fer de Terre-neuve.

" Deux trains ont été *de fait enterrés*".

*Enterrés*. . . . . vous avez bien lu : enfouis dans la terre, inhumés peut-être ? En hiver, c'est original. Et ces deux malheureux convois n'étaient pas enterrés au figuré ; ils l'étaient *de fait*, réellement, véritablement ! Cependant, en lisant tout l'article, on apprend qu'il s'agit de deux convois de chemin de fer ensevelis sous une avalanche de neige. Mais ce n'est pas clair ; car plus loin il est dit que de ces deux convois, l'un a été *emprisonné*, l'autre *détenu*, et que le tout constitue *un roman de la vie réelle* ! Il se passe sur cette île des choses vraiment extraordinaires.

\* \* \* “ *Tant qu’au fond du drapeau, le choix en semble fait* ”.

À l’école, on nous apprenait autrefois à dire *quand à et non tant qu’à*. Je ne sache pas que l’arrêté du 26 février 1901 ait changé cela.

\* \* \* “ Il est certain qu’en adoptant l’emblème du Sacré-Cœur, *il lui faut un fond particulier, et la croix blanche est bien celui qu’il convient* ”.

Analysé, cela voudrait dire: “ *S’il (qui, il ?) adopte l’emblème du Sacré-Cœur, il (qui ?) aura besoin d’un fond particulier, et il (qui ?) convient la croix blanche (comment peut-on convenir une chose ?) pour ce fond* ”. L’auteur a peut-être voulu dire que sur notre drapeau national, la croix blanche est le fond sur lequel il conviendrait de poser l’emblème du Sacré-Cœur. Pourquoi ne l’a-t-il pas dit ? C’était facile.

\* \* \* “ Quoique les détails ne soient pas encore précisés (il s’agit d’une fête), il nous est permis de *voir* les grandes lignes du projet et de *voir* qu’il y a deux aspects principaux: on y *voit* une fête religieuse et une fête civique.”

Que ne verra-t-on pas, quand les détails seront connus ?

LE SARCLES.

AU CANADA.—À lire, sous ce titre, une étude de M. Pierre de Labriolle, dans la *Revue Latine* (mars, p. 168), sur l’état de la langue française au Canada, les dangers qui la menacent, les forces de résistance dont elle dispose. “ Dans le français des campagnes canadiennes, écrit M. de Labriolle, on ne rencontre guère de particularité phonétique, morphologique ou syntaxique dont on ne retrouve l’analogue et l’origine dans le français de France, plus spécialement dans les parlers populaires des provinces d’où sont venus les premiers colons du Canada. . . . L’enquête inaugurée de façon si intéressante par le *Bulletin du Parler français au Canada* ne laissera pas de doute sur ce point ”. Les vues de notre ancien professeur de langue et de littérature françaises sur notre parler sont justes. La deuxième partie de son article est consacrée à l’Université Laval. Mieux renseigné, M. de Labriolle n’eût pas dit que l’Université Laval est *l’une des institutions créées par Saint-Sulpice au Canada*, et ailleurs que *soit à Québec, soit à Montréal, c’est la Compagnie Saint-Sulpice qui a le plus contribué à doter le Canada de cette double université*. A Québec comme à Montréal, c’est le Séminaire de Québec qui a fondé, qui a créé l’Université Laval, qui en a doté le Canada. La charte royale, que rappelle M. de Labriolle, et “ par laquelle la reine Victoria constitua officiellement l’Université prescrivit que les fonctions de recteur seraient

exercées de droit par le supérieur du Séminaire" de Québec, et non pas de Saint-Sulpice. Le Séminaire de Québec et celui de Saint-Sulpice sont deux institutions différentes. Le premier a été fondé par Mgr de Laval, en 1663, avec le concours des prêtres du Séminaire des Missions Etrangères de Paris.

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

C.-J. MAGNAN.—*Mémorial sur l'Education au Canada*. X-113 pages. Dussault & Proulx, Québec, 1903.

Une élégante brochure et une bonne œuvre. En ce qui concerne l'instruction publique, la province de Québec est à la tête, et non à la queue des autres provinces.

M. Magnan nous permettra de faire une remarque : son étude n'est pas un *mémorial*, mais un *mémoire* sur l'éducation au Canada. L'ouvrage de M. Meilleur avait pour titre " *Mémorial de l'Education au Canada*." La nuance est facile à saisir.

A. R.-L.

---

Le 19 mars dernier, les élèves du Séminaire de Saint-Hyacinthe ont formé un *Cercle d'étude du Parler français*, affilié à notre Société. Le bureau de direction du nouveau Cercle est composé des officiers suivants : Président, M. Alphonse Archambault ; Vice-Président, M. Philippe Desrauleau ; Secrétaire, Rosario Tanguay ; Directeurs, MM. Arthur Lamontagne, Amédée Turcot, Félix Desrochers, Antonio Désorey, Lorenzo Richer, Arthur Guilbert, Charles-Edouard Lefebvre, Eugène Chartier.

\* \* \*

VIVE LA CANADIENNE.—*La Veillée* (Paris, 1<sup>er</sup> mars 1903) propose à ses lectrices d'offrir à leurs amies des matinées de *Chansons paysannes* ; l'idée première de ces divertissements est celle-ci : " Prendre deux ou trois chansons populaires de différents pays et les faire chanter par des jeunes filles portant le costume de chacun de ces pays." *La Veillée* donne comme modèle trois chansons : le *Ranz des vaches* (Suisse), le *Chant des livrées* (Berry), et.... *Vive la Canadienne*. Les cinq couplets y sont, et l'air aussi. Le choix n'est pas heureux.

Les trois derniers couplets ne se chantent jamais au Canada.

## LETTRÉ OUVERTE

---

Québec, avril 1903

Mgr Laflamme

Vice-Président de la Société du Parler français au Canada  
Québec

Monseigneur,

Je vous envoie, pour le *Bulletin du Parler Français*, un petit bout de correspondance qui n'a ni queue ni tête. Vous y trouverez seulement quelques expressions canadiennes qui sont bien dans le génie de la langue, mais que les dictionnaires français ne mentionnent pas :

1. *Au fin*, pour signifier finement, adroitement. Ainsi on dira d'un ouvrier habile : " Donnez-lui cet objet qui est brisé, il le raccommode *au fin* ", c'est-à-dire adroitement. L'expression n'est pas française, prise dans cette acception. Je l'ai cherchée vainement dans Littré qui pourtant a quatre colonnes sur l'adjectif *fin*.

2. *Tout à clair*, dans le sens de très nettement, très distinctement. " On entend les cloches *tout à clair* ". Ce sens du mot *clair* est indiqué dans Littré, mais l'expression canadienne, si pittoresque ne s'y trouve pas.

3. *Pain de lièvre* ou *Pain d'oiseau*, qui d'après vous serait l'*Oxalis acetosella*. C'est une plante aromatique dont les lièvres sont, paraît-il, très friands, d'où lui est venu le joli nom qu'elle porte; *Pain de lièvre*.

4. *Herbe à sucre* ou *Sucrette*, petite plante dont les feuilles ont la forme de tiges rampant sur le sol. Elle a une odeur très prononcée de sucre d'érable frais, si bien qu'en l'approchant du nez sans la voir, on croirait sentir un morceau de *sucre du pays* sortant du moule. Quand j'étais enfant, à la Rivière-Ouelle, je prenais plaisir avec mes petits compagnons d'en arracher pour en reconnaître la senteur et en

jouir. Elle pousse dans les terrains secs, sur les coteaux rocheux où il y a peu de terre. J'ai parlé autrefois de cette plante à l'abbé Ovide Brunet, professeur de botanique à l'Université Laval, et je lui en ai apporté quelques pieds. Il m'a avoué qu'il ne la connaissait pas. Je ne sais si plus tard il l'a classée.

5. *Verge d'or*, dont le nom scientifique est *Solidago*. Plante à fleurs jaunes, très commune dans notre pays. Elle est odorante et médicale. Les infusions de *Verge d'or* sont très en vogue dans nos campagnes pour guérir diverses maladies.

6. *Petit thé*, *thé de montagne*, *thé de merisier*. C'est la *Gaultheria procumbens*. Ainsi nommé par Linnée en l'honneur du docteur Gauthier, de Québec, membre correspondant de l'Académie des sciences de Paris. On a essayé de vulgariser dans notre pays, sous forme de breuvage, les infusions des feuilles de la *Spirea salicifolia*, pour remplacer le thé de Chine ; mais cet essai n'a pas réussi.

7. *Petits cochons* : *Sarracenia purpurea*. Ainsi nommée par Linnée en l'honneur du docteur Sarrazin, prédécesseur du docteur Gauthier à Québec et comme lui membre correspondant de l'Académie des Sciences de Paris. Le nom vulgaire de cette plante lui vient de la forme de ses feuilles qui ressemblent à de petits cochons.

8. *Herbe à dinde* : *Achille millefolium*, appelée plaisamment plante nationale. Herbe plus ou moins velue, à odeur forte et aromatique. "Nous avons rencontré, dit l'abbé Provancher, de magnifiques individus de cette variété dans les chemins avoisinant l'université de Toronto". L'*herbe à dinde* est populaire dans nos campagnes pour ses vertus médicinales.

9. *Maskobina*, *maskoabina*, ou simplement *masko* ; nom sauvage du *Sorbus americana*, le sorbier, que nous appelons au Canada : *Cormier*. Dans la plus grande partie de la province de Québec, cet arbre est encore désigné par son nom sauvage. Il est cependant des paroisses où le nom de *cormier* a prévalu. Le nom de sorbier semble être inusité au Canada.

Il serait facile d'allonger cette liste en indiquant l'autres expressions qui désignent nos plantes indigènes, ou en relevant les mots sauvages qui se sont introduits dans notre langue ; mais cela m'entraînerait trop loin et je me contente d'en suggérer l'idée.

H.-R. CASGRAIN, P<sup>tre</sup>

P.-S. Parmi les mots sauvages restés dans la langue populaire, les suivants me reviennent à l'esprit :

*Aragun* : vase assez grand, en forme de calotte sphérique, fait en écorce cousue, ou creusé à même un large morceau de bois.

*Micouenne* : grande cuillère en bois, à long manche, servant presque exclusivement à écrémer le lait.

*Pimbina* : fruit du *Viburnum opulus*.

*Atocus* : Fruit de l'*Oxycoccus macrocarpus*.

*Canawisch* : camarade.

*Wigwam* : cabane d'écorce servant d'habitation aux sauvages.

*Nigog* : espèce de dard, avec mâchoires élastiques faites ordinairement en bois de frêne, servant à harponner le poisson.

*Babiche* : lanière très étroite, taillée dans un cuir ordinaire ou la peau d'anguille, et destinée à faire une couture grossière.

*Sucakoua* : brouhaha.

*Timihuruk* : casse-tête.

*Tobagunne* : traîneau à fond plat, long et étroit, destiné à glisser facilement sur la neige.

*Fouène* : mot abénakis, synonyme de *nigog*.

*Mitusses* : espèce de jambières fabriquées par les naturels du pays.

Il y a bien d'autres expressions de ce genre. De plus érudits que moi pourront compléter cette liste, en donnant l'explication des mots qu'ils auront trouvés.

H.-R. C., Ptre

ETUDIONS NOTRE LANGUE.—L'*Album Universel* a entrepris, sous la rubrique : " Etudions notre langue ", une guerre aux locutions vicieuses. Très bien ! Mais tout en applaudissant, nous prions celui qui signe cette page de la revue montréalaise de ne condamner point à la légère certaines expressions.—*Abimer* n'est pas synonyme de *blessé*, c'est vrai, mais il peut être employé familièrement pour *mettre hors de service* ; le Dictionnaire général dit : " Il s'est abîmé le bras ", et Madame de Sévigné a écrit : " Mes pauvres petits yeux sont abîmés ". Le Canadien dit : " Je me suis abîmé les mains " ; faut-il lui en faire un reproche ?—*Abrier* est vieilli au sens de *couvrir* ; faut-il pour cela le condamner ? (Voir l'*Album*, 11 avril 1903).

\* \*

UNE COQUILLE.—Il est permis de sarcler son propre jardin. Voici donc une *sarclure*, qui est une coquille, et qu'on a pu remarquer à la page 155 du BULLETIN (2e ligne) : *quand à*. C'est *quant à* qu'il faut lire.

LE SARCLEUR.

\* \*

A LIRE, dans la revue de l'*Alliance Nationale* (avril, p. 53), un bon article de M. E.-Z. Massicotte sur la " Richesse comparée des langues française et anglaise ".

## DE L'ORIGINE DES CANADIENS-FRANÇAIS

---

L'étude de nos origines, intéressante au point de vue national, ne l'est pas moins au point de vue de la linguistique. Quelle influence chacune des provinces françaises a-t-elle exercée sur la formation de notre parler ? Dans quelle mesure la Normandie y a-t-elle contribué ? Dans quelle mesure, le Poitou, la Saintonge, le Perche ? Quel a été l'apport de l'Ile-de-France ? . . . . . Question délicate et complexe. En la posant aujourd'hui, après d'autres, nous ne nous flattons point de la résoudre. Des circonstances multiples, en effet, et variables, ont pu restreindre ou étendre l'action de chaque province sur notre langage : le nombre des émigrants, leur qualité, leur autorité dans la colonie, leur groupement, etc.

Peut-être convient-il, en outre, de grouper les individus originaires des provinces dont les traditions, les mœurs et la langue sont similaires, pour leur attribuer une influence de même nature, et pour saisir mieux la direction qu'ils ont pu donner au peuple nouveau.

Enfin, est-il possible de trouver la solution définitive de cette question par la seule considération de nos origines ? et ne serait-il pas plus sûr d'étudier aussi notre parler, d'y relever les produits phonétiques et les substituts lexicologiques empruntés aux différents patois de France, et de ne conclure qu'après ? Cette manière de procéder suppose des travaux considérables ; les études de la Société du Parler Français nous permettront peut-être, un jour, de l'appliquer au problème qui nous occupe.

Notre travail s'est borné à chercher l'origine, par provinces, des émigrants français venus au Canada pendant la période de 1608 à 1700. Nos études n'ont pas été portées plus loin, parce que, comme le dit l'historien Garneau <sup>(1)</sup>, le plus grand nombre des émigrés français qui se sont fixés au Canada y sont venus dans le XVII<sup>e</sup> siècle <sup>(2)</sup>, et que ceux qui se sont établis au pays après 1700 n'ont pu exercer

---

(1) *Hist. du Canada*, 4<sup>e</sup> édit., vol. II, pp. 101-102.

(2) " N'oublions pas que, en 1673, Louis XIV arrêta l'envoi des colons au Canada, de sorte que les six mille âmes qui s'y trouvaient alors étaient venues dans l'intervalle des quarante dernières années, ou étaient nées sur les bords du Saint-Laurent . . . Un petit nombre de familles vinrent après 1673 . . . " (B. SULTE, *La langue française en Canada*, édit. de 1898, p. 12).



une influence aussi considérable que les premiers colons sur notre parler national; notre parler avait dès lors reçu l'empreinte qu'on lui connaît (1).

Après un exposé sommaire de ce qu'ont dit là-dessus nos historiens, nous présenterons, dans un dernier tableau, le résultat de nos propres recherches, simples matériaux, qui, commentés par d'autres, serviront peut-être à éclaircir la question.

Tous les historiens du Canada ont parlé de nos origines. Charlevoix (2) dit que les Canadiens sont pour la plupart de race Normande. L'abbé Ferland (3) affirme que "les habitants qui se fixèrent au Canada depuis 1621 jusqu'en 1641 paraissent être venus du Perche, de la Normandie, de la Saintonge, de la Rochelle et de ses environs". A la fin de la première partie de son *Cours d'Histoire du Canada*, il publie "une liste renfermant les noms qu'on trouve sur les registres de Québec et des Trois-Rivières; elle contient aussi les noms de quelques-uns des colons qui s'établirent à Montréal". A l'aide de cette liste, nous avons dressé le tableau suivant :

**TABLEAU INDIQUANT LE NOMBRE ET L'ORIGINE DES ÉMIGRANTS FRANÇAIS ARRIVÉS AU CANADA DE 1615 À 1666, D'APRÈS L'ABBÉ FERLAND.**

PROVINCES	1615 A 1641	1641 A 1666	TOTAUX	PROVINCES (SUITE)	1615 A 1641	1641 A 1666	TOTAUX
Angoumois.....		7	7	Languedoc.....		1	1
Anjou.....		11	11	Limousin, Périgord.....		1	1
Artois.....				Lorraine.....		4	4
Aunis, Ile de Rhé, Ile d'Oléron.....		45	45	Lyonnais, Forez.....		3	3
Auvergne.....				Maine.....	2	14	16
Beauce.....	3	6	9	Marche.....		1	1
Béarn.....				Nivernais.....			
Berry.....		2	2	Normandie.....	27	98	125
Bourgogne.....		2	2	Orléanais, Blaisois.....		2	2
Bourbonnais.....				Perche.....	28	29	57
Bretagne.....	1	13	14	Picardie.....	3	6	9
Brie.....	2	7	9	Poitou.....	1	33	34
Champagne.....	3	6	9	Provence.....		3	3
Dauphiné.....				Roussillon.....			
Flandre, Hainaut.....		2	2	Saintonge.....		13	13
Franche-Comté.....				Savoie.....			
Gascogne.....		2	2	Touraine.....		3	3
Guyenne.....		3	3				
Ile-de-France.....	3	25	28		73	342	415

(1) C'est bien ce que font entendre la mère Marie de l'Incarnation en 1670, le récollet Chrétien Leclercq en 1680, Bacqueville de la Potherie en 1700, Charlevoix en 1722, et le Suédois Kalm vers 1748.

(2) *Hist. de la Nouvelle France*, grande édition, Paris, 1744, vol. III, p. 371.

(3) *Notes sur les registres de N.-D. de Québec*, 1863, p. 40.

M. E. Rameau, dans son ouvrage *La France aux colonies* (1), dresse un tableau, sur un document emprunté à M. Margry (2), qui donne " la collection de tout ce que l'on a pu trouver dans les actes de la province de Québec sur les mariages d'immigrants Français célébrés dans cette circonscription, depuis 1640 jusqu'en 1770". Voici ce tableau :

**TABLEAU INDIQUANT LE NOMBRE ET L'ORIGINE DES ÉMIGRANTS FRANÇAIS ARRIVÉS AU CANADA DE 1640 À 1770, D'APRÈS M. RAMEAU.**

PROVINCES Où étaient nés les émigrants	Epoque des mariages des émigrants et leur nombre										TOTAL DE 1640 À 1770.
	1640 à 1690	1690 à 1700	TOTAL DE 1640 À 1700	1700 à 1710	1710 à 1720	1720 à 1730	1730 à 1740	1740 à 1750	1750 à 1760	1760 à 1770	
Alsace et Lorraine.....	3	3	6	1	1	4	1	2	4	4	23
Angoumois, Limousin, Périgord.....	3	18	21	2	6	4	2	5	8	4	52
Anjou.....	4	10	14	1	1	5	9	3	1	....	34
Aunis, Saintonge, Gascongne, Béarn.....	27	126	153	10	30	33	31	59	69	15	400
Auvergne, Albigeois, Languedoc.....	2	16	18	2	4	4	5	8	20	9	70
Bourgogne, Nivernais.....	1	4	5	....	2	1	3	5	7	2	25
Berry, Bourbonnais.....	1	5	6	....	....	1	....	2	2	2	13
Bretagne.....	2	24	26	1	12	14	25	21	17	2	118
Champagne.....	4	12	16	2	3	5	3	6	10	2	47
Dauphiné, Franche-Comté.....	....	3	3	1	....	3	6	1	12	2	28
Flandre, Hainaut.....	....	7	7	1	2	5	3	4	7	6	35
Forez, Lyon, Provence, Vaucluse.....	....	4	4	2	4	8	6	8	13	4	49
Maine.....	8	8	16	1	1	....	1	5	4	....	28
Normandie, Vexin.....	27	120	147	7	6	4	14	21	31	4	234
Orléanais et Sens.....	5	28	33	3	4	5	5	8	5	1	64
Paris et environs.....	17	125	142	8	19	19	16	28	26	5	263
Perche.....	21	8	29	....	....	....	....	....	....	....	29
Picardie, Beauvoisis, Artois.....	5	25	30	....	5	4	6	13	15	4	77
Poitou.....	7	86	93	6	9	12	14	3	7	1	145
Touraine, Blaisois.....	3	25	28	2	3	4	3	3	2	2	47
•	140	657	797	50	112	135	153	205	259	69	1781

Garneau (3) a étudié la même question : " Nous avons compulsé, dit-il, les études de trente-trois notaires sur trente-cinq qui ont exercé

(1) Edit. de 1859, p. 282.

(2) M. Margry doit ce document à M. l'abbé Ferland : " C'est en partie sur ses notes d'état civil, écrit-il, que j'ai fait, par provinces françaises, une division de notre émigration dans le ressort de Québec". *Origines Françaises des pays d'Outre-mer*, vol. III, p. 652.

(3) *Hist. du Canada*, 4e edit., p. 101.

leur profession avant ou pendant l'année 1700, et dont les minutes sont à Québec". Nous reproduisons le résultat de ses recherches :

**TABEAU INDIQUANT LE NOMBRE ET L'ORIGINE DES ÉMIGRANTS FRANÇAIS ARRIVÉS AU CANADA DE 1608 À 1700, D'APRÈS L'HISTORIEN GARNEAU.**

PROVINCES DE FRANCE	NOMBRE	PROVINCES DE FRANCE (SUITE)	NOMBRE
Angoumois.....	56	Languedoc.....	18
Anjou.....	44	Limousin, Périgord.....	30
Artois, Cambresis.....	11	Lorraine, Messin.....	9
Aunis, Ile de Rhé, Ile d'Oléron.....	201	Lyonnais, Forez.....	12
Auvergne.....	8	Maine.....	30
Beauce.....	43	Marche.....	1
Béarn, Navarre, Pyrénées.....	3	Nivernais.....	342
Berry.....	17	Normandie, Vexin.....	43
Bourgogne.....	32	Orléanais, Blaisois, Gatinais.....	20
Bourbonnais.....	6	Perche.....	76
Bretagne.....	87	Picardie.....	239
Brie.....	20	Poitou.....	6
Champagne.....	32	Provence.....	91
Dauphiné, Avignon.....	10	Roussillon.....	2
Flandre, Hainaut.....	8	Saintonge.....	34
(Franche-Comté), Bresse.....	1	Savoie.....	
Gascogne.....	18	Touraine.....	
Guyenne, Quercy.....	22		1930
Ile-de-France.....	358		

M. Benjamin Sulte, enfin, a fait des recherches considérables " pour arriver à comprendre les origines de notre peuple". Son *Histoire des Canadiens-Français* contient de nombreux détails sur les colons arrivés au Canada de 1608 à 1700, dont plusieurs ignorés des historiens précédents.

Ces données ont servi de base à l'étude du même auteur sur *La langue française en Canada*. " Nos premiers défricheurs, dit M. Sulte dans cette brochure, sont venus du Perche, de la Normandie, de la Picardie et de la Beauce, entre les années 1633 et 1663..... A partir de 1662 et jusqu'à 1672, le Poitou, la Rochelle, la Gascogne même ont fourni tous ensemble un contingent un peu plus fort que le premier. De 1632 à 1672, la Touraine et Paris (avec ses environs) contribuèrent une certaine part au peuplement de la colonie..... Ainsi, voyez la carte et suivez les noms des localités à mesure que nous les nommons: Abbeville, Amiens, Saint-Quentin, Beauvais, Dieppe, Rouen, Caen, Cherbourg, Evreux, Nantes, Alençon, tout le Perche et la Beauce, l'Ile-de-France, Blois, Angers, Tours, Poitiers, La Rochelle, toute la Saintonge avec l'Angoumois, Bordeaux et quelques endroits de la Guyenne" (p. 9 et 10). Il trouve une trentaine de familles venues du Dauphiné, de la Franche-Comté et de la Bour-

gogne (p. 11). Ailleurs, il dit que " c'est le groupe normand qui est arrivé le premier, et que les Percherons suivirent de près et plus nombreux " (page 33), et plus loin : " Notre principal groupe n'est pas originaire de la Normandie. L'Anjou, la Touraine, la Saintonge, le Poitou, l'Angoumois, le pays de la Rochelle nous ont donné la masse de nos fondateurs de familles. Nous sommes sortis en grand nombre des Charentes. Au nord et à l'ouest, la Picardie, la Normandie, le Perche ont contribué pour un fort contingent. En second lieu, le Maine et les environs de Paris sont à citer " (p. 36). <sup>(1)</sup>

Nous avons cru pouvoir pousser plus loin les investigations.

M. l'abbé Ferland n'a consulté que les registres de Québec et de Trois-Rivières, et jusqu'à 1666 seulement ; M. Margry a fait ses calculs sur les seuls actes de mariages célébrés dans la colonie ; M. Garneau n'a compulsé que les études des notaires. Nous avons consulté le *Dictionnaire généalogique des familles canadiennes* de Mgr C. Tanguay. Cette œuvre, on le sait, est un relevé de tous les actes de l'état civil, baptêmes, mariages et sépultures, fait sur les registres mêmes par l'auteur, qui a aussi puisé de nombreux renseignements dans les premiers recensements du Canada et dans les *Archives du dépôt de la Marine* à Paris <sup>(2)</sup>. Que des erreurs se soient glissées dans une œuvre aussi considérable, c'était inévitable. Mais nous croyons pouvoir affirmer que ces erreurs ne portent pas sur les souches de nos familles ; elles se trouvent plutôt dans la ramification des descendances, et se répèteraient sans doute si un autre entreprenait de refaire ce travail. Cependant nous avons pris grand soin de contrôler les données du *Dictionnaire* par tous les moyens à notre portée. Nous avons suppléé les origines non indiquées aussi souvent que nous l'avons pu, en nous servant des notes de l'abbé Ferland, de celles de l'abbé Faillon, *Rôle général de la recrue de 1653* <sup>(3)</sup>, des tableaux de M. Benjamin Sulte, de l'étude de M. N.-E. Dionne sur *La Colonie Française à la mort de Champlain*, des matériaux recueillis par M. l'abbé A.-P. Gaulier dans sa revue historique *Canada, Perche et Normandie*, de diverses monographies de familles canadiennes, et des

---

(1) En 1877, un Anglais, M. James Roy, de Montréal, avait écrit : " Les premiers Canadiens sont venus des côtes nord et ouest de la France, principalement de la Normandie et du Poitou. " (*Canadian Illustrated News*, 27 oct. 1877).

(2) Les fiches de Mgr Tanguay, ses notes, tous ses manuscrits sont conservés à l'Université Laval, à Québec.

(3) *Hist. de la Colonie en Canada*, t. II, pp. 531 et suiv.

registres même du district de Québec. En compilant ces matériaux, en pointant les noms, nous avons pris toutes les précautions possibles pour éviter les doubles emplois aussi bien que les omissions.

Le tableau suivant représente le résultat de notre travail. Il comprend un relevé de tous les émigrants français, hommes et femmes, venus au Canada de 1608 à 1700, et dont nous avons pu retracer l'origine.

**TABEAU INDIQUANT LE NOMBRE ET L'ORIGINE DES ÉMIGRANTS FRANÇAIS ARRIVÉS AU CANADA DE 1608 A 1700.**

PROVINCES  Où étaient nés les émigrants	NOMBRE DES ÉMIGRANTS				Total de 1608 à 1700
	Époque où ils apparaissent dans les registres				
	1608 à 1640	1640 à 1680	1680 à 1690	1690 à 1700	
Angoumois.....		13	31	25	69
Anjou.....	1	58	47	23	129
Artois.....		1	8	3	12
Aunis, Ile de Rhé, Ile d'Oléron.....	21	86	220	76	403
Auvergne.....		2	9	11	22
Beauce.....	5	8	16	17	46
Béarn.....				8	8
Berry.....		4	15	12	31
Bourgogne.....		7	26	14	47
Bourbonnais.....		1	1	5	7
Bretagne.....	3	16	52	50	121
Brie.....	4	6	8	3	21
Champagne.....	4	20	67	23	114
Dauphiné, Avignon.....		3	10	3	16
Flandre, Hainaut.....	1	1	10	3	15
Franche-Comté.....			1	4	5
Gascogne.....		5	17	23	45
Guyenne.....		7	36	51	94
Ile-de-France.....	17	63	361	126	567
Languedoc.....		1	12	23	36
Limousin, Périgord.....		4	22	58	84
Lorraine.....		5	7	3	15
Lyonnais, Forez.....		2	6	11	19
Maine.....	5	68	36	17	126
Marche.....		1	1	4	6
Nivernais.....		2		1	3
Normandie.....	76	134	366	107	683
Orléanais, Blaisois.....	1	5	30	10	46
Perche.....	82	86	16	3	187
Picardie.....	8	8	55	13	84
Poitou.....	2	36	202	130	370
Provence.....		5	9	6	20
Roussillon.....				1	1
Saintonge.....	9	34	84	85	212
Savoie.....		1	5	8	14
Touraine.....		22	30	27	79
Totaux.....	239	715	1816	987	3757

STANISLAS-A. LORTIE, Ptre.

# TERMINOLOGIE

## LES CHEMINS DE FER

(Suite)

**Vagons ou Wagons (Cars).**—Spécialement les véhicules destinés au transport des marchandises et des matériaux.

Il y en a un grand nombre de modèles. Il y a les *wagons plate-formes*, les *wagons à coke*, les *wagons à bestiaux*, les *wagons à bois*, les *wagons à sable*, les *wagons-écuries*, les *wagons-poste*, les *wagons-tombereaux*, etc.

Dans un train composé de plusieurs wagons, ceux qui ont des freins portent le nom de *wagons-freins*. *Vagonnier*: Conducteur de wagons. PICARD, PALAA, GUÉRIN.

**Voitures (Coaches ou cars).**—Cette expression est réservée spécialement aux véhicules de toutes classes affectés au service des voyageurs.

Il y a cependant des exceptions. Ainsi il y a le *vagon-salon*, le *vagon-lit*, le *vagon-restaurant*, le *vagon-buffet*, qui sont aussi destinés au service des voyageurs. Il y a encore des *wagons d'ambulance*, des *wagons de secours*, des *wagons d'expériences*, des *wagons-toilettes*, etc.

En France, où existent les trois classes, l'on distingue les *voitures couvertes garnies et fermées à glace* (1<sup>ère</sup> classe), les *voitures couvertes, fermées à glace*, et à *banquettes rembourrées* (2<sup>ème</sup> classe) et les *voitures couvertes et fermées à vitre* (3<sup>ème</sup> classe).

Il y a aussi celles appelées *voitures de messageries*.

Quelle que soit la différence entre les modèles de voitures français et les nôtres, il importe de noter les expressions ci-dessus. Le *vagon-lit*, le *vagon-buffet*, le *vagon-restaurant*, le *vagon-salon*, etc. se retrouvent ici sous une forme ou une autre, soit qu'on les désigne sous le nom de *char-dortoir* (*sleeping-car*), *char à diner* (*dining-car*), *char parloir* (*parlor-car*), etc. Au surplus, *char à diner* est insupportable, c'est comme notre *salle à diner* qu'il faudrait appeler *salle à manger*.

Il conviendrait fort de traduire le *dining-car* par *vagon* ou *char-buffet*, *vagon* ou *char-restaurant*.

Quant au *parlor-car*, que l'on traduit par *char-parloir*, rigoureusement la traduction est suffisante. Le *parlor* a, dans cette locution,

la signification qu'on lui donne en Angleterre : c'est une pièce de la maison où l'on reçoit des étrangers et qui est en conséquence mieux meublée que les autres ; mais comme aussi *parlor* est usité dans le langage courant, soit en Angleterre soit aux États-Unis, pour signifier *salon*, le salon français, il vaut beaucoup mieux traduire *parlor-car* par *char-salon*.

Devons-nous traduire *sleeping-car* par *char-dortoir* ou par *vagon-lit* ? Nous pensons que *char-dortoir* est excellent, qu'il vaud mieux même que *vagon-lit*, parce que celui-ci a l'air de dire que tout le vagon ne forme qu'un seul lit, et que *dortoir*, au contraire, éveille l'idée d'une pièce où il y en a plusieurs. *Dortoir* : grande salle à plusieurs lits, dit le dict. GUÉRIN.

Au point de vue euphonique il serait ridicule de dire *char-lit*.

Quant à *char* et à *vagon*, les deux peuvent se dire, mais le mot *char*, dont on se sert au Canada, de l'avis des Français eux-mêmes, est plus beau, de meilleur aloi que *vagon*.

**Viaduc** (*viaduct*).—Ce sont les ponts construits à la rencontre des vallées et destinés surtout à les traverser. Mais ils existent aussi sur les chemins qui suivent le cours des vallées. Ces chemins de vallées portent souvent le nom allemand de *thalweg* des vallées. VIGOUROUX, PALAA.

**Vidange** (*leakage*).—... Une compagnie n'est pas responsable de la *vidange* d'un fût de vin, arrivée en cours de route, résultant de trous de clous pratiqués dans les douves. FÉOLDE.

**Vitesse de pleine marche** (*running time*).—Ainsi appelée par opposition à la *vitesse effective*. C'est celle dans laquelle on ne tient pas compte des arrêts.

**Voie charretière**.—Ou *passerelle pour les piétons*. On appelle ainsi la voie accolée aux ponts de la compagnie.

**Voies de sécurité** (*derailing switch*).—Ordinairement mise en relation avec les voies de garage en avant de l'aiguille qui mène de ces voies de service aux voies principales.

Ainsi, des wagons mis en dérive par l'action du vent ou par un choc trop violent, se dirigent sur la *voie de sécurité* et par suite n'engageront pas la voie principale. A. PICARD.

**Voie de triage** (*yard siding*).—Les trains de wagons à classer sont amenés sur une *voie de tiroir* servant de terme à un faisceau de *voies de triage*.—On trie les chars et on les attèle pour former le train Voir *gare de triage*. PICARD.

J.-E. PRINCE.

(FIN)

# LEXIQUE

## CANADIEN-FRANÇAIS

(Suite)

### Archaismes, Néologismes, Barbarismes, etc.

---

**Ambrer** (pron. â:bré) v. tr.

|| Ambler, aller l'amble.

¶ *Ambrer* suit le sort d'*ambre* devenant *lumbre*, et devient lui-même le plus souvent *lumbrier*, dans le can.-franç.

**Ambreur** (pron. â:brœ:r), **ambreux** (pron. â:brœ) adj. et s. m.

|| Ambleur, qui va l'amble.

¶ On dit le plus souvent, au Canada, par agglutination de l'article, *un lumbreur*, *un lumbreux* = un cheval ambleur.

**Amelette** (pron. a.mlê:t) s. f. Arch.

|| Omelette.

¶ Ménage, en faisant connaître sa préférence pour *omelette*, n'avoue pas moins que *amelette* était fort en usage de son temps et que son choix ne se base que sur celui de la cour.—“ On m'a dit qu'une fois qu'il entra dans sa cuisine, un laquais y faisait une *amelette* ” (TALLEMANT DES RÉAUX, *Historiettes*, XXV et XXVI).—*Amelette* s'entend encore dans la Saintonge, dans la Normandie (DUBOIS, MOISY) : “ J'ayme bien mieux bauffer une *amelette* ” (D. FERRAND, *Muse Normande*), et dans le Maine (DOTTIN, MONTESSON).

**Ameuiller** (pron. a.mœyé) v. intr.

1° || Etre sur le point de mettre bas (en parlant d'une vache).

¶ *Ameuiller* (“amèyé”) a ce sens dans le Bas-Maine (DOTTIN), et *ameuiller* dans la Normandie (MOISY), où l'on dit aussi *amouiller* : une vache *amouillante* (DUBOIS ; *Rev. des Parlers populaires*, vol. II, p. 31).

2° fig. || Se hâter, finir. Ex.: *Ameuille* donc ! = hâte-toi !

¶ On dit aussi à ceux dont la pensée paraît hésitante ou embarrassée : *Ameuille*, *ameuille* !

**Amicablement** (pron. a.mikabœlmâ) adv.

|| Amicalement, amialement.



¶ *Amicalement* se trouve dans les parlers de Normandie (TRAVERS, MOISY), du Bas-Maine (DOTTIN), du centre de la France (JAUBERT).

**Ampas, empas** (pron. â:pâ) s. m.

1<sup>o</sup> || Appât.

*Appât* : pâture pour attirer le poisson (LITTRÉ).

¶ Cf. vx franç. *empastement* : appât (BONNARD).

2<sup>o</sup> || Entraves. Ex. : Mettre les *empas* à un cheval = mettre des entraves à un cheval.

¶ C'est le vieux mot franç. *empas* : entraves (DU CANGE, LACURNE, BONNARD).—"Jusques à tant que Mars ayt les empas" (RAB., *Garg.*, ch. II).

3<sup>o</sup> || Lampas.

*Lampas* : engorgement ou allongement de la membrane qui tapisse le palais du cheval (ACAD.).

¶ *Empas* a ce sens dans le Centre de la France (JAUBERT).

**Ampâter, empâter** (pron. â:pâ:té) v. tr.

|| Amorcer. Ex. : *Ampâter* un hameçon = amorcer un hameçon (le garnir d'amorce, y mettre l'amorce, y mettre un ver ou un autre appât, pour attirer le poisson. ACAD.).—*Ampâter* un lac = amorcer un lac (y jeter de l'amorce).

¶ *Appâter* sign. attirer avec un appât (ACAD.); on *appâte* les poissons, ou *amorce* sa ligne pour les attirer.—Dans le vx franç., *appaster* voulait dire non seulement attirer avec un appât, mais aussi mettre un appât : "Appaster un hameçon, c'est y mettre un appât" (LACURNE).

**Ange** (pron. â:j) s. m.

|| Petit papillon.

¶ Le mot *ange*, en Normandie, désigne un papillon de nuit (MOISY, DU BOIS, DELBOULLE).

**Anneuillère** (pron. â:nœyé:r, var.: â:néyé:r) adj. ← lat. *annus* (TRAVERS), *anno genitus* (ROBIN).

|| (Vache) qui n'a pas eu de veau dans l'année.

¶ C'est le sens du mot normand *anouillère* (MOISY, ROBIN, DU BOIS, TRAVERS, et *Bull. des P. N.*, p. 302), et du mot "anceyer" qui se trouve dans les parlers du Maine (DOTTIN, MONTESSON).

**Anticiper** (pron. â:t[s]isipé) v. tr. Acc. dét. ← ang. *to anticipate*.

|| Entrevoir, prévoir, se promettre, s'attendre à. Ex. : *J'anticipe* un bon résultat = je m'attends à un bon résultat. — *Anticiper* de grands bénéfices = se promettre de grands bénéfices.—*J'anticipe* que = je prévois que....

¶ En franç., *anticiper* sign. prévenir, devancer : anticiper un paiement ; *anticiper sur*, usurper, empiéter : anticiper sur les temps, sur les faits = donner à un fait une date antérieure à la véritable (LITTRÉ).

**Apothèque** (pron. apoték) s. f. Voir *hypotheque*, m. s.

|| Hypothèque.

¶ Cf. vx franç., *apothèque* : acte sujet à la formalité du dépôt (LACURNE). " Et sont telles lettres selon le Droict civil appelées apothèques " (BOUEILLER, *Som. rur.*, tit. CVII, p. 636). — *othèque*, vx franç., voulait dire aussi boutique (BONNARD), garde-manger (LACOMBE).

**Apothéquer** (pron. apotéké) v. tr. Voir *apothiquer*, *hypothequer* et *hypothequier*, m. s.

|| Hypothéquer.

**Apothiquer** (pron. apot[s]iké) v. tr. Voir *apothéquer*, m. s.

|| Hypothéquer.

¶ On trouve "apotiké" dans les parlers du Bas-Maine (DORTIN).

**Appartement** (pron. apartemâ) s. m.

|| Pièce, chambre. Ex. : Ce logement est composé de quatre *appartements* = ce logement, cet appartement est composé de quatre pièces.

¶ Un *apparteme. t* est un logement composé de plusieurs pièces de suite (ACAD., LITTRÉ).

**Application** (pron. apliká:syô) s. f. Acc. dét. ← ang *application*. Voir *applicant*.

|| Demande. Ex. : Faire une *application* par écrit = faire une demande par écrit.—J'ai une *application* à faire = j'ai une requête à présenter.—Je ne sais à qui faire *application* pour obtenir justice = je ne sais à qui m'adresser, à qui avoir recours, pour obtenir justice.

¶ En franç., *application* sign. l'action d'appliquer, au propre et au fig. : L'application d'une emplâtre, l'application d'une somme à une dépense, etc. (DARM.).

**Appoint** (pron. apwê[é]) s. m. Arch.

1° || Instant favorable. Ex. : Attendre l'*appoint* de la marée, du vent = attendre la marée, attendre un vent favorable.

2° || Détermination, gré, décision, résolution, convenance, commodité. Ex. : Attendre les *appoints* de quelqu'un = attendre sa décision, se soumettre à sa volonté.

3° || Avantage. Ex. : Ce fut un grand *appoint* pour lui de . . . = ce lui fut un grand avantage de . . .

¶ *Appoint*, adv., adj., et s., vx franç., signifiait à point, à propos ; qui est à propos ; instant d'agir à propos, à sa commodité, avec succès

(LACURNE).—Aujourd'hui, *appoint* sign. 1<sup>o</sup> la somme qui fait le solde d'un compte; 2<sup>o</sup> le complément d'une somme en petite monnaie (LITTRÉ); on dit aussi en un sens auquel se rattache notre acception 3<sup>e</sup>, l'*appoint*, pour l'appui de partisans, etc.—En Normandie, *appoint* a gardé le sens de convenance, commodité particulière: S'il faut attendre t'un appoint, faillira, j'creis, attendre longtemps (MOISY, ROBIN).

**Appointer** (pron. apwê[é]:té) v. tr. Acc. dét. arch. et ang.

1<sup>o</sup> || Nommer. Ex.: Être *appointé* secrétaire = être nommé secrétaire.

¶ *Appointer* a eu ce sens dans le vx franç.: nommer pour faire une chose, ordonner, commander (LACURNE, GODEFROY).—“Le Roy appointa certain nombre de gens pour venir au lendemain devers luy” (*Le Jouvencel*, ms., p. 412, cité dans LaCurne). L'anglais *to appoint* a gardé cette ancienne signification, et nous la lui avons reprise.—En franç. moderne, *appointer* sign. donner des appointements (ACAD.), une retribution annuelle, mensuelle, etc. (DARM.), à un employé, à un fonctionnaire.

2<sup>o</sup> || Fixer, donner un rendez-vous. Ex.: Je l'ai *appointé* ici pour deux heures = je lui ai donné rendez-vous ici à deux heures.

¶ L'emploi d'*appointer* est dans ce cas un anglicisme. Autrefois, *appointer* signifiait aussi désigner, fixer, on a pu dire: appointer un rendez-vous (LAR.), mais le v. *appointer* seul n'a jamais voulu dire: donner un rendez-vous.

**Appointement** (pron. apwê[é]:tmâ) s. m. Acc. dét. ang.

|| Rendez-vous. Ex.: J'ai un *appointement* pour midi = j'ai un rendez-vous à midi.

*Rendez-vous*: engagement entre deux ou plusieurs personnes de se rendre dans un lieu connu à un jour et à une heure fixés (DARM.).

¶ *Appointements*, en franç., sign. le salaire annuel attaché à une place, à un emploi, etc. Il ne s'emploie qu'au pluriel: recevoir, toucher ses appointements (ACAD.). C'est un anglicisme au sens de *rendez-vous*.

**Approprier** (pron. apropriyé) v. tr. Acc. dét. ang.

|| Affecter (destiner et appliquer une chose à un certain usage. ACAD.). Ex.: *Approprier* une somme à l'entretien d'une école = affecter une somme à l'entretien, pour l'entretien d'une école.

¶ *Appropriation*, en franç., sign. attribuer en propre à quelqu'un, rendre propre à quelque chose (DARM.).

LE COMITÉ DU BULLETIN.

(à suivre)

# M. DE LABRIOLLE ET LE PARLER FRANÇAIS

## AU CANADA

---

M. de Labriolle, ancien professeur de littérature française à l'Université Laval, de Montréal, a publié dans la *Revue Latine* du mois de mars dernier, un article intitulé *Au Canada*. Le titre seul de l'article laisse assez apercevoir que l'intention de l'auteur était de donner aux lecteurs de la *Revue Latine*, sans s'astreindre d'ailleurs à un ordre absolument rigoureux, quelques renseignements sur les français du Canada. Cette causerie renferme en effet trois parties distinctes plus ou moins liées l'une à l'autre, et M. de Labriolle y parle successivement de notre langue française, de l'Université Laval et du regretté M. Colin de Saint-Sulpice.

Malheureusement M. de Labriolle n'a pas été bien compris par tout le monde, et nous voyons dans le *Paris-Canada* du 15 avril qu'un collaborateur qui signe *Saint-Denis* prête à M. de Labriolle des intentions que certainement il n'a jamais eues, et par exemple lui reproche de faire "une satire, une critique vaine et désobligeante" du langage des Canadiens-Français, de se "venger", maintenant qu'il est en France, de l'impertinence avec laquelle on lui aurait dit ici que "nous parlons comme parlait Bossuet".

Nous regrettons tout particulièrement que des journaux français de Québec et de Montréal aient reproduit sous des titres certainement *désobligeants* l'article de *Saint-Denis*, qu'ils l'aient fait surtout sans mettre loyalement sous les yeux de leurs lecteurs le texte de M. de Labriolle. Ce procédé ne laisse pas d'être très peu bienveillant, et nous sommes sûrs d'ailleurs que, si on s'était donné la peine de lire M. de Labriolle, on se serait bien vite dispensé de publier les remarques de *Saint-Denis*.

M. de Labriolle a voulu tout simplement, dans une *Revue* qui s'occupe des littératures de tous les peuples de race latine, dire "quel est au juste, en ce temps-ci, l'état de la langue française au Canada, les dangers qui la menacent, les forces de résistance dont elle dispose".

Il partage d'abord les Canadiens qui s'occupent d'apprécier eux-mêmes le parler français au Canada en deux catégories. "Les uns—et ce sont les plus nombreux—se glorifient d'avoir conservé intacte la

langue du XVII<sup>e</sup> siècle . . . " Nous parlons comme parlait Louis XIV " ou " Nous parlons comme parlait Bossuet ", telle est la formule, légèrement paradoxale, dont usent volontiers les champions enthousiastes du franço-canadien.

" D'autres, au contraire, se montrent ironiques et méprisants à l'endroit de la langue que parlent leurs compatriotes. Ils l'appellent, avec une mimique désobligeante que la prononciation du mot suggère suffisamment " le Canayen ". Et leur malice se plaît à souligner les solécismes des héritiers de Bossuet et de Louis XIV.

" Cette mauvaise opinion, les Anglais établis au Canada, et les habitants des États-Unis se l'approprient généralement. . . . "

Nous ne voyons rien que d'assez juste dans ces observations de M. de Labriolle, et il n'est pas nécessaire d'avoir fréquenté longtemps les Canadiens pour rencontrer les deux catégories de philologues qu'il vient de signaler. Ce qui d'autre part est également certain, c'est qu'un grand nombre d'Anglais du Canada et des États-Unis s'imaginent volontiers que le *Canadian French* est une langue et que le *real French as spoken in France* en est une autre. Nous nous souvenons qu'un riche commerçant anglais de Montréal, avec qui nous faisons la traversée de l'Océan il y a deux ans, annonçait à ses auditeurs, pendant le concert de charité que l'on donne sur mer au profit des orphelins et des veuves de marins, qu'un de mes compatriotes québécois allait chanter une chanson *in the Canadian patois*. D'autres compagnons anglais de voyage demandaient fort ingénument si vraiment nous, Canadiens, nous parlions le français de France.

M. de Labriolle n'a donc que constaté des faits, et il y aurait mauvaise grâce à lui reprocher d'employer cette méthode dans une étude, d'ailleurs assez sommaire, qu'il a voulu faire de notre langue.

M. de Labriolle estime d'ailleurs qu'il ne faut pas mépriser ce que l'on a appelé le *canayen*. Il partage sur ce point des opinions qui ont été souvent exprimées dans le *Bulletin du Parler français au Canada*; il accepte, pour étayer sa thèse, la distinction essentielle qu'a déjà posée M. Tardivel quand il disait à Montréal, en 1901, qu'il faut étudier ici séparément le langage des campagnes et le langage des villes; que celui-là, n'étant presque jamais venu en contact avec l'anglais, est resté très pur; que celui-ci, exposé tous les jours aux plus dangereuses promiscuités, est trop souvent trempé d'anglicismes. M. Tardivel déclare même que, si nous exagérons un peu, nous ne faisons en somme qu'une figure de rhétorique permise, quand nous affirmons que " nos cultivateurs parlent comme parlaient Louis XIV ".

M. de Labriolle fait à son tour quelques observations très justes sur le français des campagnes et le français des villes ; il constate, comme on l'a fait souvent ici, que ce que l'on prend parfois pour un barbarisme n'est le plus souvent qu'un archaïsme "dont on retrouve l'origine dans le français de France, plus spécialement dans les parlers populaires des provinces d'où sont venus les premiers colons du Canada"; et il signale quelques-uns des anglicismes qui se sont fourvoyés dans notre parler. C'est uniquement pour appuyer ses observations sur des faits que M. de Labriolle a mis en note au bas des pages quelques échantillons de notre parler canadien. Nous ne voyons pas que *Saint-Denis* puisse à ce sujet s'emporter et déclarer que "l'étude de M. de Labriolle va fournir de nouvelles armes à nos contempteurs canadiens, anglais et américains". A ce compte-là, la Société du Parler français au Canada n'aurait plus qu'à se dissoudre, et son *Bulletin* surtout qu'à rentrer sous terre. Quelle œuvre anti-patriotique ferions-nous, grands dieux !

M. de Labriolle, s'appuyant d'ailleurs sur les travaux de ceux qui parmi nous ont étudié de plus près notre langue, nous paraît avoir très justement précisé quels dangers la menacent aujourd'hui. Il approuve, au surplus, qu'on ne pourchasse pas trop violemment les canadianismes très pittoresques qui se rencontrent parfois dans nos conversations ; il réserve toutes ses rigueurs, et on ne saurait l'en blâmer, pour les mots anglais qui sans raison passent tout crus ou francisés dans notre langue, et surtout pour les tournures anglaises qui envahissent peu à peu notre syntaxe. Le danger est ici considérable : nous perdrons, si nous n'y prenons garde, avec le sens grammatical, le sens littéraire et le génie même de notre langue.

M. de Labriolle l'a bien vu d'ailleurs en lisant nos journaux si déplorablement mal rédigés. "A lire certains journaux de Montréal ou de Québec, on sent que les rédacteurs ont perdu, ou n'ont jamais acquis peut-être, ce tact délicat du goût qui avertit de ce que la langue écrite peut admettre et de ce qu'elle doit rejeter. De là ces articles, ces "entre-filets" baroques, dont, au surplus, les Canadiens lettrés sont les premiers à sourire".

Que nos journalistes canadiens veuillent bien s'employer à méditer ces lignes, dont on ne saurait contester l'à propos.

Si M. de Labriolle n'avait pas attribué la fondation de l'Université Laval de Québec et de Montréal aux messieurs de Saint-Sulpice ; si même, il n'avait pas transformé en vénérables fils de M. Olier les Messieurs du Séminaire de Québec, il eût écrit un article de tout point irréprochable.

CAMILLE ROY, ptre.

## THÉODORE BOTREL

---

Dans la *Revue de Bretagne* du mois d'avril, M. Monmarché raconte comment c'est une voix bretonne qui a fait connaître le poète populaire du Berry, Gabriel Nigond ; et il ajoute : " Je pourrais dire la voix de la Bretagne même, car c'était celle de Botrel ".

L'auteur des *Chansons de chez nous* est au Canada. Hier, il était à l'Université Laval, et nous avons entendu, nous écoutons encore la voix de la Bretagne.

Le *Bulletin* a parlé naguère du décret de M. Combes et de la lutte des Bretons pour la conservation de leur langue, de leurs traditions, de leur foi. Nous avons été heureux de saluer le barde vaillant qui dans cette lutte a fait entendre de si nobles accents. Car Botrel n'était pas inconnu chez nous. Ici, comme en France, tous ceux qui aiment à voir les plus fiers enfants de notre ancienne mère patrie faire dans la tourmente " des gestes de santé, de force, de droiture ", tous ceux que touche la poésie saine et pure, et qui savent la goûter, et qui peuvent la comprendre, connaissaient Botrel, ses chansons, et son cri : " Vive Dieu ! Vive la Patrie ! " Nous avons lu avec émotion son dernier sonnet, magnifique réponse à M. Combes :

Non, nous ne sommes pas de votre France, à vous :  
France antilibertaire, antirépublicaine,  
Qui mâchonne en sa bouche et roule en ses yeux fous  
Des paroles d'orgueil et des regards de haine !

Debout, calmes et fiers, nous attendons vos coups ;  
Un cœur indompté bat sous nos tricots de laine,  
Et le Celte jamais n'a plié les genoux  
Que devant sa " promise " ou sa Vierge de chêne !

Non, la France pour qui sont morts tant de nos gâs,  
O Ministre ! n'est pas celle des renégats ;  
C'est la France croyante et pure . . . . . c'est la vraie !

Celle que nous aurons quand viendra Messidor,  
Et que les gens de Gaule, unis aux gâs d'Arvor,  
Du vieux champ paternel auront sarclé l'ivraie.

Mais, il faut bien l'avouer, si le chansonnier national de la Bretagne était connu de plusieurs, le poète à belle envergure ne l'était pas. Dans sa chanson, vibrent, murmurent, grondent, rient et pleurent

toutes les cordes de la lyre, et ses poèmes ont le fier accent que seules savent trouver les âmes ardentes et convaincues. . . . Je me prends à chercher des vers contemporains de meilleure facture et de plus haute inspiration que ceux du *Vent des Forêts*, des *Loups bretons*, des *Larmes* et du *Berceau de Duguesclin* . . .

Les vers veulent être dits. Botrel dit les siens comme rarement les poètes savent le faire. La *voix de la Bretagne* a des douceurs qui vous bercent, des notes pleines de tendresse, des éclats qui font battre le cœur plus vite; elle chante, elle prie, elle sonne comme un clairon, et quand le loup grince des dents, elle se fait rude et menaçante. Le geste de ce Breton aux épaules carrées est d'une vérité singulière. Le diseur, chez lui, arrive à ce triomphe, de se faire oublier lui-même; l'interprète s'efface pour ne laisser paraître que le poète. . . . Bien mieux! on oublie presque l'auteur, on ne voit plus que la Bretagne et la France, la vraie. "Vivent les petites patries, et gloire à la grande!"

Dirai-je que quelques-unes de ses poésies conviennent mieux à une voix de femme qu'à la sienne? . . . Il n'importe; car celles-là, poèmes ou chansons, sont dites par Madame Botrel avec un goût, une délicatesse et une sincérité bien rares. Et c'est une harmonie parfaite que l'accord de ces deux timbres mariés, de ces deux gestes unis. . . *par le petit doigt*.

ADJUTOR RIVARD.

Québec, le 3 mai 1903.

## COMPTE RENDU

JAMES GEDDES JR.—*American-French Dialect Comparison*. Paper N° 2. Deprinted from *Modern Language Notes*, vol. VIII. Baltimore, Md.

Dans cette seconde brochure, M. Geddes continue ses études comparatives du parler des Acadiens et de celui des Canadiens-Français. Des données plus sûres, des relèvements plus consciencieux, des transcriptions phonétiques plus exactes, ont permis cette fois au savant professeur d'établir des rapprochements précis et de tirer des conclusions moins vagues.

Dans ses travaux de dialectologie comparée, M. Geddes apporte un grand souci d'exactitude et une rare probité. Il ne sacrifie pas à



l'imagination; il sait émettre un doute, faire un aveu. D'aussi sérieuses qualités donnent à sa parole une autorité légitime, et si l'on peut trouver à redire sur quelques points dans son ouvrage, c'est pour lui signaler des transcriptions douteuses plutôt que des déductions fausses.

Pour établir sa comparaison, M. Geddes a rapproché ses observations de Carleton (Bonaventure, Québec) et de Chéticamp (Cap-Breton, Nouvelle-Ecosse), de celles faites à Waterville (Maine, Etats-Unis) par M. E.-S. Sheldon, professeur à l'Université de Harvard. Les parlers des deux premières localités sont données par M. Geddes comme acadiens; M. Sheldon appelle celui de Waterville un "dialecte canadien-français". Les résultats de l'enquête faite par ce dernier ont été publiés dans les *Transactions and Proceedings of the Modern Language Association of America* (vol. III, p. 210), sous le titre *Some Specimens of a Canadian-French Dialect Spoken in Maine*. Ce relevé comprend 137 articles (mots, locutions, phrases), assortis au dessein de l'auteur, qui est d'étudier les produits phonétiques plutôt que les substituts lexicologiques du parler français à Waterville. Les mêmes locutions ont été étudiées à Carleton et à Chéticamp, et le rapprochement des trois versions, transcrites en caractères phonétiques, conduit à des constatations intéressantes.

Il faut dire que pour déterminer les caractéristiques de l'Acadien, M. Geddes a puisé de préférence dans ses listes de Chéticamp, et que pour le Canadien-Français, il a senti le besoin de compléter, de contrôler, de rectifier même les données de M. Sheldon, au moyen de ses observations personnelles.

En effet, on peut se demander si Carleton est encore le centre acadien qu'était Tracadigetche, et si les sujets autochtones y sont nombreux. Le groupe des Acadiens de la Baie-des-Chaleurs a subi l'influence à la fois du français, du jersiais, et de l'anglais; c'en est assez pour effacer jusqu'aux derniers vestiges du parler dialectal primitif. (1)

De même, le langage des Watervillois est-il le nôtre? Il est permis d'en douter. Nous ne connaissons pas les sujets interrogés par M. Sheldon, sauf pour les 17 derniers articles, qui sont des spécimens de la prononciation d'une femme, âgée de 49 ans, née à Cornville, qui ne sait lire ni écrire, et a toujours vécu dans l'état du Maine, sauf une

---

(1) D'après le recensement de 1901, Carleton compte, sur une population de 1061, 1017 personnes d'origine française (Canadiens et Acadiens), 43 d'origine anglaise, et 1 personne d'origine inconnue; à Chéticamp, sur une population de 2480, il y a 2411 personnes d'origine française, et 69 d'origine anglaise.

année et demie qu'elle a passée au Canada; cette personne prononce : "mā ga[è]rsā é pteī" = *mon garçon est petit*. . . La prononciation de *mon* est bien celle qu'on trouve dans certaines localités de la province de Québec; celle de *est* est général chez nous; mais le reste de la phrase nous est absolument inconnu.

Du reste, j'ai examiné avec soin les 137 spécimens de M. Sheldon et les produits correspondants de M. Geddes; je les ai comparés avec des types du parler canadien-français, recueillis depuis plusieurs années dans le district de Québec, le comté de Nicolet, et la région du Lac-Saint-Jean. Voici le résultat auquel je suis arrivé. Des 137 spécimens notés à Waterville, 48 seulement sont canadiens; on en trouve 75 à Chéticamp, et 114 à Carleton. Le tableau suivant montre la distribution des spécimens relevés dans les trois localités, au point de vue de leur ressemblance avec notre parler :

	Produits can.-franç.	Produits étrangers au can.-franç.
WATERVILLE (Sheldon)	48 (1)	89
CHÉTICAMP (Geddes)	75 (2)	57
CARLETON (Geddes)	114	22 (3)

Aussi, M. Geddes déclare-t-il justement que le parler de Carleton lui paraît tenir plutôt du canadien.

Il est encore dans le vrai quand il affirme que certains *spécimens* du langage de Waterville diffèrent de notre parler "in that they do not point directly back to the French about the region of Paris as their original starting place".

Mais est-il bien vrai que le parler de Waterville se rapproche plus du nôtre que de l'acadien ?

Quant à l'ensemble du langage regardé comme un tout, "which seems to me, dit M. Geddes, the most natural way of receiving an

(1) Spécimens 9, 22, 55, 57, 58 (sauf "æ"), 59, 61, 63, 64, 65 et 66 (id.), 67, 71, 74, 75, 77, 78, 79, 80, 82, 84, 85, 86, 87, 89, 90, 92, 93 (id.), 94, 95, 97, 100, 101 (id.), 105, 107, 109, 110, 111 et 112 (id.), 115, 116 et 117 (id.), 119, 124, 127, 129, 130 (rare), 131.

(2) Spécimens 3, 8, 18, 19, 20, 21, 22, 31, 32, 35, 37, 38 et 39 (sauf "é"), 40, 41, 42, 44 (sauf "brûsé"), 45 (id.), 46 (id.), 47, 48, 52, 53, 55, 57, 58 (sauf "æ"), 61, 62, 63, 64, 67, 69 (rare), 71, 72, 73, 74, 75, 77, 78, 79, 80, 83, 84, 92, 93 (id.), 94, 95, 97, 101 (id.), 103, 104, 105, 107, 108, 109, 111 et 112 (id.), 113, 115, 116 (id.), 117 (id.), 118 (id.), 119, 120 et 121 (id.), 122, 123, 124, 125, 127, 128, 129, 135, 136, 137. Cinq phrases du questionnaire manquent à Chéticamp; ce sont les spécimens 13, 14, 29, 43, 87.

(3) Spécimens 4, 5, 6, 8, 14, 15, 16, 51, 76, 83, 87, 91, 96, 100, 103, 106, 110, 114, 119, 126, 130, 131, 132. Dans les autres que j'ai classés dans la catégorie des produits canadiens-français, il faut excepter le son "æ" dans les spécimens 25, 53, 58, 65, 66, 93, 101, 102, 111, 112, 116, 117, 118, 120, 121, et le son "é" dans les spécimens 38 et 39; le spécimen 69 est rare. Le N° 83 manque, à Carleton.

impression of speech character", il suffit de jeter un coup d'œil sur le tableau reproduit plus haut pour savoir ce qu'on en doit penser. Le tiers seulement des spécimens de Waterville nous est connu; le reste nous est étranger. Toute la province de Québec n'a pas été explorée, il est vrai; mais les observations faites jusqu'à ce jour démontrent contrairement à ce que pense M. Geddes, que chez nous, si les substituts lexicologiques offrent, suivant les régions, des variantes parfois considérables, il n'en est pas de même des produits phonétiques; à quelques exceptions près, le vocalisme et surtout le consonantisme paraissent bien avoir donné naissance aux mêmes faits sur toute l'étendue du territoire. Il se peut que les études futures contredisent cette assertion, mais dans l'état actuel des recherches sur notre parler, elle ne paraît pas hasardée.

Si l'on examine ensuite les phénomènes particuliers de la phonétique watervilloise, la conclusion est la même.

M. Geddes relève dans les *Spécimens* quatre caractéristiques acadiennes, et six canadiennes. Le canadien l'emporterait donc. Des données inexactes sur notre prononciation ont pu cependant occasionner quelques erreurs: les six caractéristiques que le parler de Waterville posséderait en commun avec le nôtre sont-elles toutes réelles?

Qu'on en juge. Ces six caractéristiques seraient:

- 1° franç. *o* (+ *m, n, gn*) = "o". Ex.: homme = "om".
- 2° franç. *oi* final = "wè". Ex.: moi = "mwè".
- 3° franç. *t* (+ *i, u*, final ou + cons.) = "te". Ex.: Es-tu = "ètcu". Rôtir = "rôteir".
- 4° franç. *d* (+ *i, u*, final ou + cons.) = "dj". Ex.: Midi = "midji". Dur = "djur".
- 5° franç. *une* = "è[a]n" (noté par M. Sheldon *æn*).
- 6° franç. *nous* = *on* (pronom).

La première de ces particularités est exacte. La prononciation "om" est en effet française et canadienne; l'acadien dit "ûm", comme le saintongeais.

La seconde ne l'est pas autant. *Oi* donne, au Canada, "wé" en finale directe. La prononciation "wè" ne se rencontre guère que dans le cas de *oi* + consonne persistante; ainsi, *mouchoir* = "mûcwèr" et "mûcwé". Les formes comme "lwè" (*loi*) sont exceptionnelles et plutôt acadiennes, le type acadien "*wa*" passant facilement à "wè".

La troisième et la quatrième caractéristiques ne sont pas canadiennes. M. Sheldon et M. Geddes ont mal saisi l'articulation du *t* et du *d* devant *i* ou *u*. Le peuple, ici, ne prononce jamais "ètcu, rôteir, midji, djur", mais invariablement "ét[s]u, rût[s]ir, mid[z]i, d[z]ur".

La cinquième particularité est canadienne. Mais on ne peut y trouver une caractéristique de notre vocalisme; "è[a]n" est une exception à la réduction dialectale, régulière chez nous, de l'*u* long latin à "œ", devant une nasale, comme dans *brune, lune, prune, commune, brunir, brume, plume*, etc. ("brœn, lœn", etc.), phénomènes qu'on retrouve dans la Normandie, le Maine, la Haute-Bretagne, etc.

La sixième particularité, enfin, *on* pour *nous*, ne relève pas de la phonétique.

De ces six caractéristiques, il ne reste plus que la première et la cinquième qui sont canadiennes.

Si donc on veut compter, le canadien-français est à l'acadien, dans le parler de Waterville, comme 2 est à 4. Ne nous demandons pas suivant quel rapport on y trouverait le canadien-français et l'anglo-américain.

D'ailleurs, M. Geddes a soin de nous avertir que dans l'état actuel de la question et d'après les données qui lui sont fournies, il est presque impossible d'établir un parallèle complet entre l'acadien et le canadien.

Une conclusion générale qu'il tire de son étude, et à laquelle il n'y a rien à redire, est que le fond du parler canadien aussi bien que de l'acadien est le français de l'Ile-de-France. Un grand nombre des produits phonétiques qu'on remarque ici et qui ne sont pas attestés dans le français moderne ont en effet été enregistrés jadis aux environs de Paris, où ils avaient été apportés de diverses provinces plus éloignées. Les avons-nous reçus directement des provinces ou de l'Ile-de-France même?

M. Geddes n'ose pas trancher cette question. A notre avis, la phonétique ne saurait jeter sur l'origine médiate de notre parler une lumière bien vive; car dans la fusion des formes importées de France, celles-ci ont plutôt persisté qui n'étaient pas tout particulièrement caractéristiques d'une région et se rapprochaient davantage du type français. Le substitut lexicologique, qui n'a pas passé par l'Ile-de-France, qui, plus résistant, a persisté, nous révèlera peut-être ce que le produit phonétique ne peut nous faire connaître, et le résultat de l'enquête s'accordera avec les constatations de l'histoire.

Malgré les inexactitudes que j'ai cru y découvrir, l'étude de M. Geddes est la plus forte et la plus fouillée qui ait encore paru sur notre parler.

M. Geddes, disons-le, est d'origine française, partant un peu notre compatriote.

A. R.-LAGLANDERIE.

## AUX LECTEURS

Le BULLETIN achève sa première année.

Pendant les vacances, la Société du Parler français au Canada ne tient pas de séances, et le BULLETIN ne paraît pas. Le prochain numéro sera donc celui de septembre prochain.

Plusieurs travaux importants nous ont été remis, qui seront publiés dans le cours de l'année prochaine : études sur la phonétique canadienne-française, sur l'origine des Canadiens, sur le mouvement littéraire au Canada, sur des questions de grammaire, et sur l'évolution de notre parler. . . . . Mentionnons, entre autres, un important Lexique de l'industrie du sucre d'érable par un de nos plus zélés adhérents, M. l'abbé V.-P. Jutras.

Cotisations et abonnements pour l'année 1903-1904 seront dûs au 1er septembre prochain. Les membres de la Société sont instamment priés d'envoyer au Secrétaire (Bureau de poste, boîte 221, Québec), avant cette date, le montant de leur cotisation (membres actifs, \$2.00 ; membres adhérents, \$1.00), et les abonnés du *Bulletin*, le montant de leur abonnement (de septembre à septembre, \$1.00). Ceux qui s'inscriront après le 1er février devront, pour recevoir les numéros alors parus du *Bulletin*, verser un supplément de cinquante sous.

Le produit des cotisations et des abonnements est tout consacré aux œuvres de la Société et à son *Bulletin*. Ceux qui pensent que notre Société est appelée à faire quelque bien et qui voudraient le *Bulletin* plus considérable, n'ont qu'à faire un peu de propagandé autour d'eux et à nous envoyer de nouvelles adhésions : leur désir sera vite réalisé.

LE COMITÉ DU BULLETIN.

# LA "GRAMMAIRE PARLÉE"

## ET L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

---

Qu'un acteur se propose de répandre le goût du bien dire et de faire aimer davantage la langue française au Canada, le dessein est louable. Qu'il aille de ville en ville, interprétant des chefs-d'œuvre et donnant des exemples de belle diction théâtrale, c'est une œuvre bonne. Mais si, pour travailler, comme il dit, à " l'unification de la langue française ", il entreprend de réformer notre langage, si dans cette vue il se fait professeur, on veut que de la diction il possède et l'art et la science. Et s'il se trouve que sa méthode est surannée, ses préceptes peu sûrs, son enseignement souvent boiteux, on commence à penser que c'est une trop grande entreprise que la sienne. Quand, enfin, il expose son système dans une conférence d'institutrices, et que sa leçon, applaudie, louée, publiée sans commentaires par une revue pédagogique, est répandue dans nos écoles et présentée comme un modèle d'enseignement de la lecture à haute voix,—il est temps, s'il n'est déjà trop tard, de dire ce que cela vaut.

C'est de M. Prad que je veux parler, et d'une conférence, prononcée devant la Convention pédagogique de 1902 et publiée dans l'*Enseignement Primaire* d'avril et mai derniers, sous le titre : *Essai sur la Grammaire Parlée*.

M. Prad est un comédien de grand talent. Il serait un acteur de tout premier ordre, si son jeu ne faisait paraître une certaine négligence ; peut-être la réplique lui a-t-elle été donnée trop souvent par des camarades peu habiles : les triomphes faciles, au théâtre, constituent un danger pour les meilleurs talents, qui, brillant sans effort, se négligent à la longue.

Mais on a vu de bons acteurs, qui n'avaient pas les aptitudes nécessaires au professorat, et cela n'enlevait rien à leur talent de comédiens. M. Prad possède-t-il, avec l'habileté vocale et mimique qui le distingue, cette science de la diction qui en est comme la philosophie ? connaît-il bien la théorie de son art ? en sait-il les principes, les éléments, les lois fondamentales ? . . . Je veux le croire, et que l'étude lui a révélé la raison de ce que son facile talent découvre de premier abord. Mais pourquoi ne se sert-il point de son savoir, quand il professe la *grammaire parlée* ? et quel malin plaisir prend-il à n'en rien faire paraître ?

A certains de ses conseils, on s'étonne, on pense avoir mal lu, on s'assure de ce qu'il a dit, et l'ont finit par se demander si un copiste distrait n'aurait pas trahi sa pensée.

Il y a dans la conférence de M. Prad, telle que publiée, des erreurs qu'il serait fastidieux de relever toutes, mais dont il importe de signaler les plus graves.

Le professeur commence par se demander : " Pourquoi une *grammaire parlée* ? "

Pourquoi, en effet, une *grammaire parlée*, et pourquoi pas une *grammaire de la parole* ? Dit-on *l'art peint*, pour *l'art de la peinture* ? La *grammaire parlée*, si les mots ont un sens, c'est la *grammaire* enseignée par la parole, c'est l'enseignement oral de la *grammaire*.

M. Prad a surtout traité la prononciation des voyelles.

On sait que les voyelles sont autant de modifications d'un son fondamental donné dans le larynx ; que chacune d'elles résulte du renforcement de certaines résonances secondaires ; que la superposition de ces résonances au son fondamental constitue le *timbre* ; et que partant c'est par le timbre que les voyelles se distinguent entre elles. Ainsi, " a " est un timbre, " á " en est un autre. Outre le *timbre*, on distingue dans les voyelles la *quantité* ou la durée, et l'*acuité* ou la hauteur musicale, pour ne rien dire de l'*intensité*. L'*acuité* et la *quantité* sont des accidents ; le *timbre* est la qualité essentielle de la voyelle, il la constitue dans son individualité. Un timbre quelconque de l'échelle vocalique, " a, é, è, i ", etc., peut se chanter indifféremment sur tous les degrés de la gamme musicale, et sa durée n'est pas déterminée. S'il est vrai que le timbre est caractérisé physiquement par des harmoniques plus ou moins aiguës (d'où les appellations de voyelles *aiguës* et de voyelles *graves*), et se prête plus ou moins au prolongement du son (d'où l'on a dit : voyelles *longues* et voyelles *brèves*), ce caractère n'entraîne pas l'*acuité* non plus que la longueur absolue de la voyelle ; aussi l'on a ramené les différences de timbre à des différences d'ouverture de l'organe vocal, et l'on a classé les voyelles en *ouvertes*, *moyennes* et *fermées*. Le degré d'élévation et la mesure de durée du son n'ont donc rien de commun avec le timbre de la voyelle. Ces notions sont élémentaires.

L'étude publiée par l'*Enseignement Primaire* confond tout cela et ne distingue pas entre l'élément essentiel du son et ses qualités accidentelles. Après avoir dit qu'on devrait appeler *fermé* l'accent aigu, *ouvert* l'accent grave, et *long* l'accent circonflexe, l'auteur ajoute que le premier détermine " une petite chute dans la voix ", et que l'autre " élève la voix ". Plus loin : " La voix, dit-il, prend trois *tonalités*

différentes : 1<sup>o</sup> la voix *aiguë*, qui appartient aux syllabes très brèves ou accidentées de l'accent ouvert ; 2<sup>o</sup> la voix *medium*, appartenant aux syllabes intermédiaires ou accidentées de l'accent fermé ; 3<sup>o</sup> la voix *grave*, comprenant les syllabes longues ou accidentées de l'accent long ". Ce serait donc la *tonalité* de la voix qui distinguerait les voyelles entre elles ; en d'autres termes, les voyelles, ouvertes ou fermées, seraient constituées dans leur individualité, non par le timbre, mais par l'acuité, et la voyelle serait une valeur musicale, et non pas vocalique ! Ainsi, les ouvertes se chanteraient dans le haut de la voix ; les fermées, dans le medium ; les brèves seraient nécessairement élevées ; les voyelles de quantité moyenne s'émettraient sur un ton ni trop bas ni trop haut ; et quant à la voix grave, elle serait exclusivement réservée aux syllabes longues !

Lisez encore la théorie de la distinction de l'*a* ouvert et de l'*a* fermé : " Il est à remarquer que tous les *a* aigus ou graves ne le sont pas également. Pour rendre cette remarque visible, supposons que les trois *tonalités* différentes de la voix nous représentent une *portée* : Les syllabes aiguës seront celles au dessus de la portée ; les syllabes medium seront celles sur la portée ; les syllabes graves celles en dessous de la portée. Les lignes intermédiaires, allant du son le plus grave au son le plus aigu, nous représentent les modulations de la voix parlée ". C'est clair, le passage d'un timbre à un autre est une modulation, une inflexion ! Le français aurait donc un accent psalmodié, un accent chantant ! . . . Ce n'est pas ainsi que parle M. Prad, et il y a erreur manifeste. On a peut-être reproduit dans le chapitre de la prononciation une phrase ayant trait à l'expression.

Depuis quelques années, on s'efforce de réformer la prononciation des Canadiens-Français. Des résultats notables déjà ont été obtenus. Et voilà que l'organe même de nos écoles primaires enseigne, comme bonne prononciation, une sorte de chant, une psalmodie, un accent provincial, et des pires. Le parler français n'a jamais connu cette prononciation, car l'accent mélodique avait été remplacé par l'accent d'intensité, et la quantité des voyelles par les différences de timbre, dans le latin populaire même, avant l'époque gallo-romane. Les directeurs de l'*Enseignement Primaire* ne distinguent-ils pas la gamme musicale de la gamme vocalique française ?

M. Prad confond aussi le *registre* et le *timbre* de la voix. En lisant une scène du *Cid*, dit-il, " si vous vous servez de deux *timbres* : l'un *élevé* pour Chimène, l'autre *grave* pour Don Diègue, vous pourrez interpréter correctement et avec le *mouvement d'intensité* voulu la scène



géniale du poète". Comment nos instituteurs s'y prendront-il pour élever et abaisser le timbre de leurs voix ?... Et que pourront-ils bien entendre par *mouvement d'intensité* ?

Les règles pour la prononciation particulière de chaque voyelle ne sont pas plus justes. Qu'on en juge.

A, dit M. Prad, est bref et aigu (lisez ouvert) "dans le milieu des mots, *sauf quelques exceptions*". Or, au milieu des mots, *a* est fermé dans tous les noms en - *ation*, - *asion*, - *assion*, et il y en a 668 ; dans 27 mots où il est suivi du groupe *ss* ; dans 51 mots en - *aille* ; dans 30 mots en - *ailler* ; dans 17 mots en - *ailleur* ; dans 50 mots environ où *a* est suivi de l'articulation "z" ; et dans 64 autres cas difficiles à classer. Soit plus de 900 mots français, où *a*, ni initial ni final, est cependant fermé. Le premier traité de prononciation venu vous donne ces règles. Est-ce là ce qu'on peut appeler "quelques exceptions" ?

Plus loin je lis que la voyelle *a* est longue et grave (lisez fermée), quand elle est "suivie de la muette *ble*". Or il y a 327 mots où *a*, suivi de *ble*, reste ouvert, comme *agréuble*, *admirable*, etc., sans compter ceux où *a* est atone, comme *agréablement*, etc.

Nous prononçons mal les *u*, d'après M. Prad. Il le prouve par la nasale de *chacun*... Le son de *un* n'est pas un "u" nasal, et M. Prad le sait bien. Pour guérir ce défaut de prononciation, voici, dit-il, un excellent exercice, et il cite la formule du "Petit pot à beurre". L'exercice est bon ; mais il faut savoir à quel dessein il est assorti. Cette gymnastique vocale forme à la prononciation de l'*e* ouvert labialisé (= "œ"), et peut par là conduire à l'émission de l'*e* ouvert labialisé nasal (= "œ̃"), mais n'a aucunement pour objet la prononciation de l' "u" qui est un "i" labialisé.

Au même endroit, l'*Enseignement Primaire* fait dire à M. Prad que "dans l'accent méridional, l'*u* a le son de *k*". Il ne nous en chaut guère, mais cette affirmation n'en paraît pas moins étrange.

"Toute consonne, dit encore le conférencier de la Convention Pédagogique, toute consonne (*sic*) ne peut se prononcer sans l'adjonction d'une voyelle, fût-ce le plus muet des *e*". Pour les instantanées, pour les continues laryngiennes même, soit ! Mais les continues sourdes s'entendent très bien sans le secours des voyelles.

En voilà assez.

Est-ce bien là l'enseignement donné par M. Prad ?

Quoi qu'il en soit, cette leçon n'aurait pas dû trouver place dans l'*Enseignement Primaire*.

ADJUTOR RIVARD.

# LES FEUX DE LA SAINT-JEAN

## EN NORMANDIE

“ L'antique coutume des feux de la Saint-Jean, qui remonte aux premiers siècles de notre ère, est loin d'être tombée en oubli à Emondeville, près de Montebourg.

“ Une énorme pyramide de genets et d'ajoncs surmontés d'une couronne et contenant quelques pièces d'artifice avait été dressée à deux cents mètres environ de l'église.

“ A 8 heures et demie précises, le samedi soir, aussitôt que les cloches eurent égrené leurs derniers sons, la procession s'avança en chantant l'hymne traditionnel de Saint Eloi, patron de la paroisse, et Monsieur le Curé, après avoir béni “ la Jônée ”, y mit lui-même le feu avec un cierge que lui remit son enfant de chœur.

“ Alors, selon l'usage, les coups de fusil éclatèrent tout autour de la flambée de bouais-jan et la foule poussa des acclamations en suivant d'un œil ravi les progrès du feu, qui bientôt atteignit le sommet et fit détonner les pétards et les bombes.

“ Alors, le clergé et les assistants entonnèrent le *Te Deum*, à une distance respectueuse de l'énorme brasier qui colorait de pourpre tout le bourg.

“ Dès que le feu commença à diminuer de force et d'intensité, d'intépides gamins et de hardis gars armés de longues perches se disputèrent l'honneur d'enlever les charbons à demi consumés qu'ils emportèrent chez eux et offrirent à leurs amis, pour préserver, suivant la tradition, “ maison et maisonnée de la foudre et des maladies ”.

“ A l'église, décorée avec beaucoup de goût de guirlandes de feuillages et de fleurs, un salut solennel clôtura cette naïve et touchante cérémonie qu'un pieux usage a conservée jusqu'à nos jours ”.

(*Le Bouais-Jan.*)

---

LES ÉCRIVAINS NORMANDS CONTEMPORAINS.—C'est le titre d'une série de portraits tracés par M. Ch.-Th. Féret, et dont le premier fascicule vient de paraître. M. Féret a une langue à lui, à la fois archaïque et moderne, où se rencontrent les vieux mots et les vocables jeunes, où s'enchâssent en des tours correctement hardis les produits pittoresques du parler normand ; sa prose est comme ses vers, vigoureuse et franche, toute en relief et pleine de surprises, affranchie des jongs classiques et plutôt libre, mais qui plaît singulièrement. Signalons surtout une belle étude sur Louis Beuve, le poète coutançais. A. R.-L.

# LEXIQUE

## CANADIEN-FRANÇAIS

(Suite)

### Archaismes, Néologismes, Barbarismes, etc.

**Amont** (pron. a·mò) prép. ← ~~ad~~ = vers + *montem* = montagne.

|| Le long de, sur, contre, parmi, au milieu de. Ex.: S'accoter *amont* le mur = s'accoter contre le mur.—Etre *amont* les animaux ("émò lz a·nimó") = parmi les animaux.—*Amont* l'avoine = dans l'avoine, au milieu d'un champ d'avoine,

¶ En franç., *amont*, s. m. = la partie d'un cours d'eau qui, par rapport à une autre partie, est plus rapprochée de sa source (LAR.); *amont*, adv. = vers la partie haute (vx., DARM.); *en amont de*, loc. prép. = au dessus de, par rapport au cours d'un fleuve (LAR.).—En vieux franç. *amont* sign. en haut, par en haut (BONNARD, LACURNE, DUCANGE). C'est le latin *ad montem*, opposé à *aval*, *ad vallem*. "Sus! montons ainont ceste échelle" (NICOLAS de la CHESNAYE, *Compdumnation de Bancquet*, 1507). "J'ai trouvé deulx chevaliers tout amont ceste montaigne" (*Perceful*, vol. I, fol. 79). *Amont* avait aussi le sens de *contre*, *le long de*: "Et l'on voyoit errants tant beaux chevaux Trainant leur rêne amont de leur poitrail" (*Ch. de Rollund*).—En patois saintongeais et picard, *amont* sign. encore *en haut* (EVEILLÉ, CORBLET). Dans le Maine, *amont* s'emploie, comme au Canada, pour le long de, sur, contre (DOTTIN, MONTESSON). Dans la Normandie, il a le sens de parmi, dans, au milieu de (DUBOIS, MOISY), à travers (à Bon-Tassilly, Calvados; *Rev. des Parlers populaires*, I, 139); on lit dans les Chartres du Bocage, compulsées par M. Madelaine: "...soufrirons le passage au troisieme et quatrieme lot par amont leur pré..." (Ext. d'un formulaire de lots, Par. d'Estry, 1738; *Rev. des Parlers populaires*, I, 110).

**Appropriation** (pron. a·propriya:syò) s. f. Acc. dét. ang.

|| Crédit (somme allouée pour tel ou tel service. DARM.). Ex.: Le conseil a voté les *appropriations* = les crédits.

¶ En franç., *appropriation* sign. l'action d'attribuer en propre à quelqu'un: l'appropriation d'un domaine; l'action de ren lire propre à quelque chose: l'appropriation de son langage aux circonstances (DARM.).

**Après** (pron. a'près) prép.

1<sup>o</sup> devant un subst. || A, le long de, contre. Ex.: Monter *après* un arbre = le long d'un arbre.—S'appuyer *après* un mur = contre un mur.—Il a une tache *après* son paletot = à son paletot.—Attacher son cheval *après* la clôture = à la clôture.—La clef est *après* la porte = à la porte.

¶ *Après* a ce sens en normand : En tombant, il s'est rattrapé *a près* une branche ; *après* un tremble s'adossa (DELBOUTLE).—En franç., on admet : il est *après* sa toilette, et l'on condamne : la clef est *après* la porte. Ces deux locutions pourtant sont, à part le sens figuré, identiques grammaticalement, et toutes deux sont fondées sur ce que *après*, étymologiquement, est *à près, touchant à, tenant à* (LITTRÉ).—Les tournures suivantes sont françaises : courir *après* quelqu'un ; soupirer *après* quelqu'un ; être *après* quelqu'un (s'en occuper beaucoup, le fatiguer) ; se mettre *après* quelqu'un (le chagriner, le maltraiter) ; crier *après* quelqu'un (le quereller) ; attendre *après* quelqu'un ou quelque chose (attendre quelqu'un, désirer vivement une chose, qui tarde à venir et dont on a besoin). ACAD.—Pris adverbialement, *après* est franç. au sens d'*ensuite* : "Tu feras *après* ta harangue" (LAFONTAINE) ; "Nous en parlerons *après*" (ACAD.).

2<sup>o</sup> devant un verbe. || A, après à (vx). Ex.: Être *après* faire quelque chose = être à faire quelque chose, être *après* à faire quelque chose, être *après* quelque chose (y travailler actuellement).

¶ "Quelquefois on entend dire : Il est *après* s'habiller. C'est une faute. Il faut : Il est *après* à s'habiller. Cette locution a vieilli, et on dit maintenant de préférence : Il est à s'habiller" (LITTRÉ).

**Arche** (pron. arc) s. f. Acc. arch.

|| Arc (s. m.). Ex.: *Arche* de triomphe = arc de triomphe.

¶ "On dit *arc de triomphe* et non *arche de triomphe*, mais *arche de pont* et non *arc de pont* (LITTRÉ).—*Arche de triomphe* est un archaïsme (BONNARD). "Autrefois, le mot *arche* signifiait *arc de triomphe*. ... Les *arches mariennes* étaient les arcs de triomphe élevés à la gloire de Marius" (LACURNE).—Les monuments élevés dans nos rues à l'occasion des fêtes religieuses ou nationales sont des arcs et non des arches.

**Arêche** (pron. a-rè:c) s. f.

|| Arête (de poisson).

¶ COTGRAVE donne *arrebbe* et *aresta*, syn.—*Arêche* est normand (MOISY). Il a été relevé à Barc (Eure), à Droue et à Vaupillon (Eure-et-Loire), et la forme dialectale correspondante "èrè:k" se rencontre dans le Nord et le Pas-de-Calais (GILLIÉRON).

**Argent de papier** (pron. arjã d[t] papyé).

|| Papier-monnaie.

*Papier-monnaie*: papier revêtu d'une empreinte légale créé pour tenir lieu de monnaie (DARM.).

**Argent dur** (pron. arjã d[z]u:r).

|| Monnaie.

*Monnaie*: toutes sortes de pièces de métal servant au commerce et frappées par l'autorité souveraine (ACAD.).

**Argenté** (pron. arjã:té) adj. Acc. dét.

|| Pourvu d'argent, qui a de l'argent, riche, argenteux (pop.). Ex.: Je ne peux pas acheter ce meuble, je ne suis pas *argenté* aujourd'hui = je n'ai pas d'argent, mon gousset est mal garni.

¶ *Argenté*, en franç., veut dire: revêtu d'une couche d'argent, blanc comme l'argent (LITTRÉ).—*Argenteux* (sign. pécunieux, qui a beaucoup d'argent) est pop. et peu usité (LITTRÉ, ACAD.); il est vieux (DARM., ESTIENNE, COTGRAVE, OUDIN, NICOT, MONET, LACURNE). “Le monde argenteux” (Ph. de VITRY, *Métam. d'Ovide*, p. 25). “Les plus riches maisons et les plus argenteuses” (AMYOT, *Sylla et Lysandre*, 5). “Sy mondit sieur de Gueldres eust esté argenteux” (*Lettres de Louis XII*, t. I., p. 98).—Le patois normand a *argenté* et *argentu* = pourvu d'argent, riche (DUBOIS, MOISY; *Bull. des Parlers normands*, pp. 187, 372 et 416). *Argenté* se trouve aussi dans les parlers du Centre de la France (JAUBERT).

**Arrias, harrias** (pron. a-ryá, ha-ryá) s. m. Arch.

1<sup>o</sup> || Embarras, tracas, obstacle, tribulation, tourment, difficulté, contrariété. Ex.: Il a ben du *harrias* = il a bien des tribulations, il rencontre beaucoup d'obstacles, de difficultés, il est fort tourmenté, agacé, harcelé.

2<sup>o</sup> || Attirail. Ex.: Il a emporté tout son *harrias* = tout son attirail, tous ses outils, tous ses instruments.

3<sup>o</sup> || Tumulte, vacarme, désordre. Ex.: Les enfants font un *harrias*! = font un bruit à tête fendre.

¶ On trouve dans le vx franç.: *haria caria*, grand tumulte; *hariaje*, tribulation, tourment (BONNARD); *harrier*, molester, vexer (DUCANGE, LACURNE), harceler, agacer, tourmenter, importuner, presser (BONNARD). Dans le *Roman de Rou*, de Wace, on lit: “Pur li grant arias kil reciet”.—*Arrius*, *harrias* se trouve encore dans le Centre de la France: embarras, attirail (JAUBERT); dans le Maine: contrariété, difficulté, désordre, tumulte (DOTTIN, MONTESSON); dans la Normandie: embarras, tracas, obstacle (DUBOIS), querelle, vacarme, désordre (MOISY).

**Aridelle** (pron. a-ri-dèl) s. f. ← *la* + *ridelle*, par agglutination de l'article.

|| *Ridelle*. Ex.: Les *aridelles* d'une charrette = les *ridelles* d'une charrette.

*Ridelle*: chacun des deux côtés d'une charrette, qui sont faits en forme de ratelier (ACAD.).

¶ On dit plus souvent, au Canada: *éridelle* (← *les* + *ridelles*).

**Armette germain** (pron. armèt[d] jèrmè [é]), **rmet'germain** (pron. rmèt[d] jèrmè[é]), **met'germain** (pron. mé-d jèrmè[é], *var.*: mè:t jèrmè[é]), **remué de germain** (pron. rmiué d jèrmè[é]).

|| Issu de germain (cousin).

¶ "Cousin remué de germain se disait autrefois pour cousin issu de germain" (LITTRÉ).—Cette expression est encore usitée en Normandie: .... "Cousin qui r'mue d'germain d'aveu ina fomme" (JEAN TOLVAST, Journal de Valognes).

**Armoire-montante** (pron. orinwè:r môtâ:t) s. f.

|| Monte-plats.

*Monte-plats*: machine qui monte les plats de la cuisine à la salle à manger (DARM.).

**Arrouser** (pron. a-rûzé) v. tr. Arch.

|| Arroser.

¶ Le lat. pop. *arrosure* (*ros*, *rosée*) — class. *adrosure* — a donné régulièrement *arrouser*, qui n'a été remplacé qu'au XVII<sup>e</sup> s. par *arroser* (DARM., LITTRÉ). VAUGELAS (*Rem.*, p. 175) fait remarquer que la plupart disent et écrivent *arrouser*: "Arroser, c'est ainsi qu'il faut dire, et non pas *arroser*, quoyque la plupart le disent et l'écrivent". TH. CORNEILLE, dans ses notes sur cet auteur, continue de tenir bon pour l'ancienne forme: "Quoique les femmes affectent de dire *arroser*, cette forme délicate est vicieuse". NICOT définit *Arrouser*: "Jetter de l'eau par plusieurs petites gouttes au coup comme rousée". *Arrouser* est dans LACURNE. "La charité arrouasant une âme..." (SAINT FRANÇOIS DE SALLES). "Je dresseray aussi un autre petit moyen pour arrouser les parties du jardin" (BERNARD PALISSY).—*Arrouser* se dit encore dans le Berry et la Picardie (LITTRÉ, CORBLET), et dans la Normandie (DUBOIS, MOISY; SOUDAN, *Le Patois normand*, dans le Bouais-Jan, 1902). L'*Atlas linguistique* note *arrouser* dans un grand nombre de parlers du nord, du nord-ouest, du centre et de l'ouest de la France (GILLIÉRON).

LE COMITÉ DU BULLETIN.

(à suivre)

## SARCLURES

\*\*\* " Les organes *ultramontaines* ".

*Organe* est un nom masculin.

\*\*\* " Les *boiseries* seront en *marbre* ".

C'est en ces termes qu'un journal décrit le placage dont on se propose de revêtir les murs d'une construction. Pour décrire mieux encore ces étranges panneaux, on eût pu dire : " Les revêtements *en bois* seront *en marbre* " ! Le sens eût été le même. Une *boiserie* ne peut être qu'en *bois*.

\*\*\* La politique européenne tourne à l'idylle. C'est le *Songe d'une nuit de printemps* ".

Cette vue nouvelle et bénigne des temps présents montre que, sous la plume d'un nouvelliste habile, la pièce de Shakespeare peut se faire à toutes les saisons : suivant la date où l'on écrit, c'est tantôt le *Songe d'une nuit d'automne*, tantôt le *Songe d'une nuit d'hiver* . . . En *été*, seulement, l'œuvre du poète reprend son titre. Est-il truc plus ingénieux ?

\*\*\* Nous lisons souvent dans les journaux : *Université-Laval*, avec un trait d'union. Le trait d'union est de trop ; écrivez : *Université Laval*.

\*\*\* " Il y a évidemment une lutte engagée entre le Grand-Tronc-Pacifique et MM. Mackenzie & Mann, ceux-ci viennent de *contracter pour 320 milles* . . . "

En français, on ne *contracte pas pour 320 milles*, mais on entreprend la construction de 320 milles de chemin de fer.

\*\*\* " Nous *réalisons* donc sans peine l'empressement avec lequel chacune répond à l'invitation reçue ".

*Réalisez* les promesses que vous avez faites, les espérances que vous avez données, les projets que vous avez formés, c'est-à-dire rendez réels promesses, espérances et projets : *réalisez* même des abstractions, s'il vous plaît de les considérer comme réelles ; *réalisez* votre fortune, si vous en avez. Mais n'essayez pas, en français, de *réaliser un empressement* ; qu'il vous suffise de vous en rendre compte, de le concevoir sans peine, de ne vous en étonner point.

\*\*\* " Les *appropriations* ou crédits du prochain exercice financier . . . "

Pourquoi *appropriations* ? Anglicisme.

\*\*\* Il existe quelque part dans la Province un Club Frontenac, dont les directeurs ont pris une résolution vraiment désespérée: ils ont "*résolu*, nous dit une gazette, *qu'ils avaient appris la mort*" de monsieur X.

\*\*\* "La rumeur circulait hier, que Philéas Robitaille, *trouvé mort* dans le Parc Victoria par le constable Caouette, et *décédé le lendemain*, n'était pas mort. . . . . d'apoplexie cérébrale, mais que la mort était due à. . . ." etc.

Et l'on dit qu'il est impossible de mourir deux fois !

LE SARCLEUR.

---

## LE RECENSEMENT DU CANADA

---

Le recensement de 1901 comprend un relevé des langues parlées au Canada. C'est une heureuse innovation.

Les résultats de cette enquête sommaire sur les parlers canadiens ne sont pas encore publiés, et nous les attendons avec impatience. Mais nous savons déjà le but où visaient ceux qui ont ajouté ce chapitre au questionnaire ; dans les pièces liminaires du premier volume du recensement, le Commissaire spécial a pris soin de nous en instruire.

"Comme l'anglais, dit-il, est aujourd'hui dans une large mesure la langue du commerce dans le monde entier, il est désirable de connaître le nombre de citoyens d'origine française qui peuvent le parler tout en s'exprimant aussi dans leur langue maternelle" (*Quatrième recensement du Canada—1901*, Introduction, vol. I, p. VIII).

Cela pourra en effet présenter quelque intérêt. Mais monsieur le Commissaire a oublié la contre-partie ; il aurait dû ajouter ceci :

"Comme le français est par excellence, et depuis des siècles, la langue du droit et de la diplomatie, la langue du savoir et de la logique, la langue du goût et de l'art, la langue de la plus haute culture intellectuelle et de la civilisation la plus avancée, il est également désirable de connaître le nombre de citoyens d'origine anglaise qui peuvent le parler tout en s'exprimant aussi dans leur langue maternelle".

Ce point de vue est pour le moins aussi intéressant que l'autre.

L.-Z. BOURGES.



# LE PARLER CANADIEN-FRANÇAIS

## OBSERVATIONS

*Rendu qu'i devra venir* = attendu qu'il devra venir.... *Aller de trian* = aller de biais.... (Montcalm).

*Bijouetter* = poser le bout d'une planche sur celui d'une autre...  
*Humuquereté* = humidité.... *Mucré* = humide.... *Ramucrir* = romollir, devenir humide.... *Plée* = savane.... *Harnois* = harnais  
*Poules qui ponnent* = poules qui pondent.... *Trier des fruits* = cueillir des fruits.... *Faire le train* = soigner les animaux à l'étable.... *Paré* = prêt.... *En grand, en masse, à plein,* = beaucoup.... *Coffrer* = travailler (en parlant du bois), étancher (nav.).... *Magniser* = magnétiser.... *Teurdre* = tordre.... *Frémille* = fourmi.... *Fortiller* = frétiller.... *Seurement que* = seulement que.... *Recevoir une poque* = recevoir un coup.... *Donner une rimasse* = donner une dégelée.... *Dévine* = devinette.... *Nanne* = chèvre.... *Cocl'œil* = louche.... *I y manque un bardeau* = il a le cerveau détraqué.... *Equeuter au fruit* = le peler.... *Estèque* = point d'appui du levier; tout dispositif ingénieux; dernière levée dans certains jeux de cartes.... *Un homme estéqueux* = un homme ingénieux.... *Chiraud* = rare, clairsemé, en parlant des moissons.... *Purjuter* = suinter à travers une fissure, en parlant d'un liquide (Région de Québec).

*Chuinée, chunée* = cheminée (Région de Québec, Comté de Nicolet, Saint-Henri-de-Montréal).

*Presquement* = presque (Lachine, Saint-Edouard-de-Lotbinière).

*Interboliser* = distraire (Montcalm); importuner, déranger, ennuyer (comté de Québec, Bellechasse, Beauce, Dorchester, Portneuf, Montmorency, Lévis, Lotbinière, L'Islet, Montmagny, Kamouraska, Témiscouata, Rimouski, Matane, Lac-Saint-Jean).

*Valtreux* = vaurien (Québec); orgueilleux (Rimouski).

*Raccroc* = souper qui suit les noces (L'Islet); anse du rivage (en bas de Québec); détour, chemin raccourci (région de Québec).

*Garguienne* = fille d'honneur (Lévis, Beauce).... *Vornusser* = fureter (Bellechasse).... *Gornaille* = gens de peu de valeur (Bellechasse, Dorchester).

LE COMITÉ DU BULLETIN.

(à suivre)

## ECHOS ET NOUVELLES

---

L'E MUET DANS LES VERS.—Nous avons reçu une très intéressante plaquette de M. Ch.-Th. Féret sur le *Mécanisme des Images chez les poètes normands contemporains*. Nous en détachons un court passage sur l'e muet dans les vers. M. Féret reproche à Mme Lucie Delarue-Mardrus de n'élider point certains e muets. " Nous sentons parfaitement, dit-il, un prolongement de la vibration en un quart de syllabe distinct. Et je ne me résouds pas volontiers à prendre de ces libertés. Je respecte dans l'e *de mi*-muet soit l'a latin disparu, atténué, soit le tuteur peu visible qui soutient à la fin des mots les syllabes que nous avons contractées, ou la corde qui permet à la consonne de vibrer encore sourdement. Nos pères l'ont parfois ajouté sans raison étymologique : *épée*. Si on sent moins aujourd'hui leurs raisons délicates, c'est que nos lèvres, rendues rugueuses par l'écorchement des parlers *étranges*, ne savent plus aussi finement ciseler les fleurs de l'oil. Mais supprime-t-on les quarts de ton en musique ? "

\* \* \*

LE BULLETIN À L'ÉCOLE.—L'un des plus zélés adhérents de la Société du Parler français nous écrit : " J'ai passé les premiers numéros du *Bulletin* à l'instituteur de mon village. Celui-ci a singulièrement réussi à intéresser ses élèves à vos travaux, et c'est plaisir d'entendre ces enfants répondre aux questions qu'on leur pose sur le Lexique et sur la Terminologie des chemins de fer. Si le *Bulletin* était reçu par nos instituteurs, si l'étude et la réforme de notre parler commençaient à l'école primaire, on voit quel bien en résulterait et immédiatement "

\* \* \*

PROGRESSION DES CANADIENS-FRANÇAIS.—M. E.-J.-P. Buron publie dans les *Annales Coloniales*, de Paris, une étude documentée sur la *Progression des Canadiens-Français*. Il étudie (*A. C.*, mai 1903) le plan suggéré par Lord Durham pour " changer le caractère national de la province " de Québec, les tentatives d'anglicisation faites pour le réaliser, et les résultats obtenus. Les chiffres sur lesquels il s'appuie sont tirés des recensements.

Cette étude fera mieux connaître en France la vitalité de l'élément franco-canadien et son attachement à la foi, aux mœurs et à la langue traditionnelles.

Dans une note, M. Buron relève le vieux cliché de la "conquête" du Canada : " Le peuple canadien n'a pas été conquis, il a été cédé ".

" Pour noyer la population française de la province de Québec dans une population anglaise amenée à grands frais d'Angleterre, dit M. Buron, on a créé ce qu'on appelle encore aujourd'hui les Cantons de l'Est et on y a établi les nouvelles recrues "..... M. Buron a raison, mais les *Cantons de l'Est* ne sont pas ceux qu'il pense. Gaspé, Matane, Bonaventure, Rimouski, Témiscouata, Kamouraska, l'Islet, Montmagny, Bellechasse, Dorchester, Beauce, Québec-Ouest,

ces comtés sont bien dans l'est de la province, mais il ne sont pas compris dans ce qu'on appelle les *Cantons de l'Est*. Ces derniers devraient plutôt être appelés les *Cantons du Centre*, à moins qu'on préfère conserver le nom populaire de *Bois-France*, aussi donné à cette région.

\* \* \*

À LIBRE dans les *Modern Language Notes* du mois de mai dernier un article de M. Albert Schinz, du collège Bryn Mawr : *A plea for more study of french literature*, et un compte rendu par M. Freeman M. Josselyn, de l'Université de Boston, du *Précis de Prononciation française* de l'abbé Rousselot et Fauste Laclotte.

Dans la même revue, M. Edgar S. Ingraham, de l'Université de Pensylvanie, analyse ce vers de Baïf :

" Lorsque neuf mois ie contoy sur vingt ans ".

M. Becq de Fouquières (*Poésies choisies de J.-A. de Baïf*, Introd., p. XIII) donne aux mots " neuf mois sur vingt ans " le sens de *vingt ans et neuf mois*. M. Ingraham lit : *dis-neuf ans et neuf mois*, et Godefroy paraît bien lui donner raison.

Signalons encore les comptes rendus du *Polybiblion* de mai, notamment ceux des *Études sur la poésie populaire* de Gabriel Vicaire et du livre de Mlle E. Samferisco, *Ménage, polémiste, philologue et poète*.

Dans le *Bouais-Jan* du 23 mai, M. Valery Pouillat, sous le titre : *Graine normande*, parle des Islandais et aussi des Canadiens-Français.

\* \* \*

RICHESSSE DE LA LANGUE.—" Un Souabe, domicilié à Rattweil (Allemagne), s'est tout récemment rendu coupable d'une infraction aux lois du pays. Le délit dont on l'accuse porte dans le code allemand le nom suivant : *Hausirgwerbetriebsausdehnungsabgabegefaehrdung* (article 1er de la loi du 24 mai 1890). Cela signifie à peu près que le prévenu a fraudé l'impôt sur le colportage, et cela rendrait des points—et des lettres—aux termes les plus ambitieux de la chimie organique. Quelle que soit la peine infligée à cet infortuné colporteur, il n'en saurait être plus lourdement accablé que du seul poids d'un tel chef d'accusation." (*Bolletino di filologia moderna*, 15 février 1903, p. 36).

\* \* \*

LA LANGUE BRETONNE.—L'Association Celtique, organe des cinq branches du peuple Celte, publie une note signée par Lord Castletown, président, par le Marquis de l'Estourbeillon, l'hon. Stuart R. Erskine, A.-W. Moore, et le Comte Plunkett, vice-présidents, etc., et que nous avons lue dans le *Terroir Breton* du mois de mai. L'Association " proteste contre la recrudescence de persécution dont est victime la langue bretonne. Elle exprime aux Bretons d'Armorique l'horreur qu'inspirent aux Celtes et aux lettrés d'Irlande et de la Grande-Bretagne les enquêtes menées dans les presbytères et les écoles, et les dénonciations qui sont faites contre les prêtres qui continuent à se servir de leur langue nationale....."

LE PARLER FRANÇAIS À WATERLOO.—Le 17 mai dernier, dans la salle de la Société Saint-Jean-Baptiste de Waterloo, sur l'invitation de M. le docteur D. Pagé, président, M. J.-A. Chagnon a donné une conférence sur la langue française. Grâce au zèle de M. le docteur Pagé, un *Cercle d'étude* affilié à notre Société a été établi à Waterloo. Officiers : Président, M. l'abbé P.-D. Darce ; Vice-président, M. J.-D. Pagé, M. D. ; Secrétaire, M. Jos.-A. Perras ; Directeurs, MM. J.-A. Chagnon et J.-A. Simard.

\* \* \*

LA REVUE DES PARLERS POPULAIRES.—Dix pages du dernier numéro de cette revue sont consacrées à notre parler : une étude sur la *Phonétique normande au Canada*, le résumé de la "joute linguistique" sur *cheniquer*, une note sur le mot *ajets*, une autre sur la formule *abrenontio*, une version canadienne de la chanson de *Marianne* et une *Bibliographie du parler français au Canada*.

\* \* \*

NOUVEAUX MEMBRES de la Société du Parler français au Canada (admis le 23 avril 1903) : \* Mme F.-V. Lessard, Tingwick ; \* Docteur L.-A. Lessard, Granby ; \* J.-L. Dozois, notaire, G. ; \* Ernest Tartre, notaire G. ; \* Edgar Duhamel, G. ; \* P.-A. Peltier, G. ; \* Arthur Denault, G. ; \* L'abbé L.-F. Lavoie, Terrebonne ; \* M.-P. Angers, notaire, Saint-François, Beauce ; \* Aug. Beaudry, avocat, Percé ; \* L'abbé G. Hudon, Rockland, Ont. ; \* M. le Directeur de l'Ecole Normale Jacques-Cartier, Montréal ; \* J.-A. Lemieux, Granby ; \* le Frère directeur du Collège des Frères Maristas, Granby ; \* Gustave Labine, Ottawa ; \* Docteur Aug. Mathieu, Granby ; (admis le 28 mai 1903) : \* L'abbé J.-O. Guimond, Saint-Damien ; \* L'abbé C.-P. Choquette, Saint-Hyacinthe ; \* L'abbé J.-A. D'Amours, Rimouski ; \* L'abbé A.-M. Daoust, Saint-Hyacinthe ; \* Ch.-B. Lacasse, Montréal ; \* L'abbé D. Bellemare, Brompton ; \* L'abbé M. Deschamps, North Stukely ; \* L'abbé J.-A. Rhéaume, Sherbrooke ; \* L'abbé N.-A. Gariépy, Compton.

\* \* \*

PARLERS POPULAIRES.—" Les mots créés au cours des siècles par les paysans, bien que non compris sous la tour Eiffel, n'en sont pas moins des fleurs délicates de notre français historique et du plus pur. . . . Il est grand temps d'en retarder l'abolition brutale et sacrilège ; car les parlers. . . sont de ces racines profondes, où s'alimente la souche puissante du français au vieux sol des aïeux " (De Saint-Jehan, *Parlez normand*, dans *Le Calvados*, 3 avril 1903, cité dans la *R. des P. P.*, avril).

## REVUES ÉCHANGÉES

REVUE SEPTENTRIONALE (Flandre, Artois, Picardie). Mensuelle. Dir., M. R. Le Cholleux. Paris, rue de Vaugirard, 39. Abonnement: 6 fr.

REVUE DE BRETAGNE. Mensuelle. Dir., M<sup>re</sup> de l'Estourbeillon; sec. gén., C<sup>te</sup> René de Laigue. Château de Bahurel, par Redon, Ille-et-Vil., France. Abonnement: 15 fr.

LA PICARDIE, revue régionaliste. Mensuelle. Cayeux-sur-mer (Somme), France.

REVUE DES TRADITIONS POPULAIRES. Recueil mensuel d'ethnographie et d'art populaire. Paris, Boulevard Saint-Marcel, 80. Abonnement: 15 fr.

LE TERROIR BRETON. Mensuel. Dir., M. Yann Rumengol. Nantes, rue Bel-Air, 24. Abonnement: 5 fr.

MODERN LANGUAGE NOTES. 8 Nos par année. Dir., A. Marshall Elliott. Baltimore, Md., E.-U. Le No, 20 sous.

LA REVUE LATINE. Mensuelle. Dir., M. Emile Faguet. Paris, rue Monge, 50. Abonnement: 5 fr.

LE BULLETIN DES RECHERCHES HISTORIQUES. Mensuelle. Dir. M. P.-G. Roy, Lévis. Abonnement: \$2.00.

LA NOUVELLE-FRANCE. Mensuelle. Dir., M. l'abbé L. Lindsay. Québec, rue Port Dauphin, 2. Abonnement: \$1.00.

LE JOURNAL DE FRANÇOISE. Bimensuel. Montréal, rue Saint-Gabriel, 80. Abonnement: un an, \$2.00

L'ALBUM UNIVERSEL. Hebdomadaire. Montréal. Abonnement: un an, \$3.00.

BULLETIN DU GLOSSAIRE DES PARLERS DE LA SUISSE ROMANDE. 4 fois par an. Berne, Hallerstrasse, 39.

LA GERBE. Mensuelle. Valenciennes, boulevard Watteau, 16.

L'INFORMATEUR BIBLIOGRAPHIQUE. Mensuel. Sec. de la rédaction, M. P. Hourat. Pau, rue Cassies, 70. Abonnement: 7 fr.

L'ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN. Mensuel. Dir., M. l'abbé A. Mouchard. Paris, rue Cassette, 15. Abonnement: 11 fr.

LE PAYS NORMAND. Mensuel. Dir., M. Léon Le Clerc. Honfleur, rue Bourdet. Abonnement: 4 fr. 50.

L'ARGUS DES REVUES. Mensuel. Publié par l'*Argus de la Presse*. Paris, rue Drouot, 14.

L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE. Mensuel, Directeur, M. C.-J. Magnan. Québec. Abonnement: \$1. 00.

LE COURRIER DE LA PRESSE. Bureau de coupures de journaux. Dir., M. Gallois, Paris, boulevard Montmartre, 21.

LA REVUE DU NIVERNAIS. Mensuelle. Dir., M. Achille Millien. Beaumont-la-Ferrière (Nièvre). Abonnement: 12 fr.

POLYBIBLION. Revue bibliographique universelle, publiée sous les auspices de la Société bibliographique. Paris, rue Saint-Simon, 5. Partie litt., 16 fr.; Partie techn., 11 fr; les deux parties réunies, 22 fr.

REVUE DE PHILOGIE FRANÇAISE ET DE LITTÉRATURE. Recueil trimestriel. Dir., M. Léon Clédat (Université de Lyon). Librairie E. Bouillon, Paris, rue de Richelieu, 67. Abonnement : 16 fr.

LA TRADITION. Mensuelle. Réd. en Chef, M. de Beaurepaire-Froment. Paris, Quai des Orfèvres, 60. Abonnement : 10 fr.

BOLLETTINO DI FILOLOGIA MODERNA. Bimensuel. Dir., M. Romeo Lovera. Venise, ai Frari, 2585. Abonnement : 3 fr.

REVUE DES PARLERS POPULAIRES. Dir., M. Ch. Guerlin de Guer. Paris, Quai de la Tournelle, 35. Editeur, M. H. Welter, Paris, rue Bernard-Palissy, 4. Abonnement : 10 fr.

LA REVUE PICARDE ET NORMANDE. Dir., M. F. Halley. Rouen, Place des Eumurées, 1. Abonnement : 5 fr.

LE MOIS LITTÉRAIRE ET PITTORESQUE. Mensuel. Paris, rue Bayard, 5. Abonnement : 14 fr.

LE BOUAIS-JAN. Bimensuel. Réd. en chef, M. Valéry Pouillat, Paris, rue Saint-Jacques, 67. Abonnement : 8 fr.

LA SEMAINE RELIGIEUSE DE MONTRÉAL. Hebdomadaire. Montréal, Boîte 1024, B. P. Abonnement : \$1.00.

LA SEMAINE RELIGIEUSE DE QUÉBEC. Hebdomadaire. Dir., M. l'abbé V.-A. Huard, Québec. Abonnement : \$1.00.

LA VIE NORMANDE. Mensuelle. Dir., M. Ch.-Th. Féret. Colombes (Seine), rue des Lilas, 18. Abonnement : 2 fr. 50.

PARIS-CANADA. Bimensuel. Dir., M. Hector Fabre. Paris, rue de Rome, 10. Abonnement : \$2.00.

LA GERBE NORMANDE. Mensuelle. Dir., M. Georges Thouret. Le Havre, rue des Gobelins, 6. Abonnement : 3 fr.

MUTUALITÉ MAINTENON. Mensuelle. Paris, Boulevard Montparnasse, 82. Abonnement : 5 fr. 50.

LA REVUE DU BIEN. Mensuelle. Dir., M. Marc Legrand. Paris, rue du Bac, 110. Abonnement : 8 fr.

LA REVUE DE PROVINCE. Mensuelle. Dir., M. Gabriel Apercé. Agen (Lot-et-Garonne), rue du Parc, 3. Abonnement : 6 fr.

LA PROVINCE. Mensuelle. Dir., M. Robert de la Villehervé. Le Havre, Place de l'Hôtel de Ville, 11.

LES ANNALES DE N.-D. DU SACRÉ-CŒUR. Québec, rue Sainte-Ursule, 71. Abonnement : 50 sous.

# TABLE DES MATIÈRES

## VOL. I

	Pages
Abréviations .....	vi
Alphabet phonétique .....	v
L'Anglais en France (Adjutor Rivard).....	21
L'Anglomanie ( <i>Le Pays Normand</i> ).....	80
Aux lecteurs.....	1
“ .....	181
Bibliographie (voir Comptes rendus).	
Théodore Botrel (Adjutor Rivard).....	175
Le Bulletin en France ( <i>La Revue des Parlers populaires</i> ).....	123
Ce que disent nos grèves (Mme V. Demont-Breton).....	31
Comptes rendus (voir index).....	75, 95, 112, 133, 156, 176
Conservons le génie de notre langue (L'abbé J.-C. Roy)....	57
Echos et nouvelles (voir index).	
Emprunts de la langue anglaise (Ch. Langelier).....	79
Épître à Boileau (Viennet).....	23
Errata .....	207
Les Feux de la Saint-Jean en Normandie ( <i>Le Bouais-Jan</i> ).....	186
Figuration de la prononciation.....	v
Glanures .....	108
La “ Grammaire parlée ” et l'Enseignement primaire (Adjutor Rivard).....	182
L'Hiatus dans notre langage populaire (Adjutor Rivard).....	81
Honfleur et Québec (Léon LeClerc).....	87
Index des Echos et Nouvelles.....	206
“ des Comptes rendus.....	205
“ du Lexique.....	201
“ de la Terminologie des Chemins de fer.....	203
“ des Sarclures.....	205
Les Jeux (Ch. Daveluy).....	68, 85
M. de Labriolle et le parler français au Canada (L'abbé J.-C. Roy).....	172
La Langue que nous parlons (Eugène Rouillard).....	42
La Langue française à l'étranger (Emile Faguet).....	86
Larmes et réjouissances de commande (N. LeVasseur).....	100
Lettre ouverte (L'abbé H.-R. Casgrain).....	40
Lettre ouverte (L'abbé H.-R. Casgrain).....	157

	Pages
Lettre ouverte (Ch. Guerlin de Guer).....	77
Lexique canadien-français (voir index)...9, 26, 45, 65, 90, 104, 127, 140, 168, 187	
Lexique canadien-français—Observations.....	49
Membres de la Société du Parler français au Canada, au 1er Septembre 1902.	19, 36, 55
Membres de la Société du Parler français au Canada (nouveaux).33, 51, 60,	86, 116, 123, 143, 196
Messire—Sire—Sieur (Eugène Rouillard).....	137
Naturalisation des mots anglais au Canada (Rémy de Gourmont).....	71
Note sur le mot <i>Cheniquer</i> (Ch. Guerlin de Guer).....	121
De l'Origine des Canadiens-Français (L'abbé S.-A. Lortie).....	160
Ouvrages lexicographiques cités dans le <i>Bulletin</i> .....	vii
Le Parler Français dans nos collèges (L'abbé E. Chartier).....	117, 139
Le Parler canadien-français—Observations.....	124, 193
Question d'étymologie : <i>cheniquer</i> (Adjutor Rivard).....	144
Le Recensement du Canada (L.-Z. Bourges).....	192
Revue échangées.....	197
Sarclures (Le Sarcleur) (voir index).....	52, 73, 96, 109, 131, 153, 191
Signes abrégatifs.....	vi
La Société du Parler français au Canada.....	3
La Société du Parler français et les Collèges (Mgr J.-C.-K. Laflamme)...	37
Sport (L.-Z. Bourges).....	98
Table des matières.....	199
Terminologie: Les chemins de fer (J.-E. Prince) (voir index).5, 24, 43, 61,	88, 102, 126, 147, 166
Peu le docteur A. Vallée.....	97



# INDEX DU LEXIQUE

(Les chiffres renvoient aux pages)

- a, 26
- abander (s'), 27
- abatteur d'ouvrage, 27
- abattre de l'ouvrage, 27
- \* abîmer, 14
- \* abîmer (s'), 14
- aboiteau, 45
- abord (d') que, 27
- abouler, 45
- about, 90
- \* abouter, 30
- à brasse corps, 90
- âtre, 28
- \* abrier, 28
- abroué, 46
- abutement, 12
- accaparer (s'), 90
- accommodation, 46
- accompagner, 46
- \* accoster, 14
- accroire, 46
- accrochat, 90
- accrochoir, 90
- acculer, 47
- acculoire, 47
- accertainer, 48
- achaler, 48
- achiffe, 91
- acmoder, 127
- aconnaître, 48
- \* acquêts, 94
- acter, 91
- adonner, 94, 127
- adonner (s'), 91
- adresser, 91
- adret, 92
- \* affaler (s'), 94
- \* affidavit, 14
- affiler, 127
- affiquots, 92
- aft, 29
- agacer, 92
- agent de station, 92
- agoniser, 92
- agrains, 93
- agres, 128
- aigrette, 128
- air, 128
- airer, 129
- airrhes, 129
- airs, 129
- \* ajoutement, 94
- \* alderman, 14
- \* alentir, 94
- \* alentir (s'), 94
- alieur de, 130
- alitrer, 149
- all aboard, 29
- alle, 26
- allège, 149
- \* allocation, 14
- allumelle, 130
- amain, 149
- amancher, 150
- amancher (s'), 151
- amanchure, 151
- amarinades, 151
- amarinages, 151
- amariner, 152
- amarrer, 152
- ambre, 130
- ambler, 168
- ambreur, 168
- ambreux, 168
- amelette, 168
- ameuiller, 168
- amicablement, 168
- ammunitions, 9
- amont, 187
- ampas, 169
- ampâter, 169
- ange, 169
- angel's cake, 29
- anneuillère, 169
- anticiper, 169
- apothèque, 170
- apothéquer, 170
- apothiquer, 170
- appartement, 170
- applicant, 9
- application, 170
- appoint, 170
- appointment, 171
- appointer, 171
- appraiser, 12
- appropriation, 187
- appropriier, 171
- après, 188
- arbitration, 30
- arche, 188
- arèche, 188
- argent de papier, 189
- argent dur, 189
- argente, 189
- aridelle, 190
- arlepage, 65
- arlepaste, 65
- arlepape, 65
- arnette germain, 190
- armoire montante, 190
- arrias, 189
- arrouser, 190
- \* arrow-root, 30
- \* attorney, 14
- \* authentifier, 14
- \* avérage, 14
- backer, 9
- backeur, 9
- back-store, 29
- back-water, 29
- badge, 12
- bad luck, 65
- bad lucké, 65
- bag-pipe, 12
- \* ballast, 14
- ball-bearings, 69
- balloon, 65
- band, 10
- bargain, 10
- bargain day, 93
- basement, 13
- batch, 65
- bay-window, 66
- beam, 65
- beans, 66
- beater, 66
- beaver, 10
- becosse, 66
- bed, 66
- bedder, 67
- bee, 11
- bell-boy, 13
- belt, 93
- big-bug, 13
- bill, 104
- \* billetter, 30
- bit, 67
- bitters, 11
- black-ball, 67
- black-eye, 67

black-hole, 104  
 blind, 13  
 blizzard, 67  
 bloc, 105  
 block head, 69  
 blood, 67  
 blotter, 105  
 blue nose, 69  
 bluff, 68  
 bluffer, 68  
 bluffeur, 68  
 board, 13  
 boat, 11  
 boiler, 13  
 bolt, 68  
 bolter, 68  
 bolteur, 68  
 bommer, 106  
 honneur, 105  
 bond (in), 69  
 booby, 105  
 boodlage, 105  
 boodler, 106  
 boodleur, 106  
 bookkeeper, 69

bookkeeping, 69  
 boom, 106  
 boomer, 106  
 boot-tree, 69  
 boss, 106  
 bossier, 106  
 boster, 106  
 botchage, 106  
 botcher, 106  
 botcheur, 106  
 \* bouledogue, 94  
 bouncer, 106  
 \* box, 14  
 box car, 69  
 boys, 70  
 bow-saw, 70  
 bow-window, 66  
 \* boycottage, 30  
 \* boycotter, 30  
 bracket, 106  
 brain, 70  
 break-water, 70  
 breast-hook, 70  
 broker, 70

buff, 70  
 buff's skin, 70  
 bull's eye, 70  
 bunting, 70  
 castor, 10  
 chapeau de castor, 10  
 cross-beam, 65  
 cross-belt, 93  
 empas, 169  
 empâter, 169  
 éridelle, 190  
 gros-casque, 13  
 halitrer, 149  
 harrias, 189  
 lambrier, 168  
 lambreur, 168  
 lambreux, 168  
 mariages, 151  
 marinages, 151  
 met'germain, 190  
 remué de germain, 190  
 rmet'germain, 190  
 tuyau, 10  
 waist-belt, 93

# INDEX DE LA TERMINOLOGIE DES CHEMINS DE FER

(Les chiffres renvoient aux pages)

- |                                   |                                      |                                  |
|-----------------------------------|--------------------------------------|----------------------------------|
| Abris, 6                          | Bulletin, 24                         | Damage, 61                       |
| Accident, 6                       | Bulletin de garantie, 61             | Damer, 61                        |
| Accotement, 6                     | Bulletin d'expédition, 61            | Débours, 44                      |
| Accrochage, 6                     | <i>Bunting post</i> , 24             | Décharge de garantie, 61         |
| <i>Advance charges</i> , 44       | Buraliste, 24                        | Déchet, 44                       |
| <i>Advice note</i> , 102          | Butoir, 24, 102                      | Déchet de route, 61              |
| Affichage, 6                      | <i>Butting post</i> , 102            | Déclaration d'expédition, 61, 88 |
| Agent commissionné, 6             | Cahier des charges, 24               | Déclaration en douane, 61        |
| Agent en régie, 6                 | Calage, 24                           | Déclassement, 61                 |
| Agent préposé à l'entretien, 6    | Cale, 24                             | Décrochage, 6, 61                |
| Aide-receveur,—se, 6              | Camionage, 25                        | Délai de validité, 61            |
| Aiguillage, 6                     | <i>Car</i> , 166                     | <i>Deliver (to)</i> , 43         |
| Aiguille, 6                       | <i>Carrier</i> , 148                 | Démarrage, 62                    |
| Aiguilleur, 6                     | <i>Cartage</i> , 25                  | <i>Demurrage</i> , 147           |
| Arrimage, 6                       | Carte d'abonnement, 25               | Déposer, 43                      |
| <i>Assistant ticket agent</i> , 6 | Carte de circulation, 24             | <i>Depot</i> , 147               |
| Atelier, 6                        | Char-dortoir, 166                    | Dépot de bagage, 43              |
| <i>Authorized agent</i> , 6       | Char-parloir, 166                    | <i>Derailing switch</i> , 167    |
| Avaries, 6                        | <i>Check</i> , 8, 24                 | Détaxe, 61                       |
| Avaries de machines, 6            | Chef d'équipe, 25                    | Détresse, 62                     |
| Bâche, 7                          | Chef de train, 25                    | Devers de la voie, 62            |
| <i>Backing up</i> , 147           | <i>Cinders</i> , 88                  | <i>Dining-car</i> , 166          |
| <i>Backwards</i> , 44             | Clauses de transport, 25             | Disque, 62                       |
| Bagage, 7, 25                     | <i>Clerk</i> , 24                    | Disque d'arrêt, 62               |
| Bagage à la main, 25              | <i>Coach</i> , 166                   | Disque-signal, 62                |
| <i>Baggage car</i> , 89           | Colis, 25                            | Emballage, 62                    |
| <i>Bales</i> , 25                 | Colis en souffrance, 25              | En cours de route, 88            |
| <i>Bank</i> , 7                   | <i>Collect freight</i> , 62          | En disponibilité, 62             |
| Bauquette, 7                      | <i>Commutation ticket</i> , 8, 25    | En port dû, 62                   |
| Barème, 7                         | Commissionnaire, 25                  | En port payé, 62                 |
| Barre d'attelage, 7               | “ chargeur, 43                       | Enregistrement, 88               |
| Bascule, 7                        | “ de transport, 25                   | Entrebâillement des aiguil-      |
| Bazar, 7                          | “ intermédiaire, 43                  | les, 88                          |
| Berge, 7                          | “ originaire, 43                     | Entrepôt, 192                    |
| Bifurcation, 7                    | <i>Commissionner - merchant</i> , 25 | Entrevoie, 88                    |
| <i>Bill</i> , 61                  | <i>Connecting-train</i> , 148        | En vrac, 88                      |
| <i>Bill (to)</i> , 43             | Condition de mise en ser-            | Epaves, 88                       |
| <i>Bill of lading</i> , 102, 103  | vice, 25                             | Escarbilles, 88                  |
| Billet, 7                         | Conditionnement, 43                  | <i>Express</i> , 7, 102          |
| Billet d'abonnement, 8            | Confier, 43                          | <i>Express agent</i> , 25        |
| Billet de garantie, 8             | Congé, 43                            | Facteur de gare, 89              |
| Billet de place, 8                | Consigne, 43, 44                     | <i>Fast freight</i> , 102        |
| Billet de série, 8                | Contre-rail, 44                      | Feuille de chargement, 89        |
| <i>Billing checker</i> , 89       | Contre-voie (à), 44                  | Feuille de service, 89           |
| <i>Blocking</i> , 62              | Correspondance, 126, 147, 148        | Feuille d'expédition, 61, 88     |
| <i>Block-system</i> , 8           | <i>Coupling</i> , 6                  | <i>Footway</i> , 7               |
| Boîte à pansement, 8              | Coussinet, 24                        | <i>Foreman</i> , 25              |
| Boîte de secours, 8               | Creux de route, 44                   | Fourgon, 89                      |
| Bon de livraison, 8               | Croisement à niveau, 44              | <i>Freight</i> , 25              |
| Bon de remise, 8                  | <i>Crossing</i> , 44                 | <i>Freight agent</i> , 25        |
| Boulon de calage, 8               | <i>Culvert</i> , 103                 | <i>Freight checker</i> , 89      |
| Bourrage, 8                       | <i>Custom's manifest</i> , 61        | Garage, 89                       |
| <i>Breakman</i> , 89              | <i>Damage</i> , 6                    | Garde-barrière, 89               |
| <i>Buffer</i> , 148               |                                      | Garde-frein, 89                  |

- Garde-ligne, 89  
 Gardiennage, 89  
 Gare, 147  
 Gare de triage, 89  
 Garer, 89  
*Gate-man*, 6, 89  
 Grille fumivore, 89  
 Groupage, 89  
*Guird-rail*, 44  
 Halle, 89  
 Halte, 89  
 Haut-le-pied, 89  
*Helpers*, 6  
 Heurtoir, 24, 102  
*In opposite direction*, 44  
*Intermediate carrier*, 43  
*In transit*, 88  
*Junction*, 7  
*Leakage*, 44, 61, 167  
 Lettre d'avis, 102  
 Lettre de voiture, 102, 103  
*Level crossing*, 44, 103  
 Levier, 24  
*Links*, 7  
*Loading*, 6  
 Lorry, 102  
 Magasinage, 43, 102  
*Manifest*, 61  
 Manquants, 102  
 Mât, 102  
 Messageries, 7, 102  
*News stand*, 7  
 Note d'expédition, 61  
*On leave*, 62  
*Opening of switch*, 88  
 Order, 44  
 Ordre de service, 103  
*Packages*, 25  
*Packing*, 8  
*Parcel room*, 44  
*Pass*, 8, 24  
 Passage à niveau, 103  
 Passerelle, 167  
 Patinage, 103  
 Permis de circulation, 24  
 Permis nominatif, 103  
 Permissionnaire, 103  
*Permit*, 43  
 Pilotage, 103  
 Pilote de service, 103  
*Pins*, 7  
*Platform*, 103  
 Ponceau, 103  
 Poseur, 103  
*Prepaid freight*, 62  
 Quai, 103  
 Rail, 126  
*Rear movement*, 147  
*Rebate*, 61  
*Receiving carrier*, 43  
 Récépissé, 102, 103  
 Réexpédition, 126  
 Refoulement, 147  
 Refouler, 147  
 Refouleur, 147  
 Registre des arrivages, 126  
*Release of responsibility*, 61  
 Remettre, 43  
 Remise, 126  
 Remise à machines, 126  
*Reshipment*, 126  
 Ressort de choc, 148  
 Ressort de traction, 148  
*Road bed*, 88  
*Round house*, 126  
*Running condition*, 25  
*Running light*, 89  
*Running time*, 167  
 Sabot, 24, 126  
*Safety bars*, 8  
*Safety blocks*, 24  
 Sans tour de faveur, 147  
*Schedule*, 24  
*School ticket*, 25  
*Seat*, 7  
*Section-man*, 89, 103  
 Sémaphore, 62, 102  
 Serre-frein, 89  
 Service de correspondance, 147  
 Service de va-et-vient, 147  
 Service en navette, 147  
*Shed*, 89  
*Shelter*, 6  
*Shipping bill*, 61, 102, 103  
*Shop*, 6  
*Shortage*, 44, 61, 102  
*Side space*, 6  
*Side tracking*, 89  
*Siding*, 89  
 Signal, 62  
*Signal station*, 89  
*Sleeping car*, 166  
*Slipping*, 103  
 Sous-entrepreneur, 147  
 Sous-traitant, 147  
*Sparks*, 88  
*Special permit*, 103  
 Station, 147  
 Stationnement, 102, 147  
*Storage*, 43, 102  
*Surgical boxes*, 8  
 Surtaxe, 147  
*Switch*, 6  
*Switch locks*, 8  
*Switch post*, 102  
*Tamp (to)*, 61  
 Tampon de choc, 148  
 Tarage, 148  
*Tar pulvins*, 7  
 Tender, 148  
 Tendeurs, 148  
*Terminal*, 148  
*Terminal station*, 89  
 Tête de ligne, 148  
*Ticket*, 7, 8  
*Time limit*, 61  
*Trackman*, 6  
 Trafic-marchandises, 148  
 Trafic-voyageurs, 148  
*Train conductor*, 25  
 Train de correspondance, 148  
*Train order*, 89  
*Train sheet*, 103  
 Transfer, 126, 148  
 Transfèrement, 148  
*Transfer service*, 147  
*Transportation clauses*, 25  
 Transporteur, 148  
 Trottoir, 103  
 Truck, 148  
*Uncoupling*, 6, 61  
 Vagon, 166  
 Vagon d'ambulance, 166  
 Vagon-buffet, 166  
 Vagon-d'expériences, 166  
 Vagon-lit, 166  
 Vagon-restaurant, 166  
 Vagon-salon, 166  
 Vagon de secours, 166  
 Vagon-toilette, 166  
 Vérification, 148  
 Viaduc, 167  
 Vidange, 167  
 Vitesse de pleine marche, 167  
 Voie charrettière, 167  
 Voie de sécurité, 167  
 Voie de tiroir, 167  
 Voie de triage, 167  
 Voiture, 166  
 Voiture de messagerie, 166  
 Wagons, 166  
 Wagonnets, 102  
*Way-bill*, 61, 88  
*Weighing machine*, 7  
*Without discrimination*, 147  
*Wrecks*, 6  
*Yard siding*, 167

# INDEX DES SARCLURES

Cet index ne renvoie qu'aux sarclures qu'il est possible de ramener à une expression simple. Pour les fautes de grammaire, les mauvaises tournures, etc., on devra chercher aux pages indiquées dans la Table des matières. Les chiffres renvoient aux pages.

adresser qq'un, 131	en rapport avec, 74
à part, 52	en relation avec, 110
applicants, 74	entertainment, 53
appropriation, 191	graduier, 73
assistance à l'école, 154	inclinations de voix, 53
autoriser de, 74	investir, 110
banquetter qq'un, 110	malgré que, 132
boiserie, 191	maller, 132
cadre, 131	organe, 191
Canada (le) pour les Can., 109	party, 132
canceller, 53	personne énumérée, 154
contracter, 191	prétendre à vouloir, 153
contrôle, 109	puissance lumineuse, 73
contrôler, 109	réaliser, 191
cotation, 109	rétrograder à, 73
critiquer contre, 52	tant qu'à, 155, 159
engagement, 52	Université Laval, 191

# INDEX DES COMPTES RENDUS

JAMES GEDDES JR, <i>American French Dialect comparison</i> , Paper No 1 (A. Rivard-Laglanderie.)	112
JAMES GEDDES JR, <i>American French Dialect comparison</i> , Paper No 2 (A. Rivard-Laglanderie.)	176
GILLIÉRON ET EDMONT, <i>Atlas linguistique de la France</i> , 1er fascicule ( <i>Id.</i> )	75
GILLIÉRON ET EDMONT, <i>Atlas linguistique de la France</i> , 2e fascicule ( <i>Id.</i> )	133
CH. GUERLIN DE GUER, <i>Atlas dialectologique de Normandie</i> , 1er fascicule ( <i>Id.</i> )	95
C.-J. MAGNAN, <i>Mémorial sur l'Education au Canada</i> ( <i>Id.</i> )	156
E.-Z. MASSICOTTE, <i>Conteurs canadiens-français du XIXe siècle</i> ( <i>Id.</i> )	75
ED.-F. SURVEYER, <i>Une vieille question</i> ( <i>Id.</i> )	115

# INDEX DES ÉCHOS ET NOUVELLES

(Les chiffres renvoient aux pages)

A lire.....	159, 195
L'Amour des procès ( <i>Le Pays Normand</i> ).....	136
L'Anglais en France.....	18
Arriviste.....	136
L'Association celtique.....	195
<i>Aubel et ameuiller (La Revue des Parlers populaires)</i> .....	143
Le Breton.....	54
Le <i>Bulletin</i> en France ( <i>Le Terroir Breton</i> ).....	54
Le <i>Bulletin</i> à l'école.....	194
E.-J.-P. Buron.....	194
Canadianismes.....	16
Cercles d'étude.....	33, 39, 54, 96, 111, 156, 196
<i>Cheniquer</i> .....	18, 60
Une coquille.....	159
Devise.....	41
Les Ecrivains normands contemporains.....	186
Election des directeurs de la Société du Parler français.....	33, 120
E muet.....	74
L'e muet dans les vers.....	194
Enseignement des langues étrangères.....	136
Etudions notre langue.....	159
Ch.-Th. Féret.....	186, 194
Le Français à Guernesey.....	18
Glossaire des Patois de la Suisse romande.....	111
M. Ch. Guerlin de Guer.....	77
<i>Hear ! Hear !</i> .....	39
<i>Hourrah !</i> .....	39
M. de Labriolle et le Canada.....	155
La langue bretonne.....	54, 195
<i>Modern Language notes</i> .....	195
" Neuf mois sur vingt ans ".....	195
Noms de la chauve-souris.....	34
<i>Order !</i> .....	39
L'Orthographe phonétique.....	76
Le <i>Parlanjhe</i> saintongeais.....	17, 55
Le Parler français à Waterloo.....	132, 196

Parlers populaires.....	196
Progression des Canadiens-Français.....	194
<i>La Revue des Parlers populaires</i> .....	16, 18, 19, 196
Richesse de la langue.....	195
La Société Saint-Jean-Baptiste de Waterloo.....	132, 195
<i>Le Soleil et l'Événement</i> .....	34
La Sonoscribine.....	17
La Sténodactyle.....	74
"Vive la Canadienne" en France.....	156

---

 ERRATA

- P. 12. Au lieu de " *apraiser* " (dans quelques exemplaires), lisez " *appraiser* ".
- P. 147, 4e ligne. Au lieu de " l'engin ", lisez " la locomotive ".
- P. 155, 2e ligne. Au lieu de " quand à ", lisez " quant à ".
- P. 173, dernière ligne. Au lieu de " parlaient ", lisez " parlait ".

